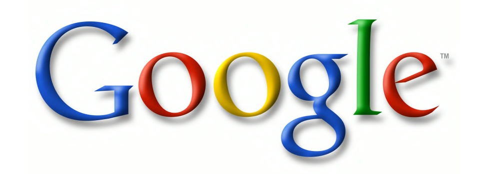
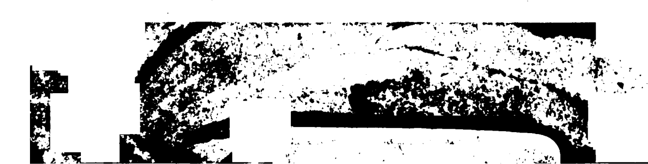
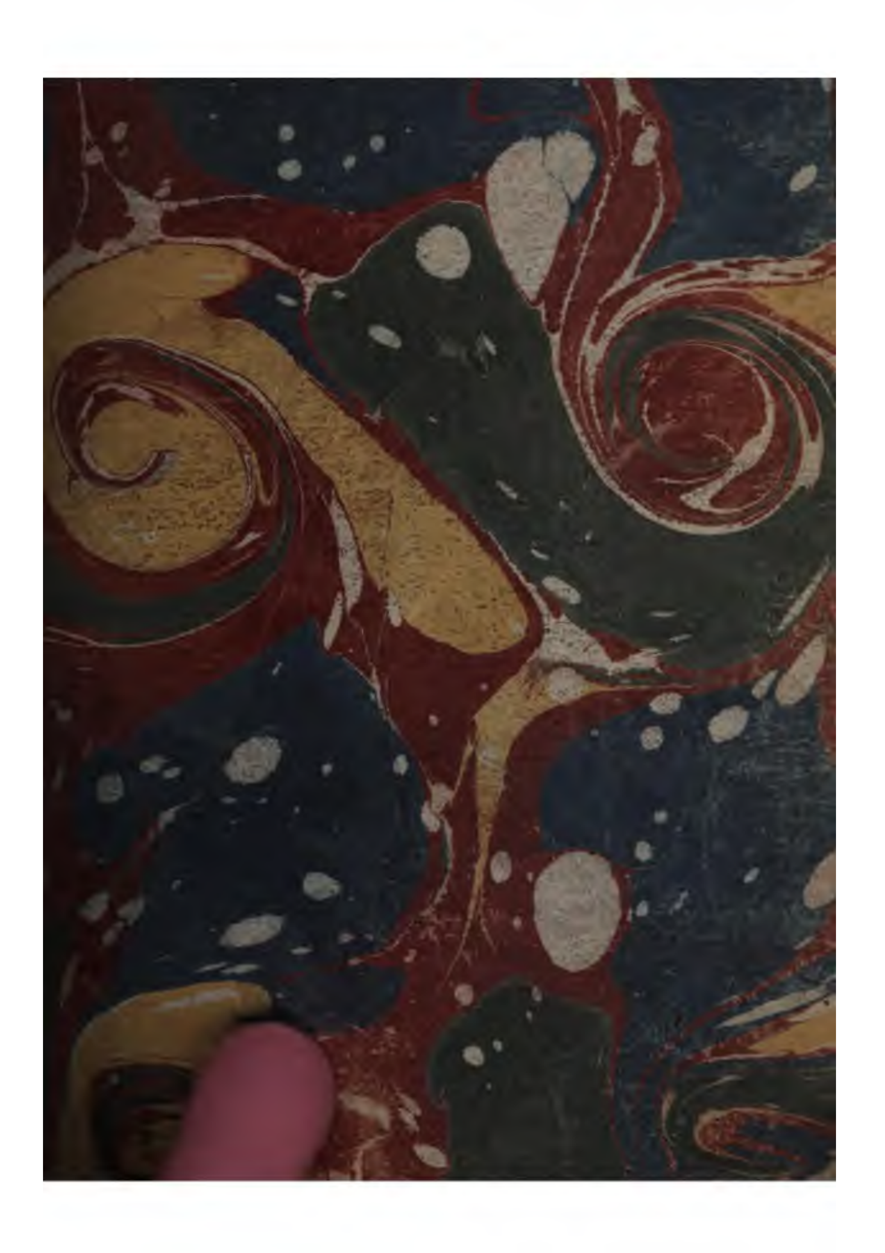




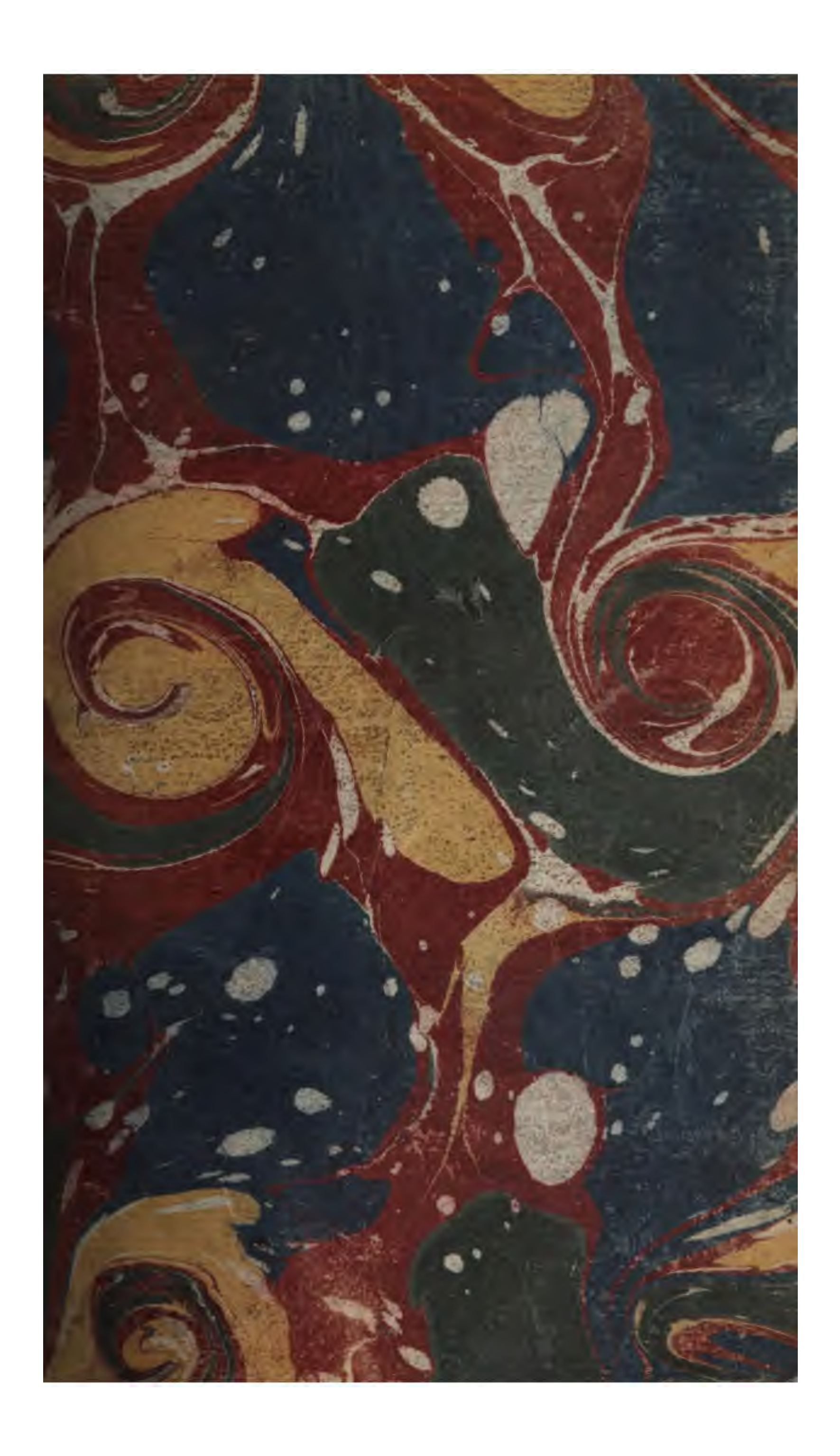




12. ...is + 4

2 Vols in 1

by Paul-Philippe Gudin de La Brenellerie



2 Vols in 1

by Paul-Philippe Gudin
de La Brenellerie

AUX MANES DE LOUIS XV.

ET

DES GRANDS HOMMES qui ont vêcu ſous ſon régne,

OU

ESSAI ſur les progrès des Arts & de l'Eſprit humain, ſous le régne de LOUIS XV.

PREMIERE PARTIE.



AUX DEUX-PONTS,
A L'IMPRIMERIE DUCALE.

M. DCC. LXXVI.

AUX

E LO

S GRA

onc véc

SAI ſu

de PEſ

LOU

IREY

AUX MANES DE LOUIS XV.

ET

DES GRANDS HOMMES qui ont vêcu ſous ſon régne,

OU

ESSAI ſur les progrès des Arts & de l'Eſprit humain, ſous le régne de LOUIS XV.

PREMIERE PARTIE.



AUX DEUX-PONTS,

A L'IMPRIMERIE DUCALE.

M. DCC. LXXVI.


UNIVERSITY
18 DEC 1991
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
DE L'EDITEUR

CET ouvrage paraît beaucoup trop tard, on aurait dû le publier peu de temps après la mort de *Louis* XV. L'Auteur en conçut l'idée pendant la maladie de ce Roi; mais d'abord l'ouvrage lui parut au-dessus de ses forces.

Il communiqua son plan aux hommes les plus instruits, ils étaient occupés d'autres ouvrages: ils lui laisserent le soin de l'exécuter. Six mois se passérent avant qu'il osât l'entreprendre.

Quand il fut achevé, des obstacles s'éleverent pour en empêcher la publication. De nouveaux ordres avaient rendu les Censeurs plus rigides. Tous les gens de lettres en avertirent l'Auteur ; il refusa long-temps de les croire : il nia hautement que sous un Roi dont tous les Ministres sont estimés pour les vertus & pour les talens, il y eût plus de gênes qu'il n'y en avait eu sous d'autres Ministres.

Il demanda les loix de la censure. Il n'y en avait aucune. Les Censeurs eux-mêmes ne savaient ni ce qu'ils devaient permettre, ni ce qu'ils devaient défendre. Ils jugeaient au ha-

ſard, qu'un principe, qu'une phraſe, qu'une expreſſion devait déplaire à un Grand, à un Magiſtrat, à un Prêtre; ils permettaient à un homme ſans talent, ſans nom, ſans ennemis, dont le livre était ennuyeux, ce qu'ils défendaient à un Auteur conſidéré, mais qui paſſait pour être ſuſpect à des hommes en place, à des femmes ou à des corps.

J'ai vu un Cenſeur, M. M..... ſupprimer un ouvrage, parce qu'il y avait quelques principes d'adminiſtration qui ne lui paraiſſaient pas conformes aux loix de *Moyſe* : prétendant que les réglemens pour la

navigation de la Seine & de la Loire, ne devaient pas être différens de ceux qu'on avait faits il y a trois mille ans pour le torrent de Cedron, ou pour les déserts sablonneux de la Palestine.

J'ai vu un autre Censeur, M. *Marin*, retrancher *ma foi* d'une Comédie, & y substituer *morbleu* : prétendant que la religion étoit moins blessée par ce mot que par l'autre.

Enfin, l'un d'eux disait ces jours passés à un Géomettre : non, Monsieur, non : je ne permettrai point la publication de votre livre. Vous osez y dire qu'entre deux points don-

nés, la ligne la plus courte eſt la ligne droite. Croyez-vous qu'on ne ſente pas l'alluſion ? allons donc, ſoyons de bonne foi : ſi je laiſſais paraître votre ouvrage, je me ferais des ennemis de tous ceux qui ne marchent jamais que par des lignes courbes, les trouvant bien plus courtes pour arriver à leur but que les lignes droites. Ces gens-là ſont très-nombreux dans les trois Etats du Royaume : & ces gens-là me feraient perdre ma place de Cenſeur qui ne me rapporte rien aujourd'hui ; mais qui dans quinze ou vingt ans me fera obtenir une noble penſion de cent écus ou quatre cens livres, & qui en

attendant m'ouvrira les portes de l'Académie d'Angers, ou de Caen, ou de Vire en basse Normandie. Non, Monsieur, non, je ne laisserai point paraître votre livre.

Quand l'Auteur fut bien informé de cette sage administration des Censeurs, il renferma son ouvrage dans son portefeuille, & il dit : j'avais cru travailler pour ma patrie, je n'aurai travaillé que pour mes amis.

Alors on lui remontra que *l'Esprit des Loix* avait été imprimé à Genève, la *Henriade* à Cologne chez *Morgpap* ; que depuis plus de cent années il n'y avait pas eu un seul bon livre de

morale imprimé en France avec permiſſion ; ſi ce n'eſt quelques Tragédies, & quelques Opéra comiques dont les Cenſeurs avaient ſupprimé ſenſément tout ce qui devait aſſurer leur ſuccès auprès du Parterre & chez les étrangers. Que les gens de lettres criaient bien haut, mais que les gens de lettres étoient de bonnes gens, qui ne s'appercevaient pas que cette ſévérité politique étoit pour eux le fruit défendu, qui animoit leur verve, qui ſoutenait leur courage, qui les excitait ſans ceſſe à de nouveaux efforts; que le Gouvernement le ſavoit fort bien : & qu'en faiſant ſemblant de protéger les préjugés & les

ſottes opinions, il engageait, par ſes défenſes mêmes, à les combattre avec une nouvelle vigueur. Que les bons ouvrages paroiſſoient plus tard, à la vérité, mais qu'enfin ils paroiſſaient : qu'ils en étaient même plus recherchés, plus goûtés, plus ſentis : & que le courage qu'on ſuppoſait aux Auteurs augmentoit encore l'eſtime perſonnelle qu'on avoit pour eux. Que ſi cela faiſoit quelque tort à la Librairie, cela faiſoit honneur au déſintéreſſement, au zèle, aux vertus des gens de lettres.

Ces raiſons paroiſſaient trop vraiſemblables pour ne pas per-

ſuader l'Auteur : en conſéquence, il fit comme l'Auteur de la *Henriade*, comme celui d'*Emile*, comme celui de l'*Eſprit des Loix*; il envoya ſon manuſcrit en pays étranger, & il ne regreta que le tems que ces petits obſtacles lui firent perdre, & qu'il auroit employé à des études graves & à des travaux utiles.

Dans cet ouvrage il a parlé des événemens de ce ſiecle & des hommes qui l'ont illuſtré, comme s'il eût vécu cent années après eux. Il en a loué quelques-uns, & peut-être tous, d'une maniere qui ne leur conviendra point. Mais il a dit ce

qu'il a cru devoir dire. Il n'a voulu flatter ni offenſer perſonne. Il n'a rapporté que des faits. Ce n'eſt pas ſa faute, s'il y a quelques hommes dont on ne peut raconter les actions ſans leur faire un outrage.

On ne craint point d'avancer, qu'en général l'amour ou la haîne que ſent un homme pour la littérature, eſt le thermometre de ſon mérite.

Celui qui eſt averti par ſa conſcience que l'hiſtoire ne peut le louer, prend bientôt les hiſtoriens en horreur.

Il a encore plus de haine

pour les Poëtes, dont les bons mots paſſent de bouche en bouche ; il craint qu'ils ne le peignent en un vers, & qu'ils ne lui impriment une tache ineffaçable, qui le déshonore juſque dans la poſtérité la plus reculée.

Il ſent une indignation plus profonde contre les Philoſophes, qui défendent les droits de l'humanité, qu'il viole, qui vantent les vertus qu'il n'a pas, & qui combattent perpétuellement les vices & les principes dont il ſe nourrit. Rapportant tout à lui-même, il trouve dans leurs écrits des alluſions qui n'y ſont pas. Il croit que

tous les portraits du vice le désignent.

Mais l'homme dont l'ame est grande & généreuse, l'homme qui se sent des vertus, l'homme dont les intentions sont pures, ne voit que des amis dans les Philosophes, dans les Poëtes, dans les Historiens. Ce sont les gens qui parlent à l'oreille & qui craignent qu'on ne les écoute, qui lui paraissent dangereux, & non ceux qui publient leurs ouvrages & qui écrivent pour tous les hommes & pour tous les temps.



AUX MANES
DE
LOUIS QUINZE

Et des grands hommes qui ont vécu ſous ſon régne.

PREMIERE PARTIE.

UE ſert une oraiſon funèbre prononcée devant un Sarcophage ? il faut un autre encens ſur le tombeau d'un Roi : Je l'apporte. C'eſt la liſte de ſes bienfaits, c'eſt l'expoſé fidèle des progrès de l'eſprit humain ſous

son régne, c'est l'état où il a trouvé la nation en prenant les rênes du Gouvernement, & l'état où il l'a laissée en descendant au cercueil. J'ose en tracer le tableau: j'ose le déposer sur la tombe de ce Roi. Que les peuples y attachent leurs yeux, & qu'ils connaissent ce qu'ils ont gagné ou perdu pour leur gloire & pour leur félicité. Puisse une main plus habile le refaire & le présenter à son jeune successeur, afin qu'il apprenne dans quel état est le peuple, & le dépôt des connaissances humaines qui lui sont confiées!

De la France à la mort de Louis XIV.

A La mort de *Louis* XIV, la France épuisée d'hommes par la guerre de la succession, par la fuite des Calvinistes, par la famine de 1709, était encore épuisée d'argent par le luxe de la Cour, par les dépenses de la guerre, par la destruction de ses flottes, par le nombre des impôts, par la

désolation des campagnes, par l'anéantissement de son commerce, & la perte de ses manufactures que les Huguenots fugitifs avoient portées à des nations étrangeres; elle paraissait manquer de ressources, & pour comble de malheur, le sceptre se trouvait dans les mains d'un enfant.

Cependant jamais la France n'avait eu plus de gloire; jamais les autres nations ne l'avoient plus justement admirée; & jamais la maison de Bourbon n'avait été si puissante & si redoutable.

Les Rois de cette maison avaient en Europe la France & l'Espagne, en Amérique ils dominaient des confins du Chili à la terre de Labrador; ils la possedaient presque toute entiere; ils avoient des Provinces en Afrique, ils en avoient de plus grandes dans les Indes orientales; & ils regnaient sur le vaste Archipel des Marianes & des Philippines. L'Espagne possedoit presque toutes ces contrées lointaines; la France n'avait guères

en Amérique que le Canada, la Louisiane, une partie de l'Isle de St. Domingue & quelques petites Isles des Antilles.

Elle possedait en Afrique quelques établissemens à l'embouchure du Sénégal.

Elle avait en Asie la ville de Pondichery, & quelques comptoirs au fond du Golphe de Bengale.

Acquisitions & pertes sous Louis XV.

Acquisitions sous *Louis XIV.*

LA France avait acquis en Europe la Franche-Comté, l'Alsace, & la Flandre appellée Française, sous le régne de *Louis* XIV. En Amérique elle avait acquis la Louisiane, découverte en 1680, par *Robert Cavelier de la Salle* qui lui avait donné le nom de son Roi. Elle s'est fait céder sous celui de *Louis* XV la Lorraine par un traité; & elle a conquis la Corse par les armes. Mais

Acquisitions & pertes sous *Louis XV.*

elle a perdu en Amérique le Canada qu'elle possédait depuis le régne de François premier, & cette Louisiane qu'elle avait depuis si peu de temps : vastes contrées dont chacune était plus étendue que la France. Ses possessions ont été ruinées en Asie, & les petits établissemens qu'elle avait en Afrique ont été enlevés par les Anglais. Il ne lui reste plus que l'Isle de Gorée.

La seule Lorraine, dira-t-on peut-être, pays rempli de campagnes florissantes & de Cités riches, vaut mieux que ces immenses déserts couverts de forêts & de glaces. Oui, sans doute ; mais ce qui causa la perte de ces climats lointains, c'est la faiblesse de notre marine ; elle avait été créée & détruite sous *Louis* XIV, & son successeur, s'il la releva un peu, ne put jamais la rendre formidable.

La maison de Bourbon acquit encore deux souverainetés sous ce régne ; le Royaume de Naples & de Sicile, & les Duchés de Parme, de Plaisance & de Guastalla. Jamais

La maison de Bourbon acquiert deux souverainetés.

cette maiſon ne fut auſſi puiſſante, & jamais les Rois de France n'ont eu tant de territoire en Europe depuis le démembrement de l'Empire de *Charlemagne*.

Preſque aucun Roi ne tire ſon origine du pays où il régne.

Si quelqu'un s'étonnait de voir ces trois États gouvernés par des Rois d'origine Françaiſe, qu'il ſache que preſqu'aucun peuple du monde, n'eſt régi par des Rois originaires de ſon pays. Les Empereurs de la Chine deſcendent des Tartares; ainſi que ceux du Mogol; ainſi que les Kams de la Crimée; ainſi que le Bey de l'Egypte & le Sultan des Turcs.

La Maiſon de Holſtein régne ſur le Danemarck, ſur la Suede, ſur la Ruſſie; elle poſſéde les Royaumes du Nord, comme celle de Bourbon occupe ceux du Midi. Les Rois de Portugal tiennent à cette derniere maiſon: ils ſortent d'un bâtard de la premiere branche des Ducs de Bourgogne; & cette maiſon de France qui a fourni des Rois à tant de peuples, parait elle-même

être sortie des forêts de la Germanie ; tandis que la maison de Lorraine, issue d'une province qui appartient aujourd'hui à la France, domine sur la Hongrie, sur la Boheme, sur l'Autriche, sur les Pays-Bas, sur le Milanais, sur la Toscane, & sur l'Allemagne dont elle tient l'Empire. Une maison d'Italie, la maison d'Est, transplantée au Nord de la Germanie, a passé enfin sur le trône d'Angleterre, régne dans Gibraltar & dans Minorque, fait trembler les Nababs de l'Inde, & recule au fond des forêts les sauvages de l'Amérique, des terres du Labrador à la pointe de la Floride. Ainsi la destinée se joue de l'univers, & donne pour Rois à presque tous les peuples, des hommes qui, dans l'ordre de la nature, n'auraient jamais dû pénétrer chez eux.

Du Gouvernement.

QUelle idée les Rois ont-ils des hommes ? c'est une question qu'on est tenté de faire souvent en lisant l'histoire.

Gouvernement sous la premiere race.

Sous la premiere race de nos Rois, le Gouvernement ne fut qu'un brigandage, qui a fini par faire enfermer dans un cloître le dernier né de cette race faible & perverse.

Sous la seconde.

Sous *Charlemagne* la nation fut puissante, glorieuse, respectée, & l'on serait tenté de croire qu'il y avait des principes d'humanité & de Gouvernement, sans l'horrible massacre des Saxons, & sans les loix de sang données à ces Germains qui souffrirent trop long-temps l'abominable loi appellée *Veimique*.

Après la mort de ce conquérant, qui soumit tout, du Tibre à la mer Baltique, ses vastes Etats déchirés par ses enfans, retomberent dans l'anarchie ; & le dernier de cette race avilie, captif *de Hugues-Capet*, périt avec sa femme, enfermé dans une tour de la ville d'Orléans.

Sous la troisieme.

Le régne des Rois de cette troisieme race

n'offre jusqu'à *Louis* XIV qu'une longue guerre civile où l'on trouve à peine quelques intervalles de paix.

Les affronts faits à l'humanité pendant ces siécles de barbarie sont innombrables ; on éprouva la servitude de la Glébe, le brigandage des Seigneurs qui força tant de fois les paysans à se révolter & à les combattre avec toute la fureur de gens désespérés ; les croisades, la guerre sacrée du Languedoc, les bûchers de l'Inquisition naissante dans cette Province ; l'abominable farce que jouerent les Ducs de *Bourgogne & de Berry* sous la minorité de l'imbécille *Charles* VI, lorsqu'ils rassemblerent dans les cours du Palais tous les habitants de Paris, & qu'ils les condamnerent à la mort avec des formes juridiques, sous le vain prétexte d'une révolte qu'il n'y avait point eue ; ils les forcerent à racheter leurs jours au prix de tous leurs biens, & ils inspirerent ainsi à ce peuple, pour ce malheureux Roi, une invincible haine qui lui fit perdre sa capitale, & qui

pensa livrer pour jamais la France à ses ennemis.

On vit depuis, le massacre des habitans des villes de Mérindoles, de Cabrieres, de cent villages peuplés par des Vaudois ; crimes dont le Parlement de Paris fit du moins justice, en faisant décapiter l'Avocat général *Guérin* qui avait osé solliciter & exécuter l'arrêt qui condamnait ces malheureux. Enfin tant de forfaits furent couronnés par la St. Barthelemy .... je frémis ; je m'arrête ; & je m'écrie encore : Quelle idée les Rois ont-ils des hommes ?

Ces crimes, ces malheurs, ces excès d'abrutissement étaient alors communs à presque tous les peuples de l'Europe.

Il devient meilleur sous *Henri* IV, & retombe dans tous ses vices sous *Louis* XIII.

Le régne de *Henri* IV fut exempt de tous ces maux ; ce Roi apprit aux hommes à se tolérer leurs différentes manieres de penser & de servir Dieu ; mais sa mort replongea la France dans toutes les horreurs d'une

guerre civile & sacrée. Les assassinats, les meurtres juridiques, le despotisme, les conjurations & les révoltes renaissent sans cesse sous le régne de ce faible *Louis* XIII & de son implacable Ministre, dont l'esprit aimait les arts, & dont le cœur était avide de sang.

La raison vint à la suite des arts. Le régne de *Louis* XIV amena les plus beaux jours. Jamais l'humanité n'avait encore été autant respectée, qu'elle le fut sous ce Roi.

Qu'on juge cependant de l'idée qu'avaient les Rois & les Ministres de leur autorité, sur les autres hommes, par l'inutile & l'horrible dévastation du Palatinat, & par la funeste & barbare persécution qui suivit la révocation de l'Edit de Nantes. Fautes sous *Louis* XIV.

Cet Edit avait besoin d'être réformé : des places de sureté accordées à un parti, quel qu'il soit, dans un Etat, sont un outrage au souverain, & un prétexte aussi-bien qu'un moyen de sédition pour des mécontens ;

mais *Louis* XIII avait enlevé ces places aux Calviniſtes ; ils étaient déſarmés & ſoumis, quoique nombreux ; on les força à la révolte.

Les idées de la nation ont changé ſur cet article comme ſur tant d'autres ; perſécuter des hommes pour des idées métaphyſiques, pour des opinions parfaitement indifférentes à la conduite de la vie, enlever des enfans à leur pere, empriſonner, piller, tourmenter, livrer à la brutalité des ſoldats, ou au fer des bourreaux, des infortunés pour la foi qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, & leur défendre en même-temps de fuir du pays où on les perſécute ; cela nous paraît aujourd'hui d'une abſurdité & d'une atrocité ſi grande, qu'on peut à peine le croire, malgré les monumens hiſtoriques qui tous atteſtent ces triſtes vérités. Et alors cela parut juſte & ſaint ! . . . . les Tribunaux ne reclamerent point les droits de l'humanité ; & le Clergé crut remplir un devoir ſacré ! Il n'y eut que le ſeul *Fénelon* qui refuſa de ſe faire ſuivre

par des soldats en partant pour prêcher des hérétiques. Mais le vertueux *Fénelon* était bien supérieur à son siecle, & même à tous les siecles, par la pureté de sa morale, la douceur de son caractere, & la sensibilité de son ame. Rien ne fut plus nuisible à la marine, au commerce & aux arts, que ces persécutions. Rien ne fut plus utile aux nations étrangeres, chez qui les réfugiés Français porterent leur industrie, une partie de leurs richesses, & des lumieres qui valent mieux que l'or, & qui procurent beaucoup d'or à ces nations.

On ne vit rien de pareil sous *Louis* XV. On fit la guerre avec autant d'humanité qu'en peut comporter ce crime qui la blesse au premier chef.

Il devient plus tolérant & plus juste sous *Louis* XV.

On s'occupa plusieurs fois des moyens de donner une forme légale aux mariages des Protestans ; & l'on n'osa le faire, quoiqu'on en sentît la justice & l'utilité.

Pour lever bien des obstacles, il ne fallait peut-être que généraliser la question. Ce n'est pas aux mariages des seuls Huguenots qu'il faut donner une forme légale ; c'est à ceux des Luthériens ; c'est à ceux des Juifs, & de cent autres sectes qui rampent peut-être inconnues dans quelques endroits du Royaume ; c'est en un mot à tous ceux qui ne sont point de la religion du Roi. Ainsi cet Edit, proposé tant de fois, pourrait ne point nommer les Calvinistes, & les Magistrats chargés de rendre leur union légale, pourraient ne pas leur demander de quelle secte ils sont : il suffirait de savoir qu'ils ne sont pas de la religion du Roi. Cette indifférence de la loi, serait peut-être le plus sûr préservatif contre les emportemens du fanatisme, qui croit toujours que Dieu le regarde & le protége.

La même indifférence peut présider à l'acte qui constate la naissance des enfans. C'est le Magistrat qui rendra légale l'union du pere & de la mere qui doit connaître & certifier la légitimité des fruits de ce ma-

nage. Les Juifs rejettent le Baptême ; les Anabaptistes ne l'administrent qu'aux adultes : mais tous ont également besoin que la loi reconnaisse leurs enfans pour légitimes, aussi-tôt qu'ils sont nés.

C'est à *Marc-Aurele* qu'on doit l'usage d'inscrire sur des régistres publics, le nom des enfans au moment de leur naissance. Ce n'est point une cérémonie religieuse, c'est un acte purement civil.

Le sort des sectaires s'adoucit de jour en jour sous *Louis* XV. On laissa tomber en désuétude plusieurs loix de rigueur ; mais comme on ne les abolit point, elle donnerent lieu bien souvent à des injustices & à des persécutions, d'autant plus odieuses, qu'elles étaient dictées presque toujours par des haines particulieres, ou par un intérêt sordide.

Les farces des convulsionnaires causerent quelques emprisonnemens ; les billets de

confeſſion & les refus de ſacremens quelques exils : les querelles des Janſeniſtes & des Moliniſtes une quantité innombrable de lettres de cachet. Le Gouvernement aurait pu s'épargner ces actes de rigueur & cette perte de temps, en les rendant ridicules, comme avait fait le Régent. Ces querelles nées ſous *Louis* XIII, renouvellées dans la vieilleſſe de *Louis* XIV, ne reparurent qu'après la mort du Régent.

Ce Régent lui-même abuſa de ſon autorité paſſagere dans le temps du ſyſtême, juſqu'à défendre à toute perſonne, & même à toute Communauté ſéculiere ou réguliere, de garder plus de cinq cens livres en argent monnoyé. On fit des perquiſitions odieuſes dans pluſieurs maiſons. Quelles que ſoient les idées des Rois & des Miniſtres, jamais les peuples ne croiront que de telles violences ſoient des droits ; ils les regarderont toujours comme des abus.

Lorſque *Louis* XV régna par lui-même, il

il me semble qu'on ne commit plus de ces violences générales, qui offensent tout un peuple. Il y en eut toujours de particulieres, comme les réglemens sur le contrôle des ouvrages d'or & d'argent, réglemens qui permettent d'aller fouiller jusques dans le lit nuptial d'un orfévre, pour savoir s'il n'y a point caché quelques morceaux d'or non contrôlés : comme les recherches pour la contrebande du sel ou du tabac : comme quelques autres.

Fautes sous *Louis XV*.

L'idée la plus étrange que le Gouvernement ait eu de ses forces sous le dernier régne, c'est d'avoir imaginé qu'il pourrait destituer de leurs offices, tous les Magistrats du Royaume, comme on casse un régiment ; & les remplacer, comme on remplace des soldats réformés.

Ce qu'il y eut de plus singulier peut-être dans cette grande révolution, ce fut le caractere de tranquilité & de constance, que la nation développa, & qu'on n'eût guéres attendu d'elle.

Destitution de tous les membres du Parlement.

Le Parlement avait cessé ses fonctions, & refusait de se conformer à un Edit enregistré de force dans un lit de justice tenu à Versailles. Les ordres du Roi, ses lettres de jussion, ses menaces n'avaient point ébranlé la fermeté de ce Corps : on crut qu'on en triompherait en attaquant séparément ses membres.

La nuit du 19 au 20 Janvier 1771.

Tous, la même nuit, à la même heure, sont éveillés au nom du Roi. Deux Mousquetaires entrent dans leurs chambres, & leur présentent l'ordre de reprendre leurs fonctions, de répondre par écrit à cet ordre *oui* ou *non*, & de signer ce mot seul, sans périphrase, sans adoucissement. On ne croyait pas qu'aucun homme eût l'audace de répondre effrontément, *non*, à son Roi. Il était à craindre que ces Mousquetaires n'eussent l'ordre de conduire en prison ceux qui auraient cette audace. Cependant presque tous l'eurent : presque tous écrivirent *non* : & le petit nombre de ceux qui, partageant l'effroi de leur femme, de leurs en-

fés, de leur maison alarmée, eurent la foiblesse de dire, qu'ils protesteroient dès qu'il fit jour, contre la violence nocturne qu'ils avoient éprouvée, & contre la parole que le trouble leur avoit arrachée.

La nuit suivante, on les réveille encore. Un huissier de la chaîne apporte à chacun d'eux un arrêt du Conseil qui déclare leurs charges confisquées, qui leur défend de prendre à l'avenir le nom de membres du Parlement, & d'en faire les fonctions. A peine il est sorti, que des Mousquetaires arrivent, & leurs apportent des lettres de cachet qui les exilent tous, dans des lieux différens, & très-éloignés les uns des autres.

Ces démarches nocturnes, cette confiscation des offices, cette dispersion, cette destitution de Magistrats, que la loi déclarait inamovibles, effrayerent tous les esprits. Quel particulier pouvait être en sûreté, si le corps entier de la Magistrature ne l'était pas?

Ce fut en vain que le Chancelier envoya les Conseillers d'Etat, & les Maîtres des Requêtes s'asseoir à la place des Magistrats destitués : on ne les regarda point comme un Parlement ; eux-mêmes ne se regardaient point comme tels. Le public, les Avocats, les Procureurs refuserent de plaider devant eux. En vain ils appellaient des causes, nul ne répondait. Le Public assemblé par curiosité, autour de ce tribunal, riait de leurs appels, & les plaisantait quelquefois cruellement.

En vain on tenta de corrompre quelques membres du Parlement ; dans deux cens personnes il ne s'en trouva pas une seule, qui ne préférât l'exil le plus dur à un retour honteux. En vain on offrit de faire présent, à quiconque les voudrait, de ces mêmes charges qui se vendaient si cher quelques jours auparavant ; personne ne se présenta, près de trois mois se passerent dans cet abandon.

Enfin on imagina qu'un autre genre de

violence pouvait donner un Parlement à la nation ; & voici comme on s'y prit.

Tous les membres du Grand-Conseil sont mandés à Versailles. Le Roi leur déclare qu'il les institue, qu'il les crée Parlement, à la place de celui dont les membres sont exilés, & qu'il anéantit par la plénitude de son pouvoir. A l'instant même le Chancelier les emmène à Paris, les installe dans la Grand'Chambre, leur fait prêter serment, leur associe quelques Chanoines, & quelques hommes de loi, rassemblés au hasard & forcés par la misere à tout accepter. Plusieurs de ceux, qui, membres du Grand-Conseil, se trouvaient malgré eux dans ce nouveau Parlement, envoient dès le lendemain leur démission au Chancelier, & sont exilés ; la plupart des autres, par faiblesse, quelques-uns par ambition, consentent à y rester ; & l'on dit au Roi qu'il a un Parlement.

Le Public refuse toujours de plaider ; les Princes du sang protestent contre ce nouveau

Tribunal ; les Ducs & Pairs ne voulurent point s'y faire reconnoître & n'y siégèrent point. Ces Magistrats osaient à peine se montrer dans les rues ; les meilleures maisons de Paris leur étoient fermées. Au spectacles, on saisissait avec avidité tous les mots qui pouvaient faire allusion aux affaires présentes ; les écrits, les brochures, les épigrammes poursuivaient ces malheureux juges par-tout ; la nation leur faisait sentir qu'elle les réprouvait, & qu'elle était mécontente qu'on les lui présentât ; cependant il n'y avait pas le moindre trouble, la moindre émeute, le moindre soulèvement.

Le Roi persévéra, malgré le vœu bien connu de son peuple. Mais quatre années entières ne purent consolider cette opération trop injuste : on dit que lui-même il la condamnait, quand la mort le surprit ; & dès qu'il fut au tombeau, le jeune Prince qui lui succéda, remit les loix en vigueur, & rendit au peuple ses anciens Magistrats.

mêmes scènes à peu près furent jouées dans tous les Parlemens du Royaume : on avait même ôté celui de Rouen, jusqu'à son nom, pour lui donner celui de Conseil supérieur; on avait créé huit Tribunaux sans appel, sous le titre de Conseils supérieurs, dans des villes qui n'avaient jamais eu de Parlement. Tout cela s'est évanoui à la mort du Roi. Tout est rentré dans l'ordre. A peine reste-t-il quelques vestiges de ce grand désastre.

Malgré ce renversement de l'ordre, malgré tant d'autres abus qu'on souffre, quoiqu'on les connaisse, la science du Gouvernement s'est perfectionnée. La théorie en fut mieux connue, la pratique en fut moins vicieuse. Plusieurs Intendans abolirent les corvées dans leurs départemens. On essaya de se procurer des soldats sans tirer la milice, à laquelle on revint cependant. M. le Duc de *Choiseul*, pendant son Ministère, supprima le droit d'Aubaine, en faveur de toutes les puissances qui voulurent accorder aux Français les droits de regnicoles dans

On commence à abolir les corvées.

On supprime le droit d'Aubaine.

leurs États. On a continué depuis, & aujourd'hui presque tous les étrangers peuvent s'établir en France, sans craindre que leurs héritiers, hors du Royaume, soient privés de leur succession.

Ainsi les opinions religieuses ont obtenu un peu de tolérance; les peuples des campagnes ont été un peu moins opprimés, les étrangers mieux accueillis, l'humanité entiere mieux traitée sous le feu Roi, qu'elle ne l'avait encore été.

De la Guerre.

LOUIS XIV s'accusait en mourant d'avoir trop aimé la guerre; Louis XV ne l'aima jamais : cependant elle s'alluma six fois sous son régne, & elle consuma près de vingt-cinq années des soixante qu'il dura.

Il n'y eut, il est vrai, que trois de ces guerres qui mirent l'Europe & la terre en

feu. Les trois autres, confinées dans un coin du monde, n'ayant ensanglanté qu'un petit nombre de champs, peu remarquées des historiens, sont déja oubliées du reste des hommes.

Premiere Guerre.

LA premiere de toutes fut celle, que, dans la minorité de ce Roi, on livra en son nom, à son oncle le Roi d'Espagne, & qui fut presqu'aussi-tôt éteinte qu'allumée. 1719.

Plusieurs années après la naissance de la paix, *Louis* XV, fit bombarder la ville de Tripoli, par M. *de Grandpré*. Cette punition due à ces corsaires, ne fut point regardée comme une guerre. 1728.

Seconde Guerre.

DAns cette seconde guerre, la France fut unie avec l'Espagne & la Savoye, contre la maison d'Autriche. *Stanislas*, Beau- 1733.

pere de *Louis* XV, venait d'être élu pour la seconde fois Roi de Pologne, & il ne put y pénétrer. Ces mêmes Russes, qui l'avaient obligé d'en sortir après la défaite de *Charles* XII, lui en fermerent alors les chemins. Mais les Français descendirent en Italie avec les Espagnols; & en deux campagnes ils mirent *Dom Carlos* sur le trône de Naples & de Sicile. François, Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur *Charles* VI, devint Duc de la Toscane, que la mort du dernier des Médicis laissoit sans maître; & la Lorraine
1736. fut cédée à la France. *Stanislas* vint la gouverner, & renonça aux droits que deux élections lui avaient données sur la Pologne.

Troisième Guerre.

1741. LA mort de l'Empereur *Charles* VI ralluma la guerre. *Louis* XV fit élire pour lui succéder *Charles* de Baviere. Ses armées triomphantes parcoururent l'Allemagne jusqu'au fond de la Bohême, & pénétrerent en Italie malgré le Duc de Savoye.

Cette guerre sera à jamais mémorable par la belle retraite de Prague que fit le Maréchal de *Belle-Isle*, & qu'on a comparée justement à celle des Dix-Mille, parce que si elle était infiniment plus courte, elle était infiniment plus dangereuse. Elle le sera encore par les belles campagnes du Maréchal de *Saxe*, par les savantes marches qui trompèrent les ennemis, & qui le rendirent maître de leurs principales villes enlevées à leurs yeux : elle le sera par la bataille de Fontenoy, par celles de Raucoux & de Lawfelt, par le siége de Bergopzoom, qui se croyoit imprénable, & qu'emporta d'assaut ce *Lowendal*, Danois, au service de la France ; il étoit un des hommes les plus instruits de l'Europe, on dit même qu'il parloit quatorze langues.

Cette guerre doit être mémorable pour avoir forcé les Hollandais tremblans à se donner un Stathouder, dont la puissance héréditaire doit passer aux filles mêmes, au défaut de mâles.

Elle doit l'être encore par les avantures du

Prince *Edouard* qui osa passer presque seul des rives de la France en Angleterre, & qui ébranla le trône, dont il ne put renverser le possesseur.

Elle doit l'être pour avoir établi un second Prince de la maison de Bourbon, *Don Philippe*, en Italie, sur les Duchés de Parme & de Plaisance.

Elle doit l'être enfin, pour avoir intéressé à la destinée des Français presque tous les peuples du monde, depuis les sauvages du Canada jusqu'aux Nababs des Indes. *Dupleix*, Gouverneur de Pondichéry, devint l'arbitre de ces vassaux du Grand-Mogol, & fit prédominer dans ces contrées la puissance française; il reçut même de cet Empereur le titre de Nabab, & il eut sous ses loix un pays immense. *La Bourdonnais*, dont le génie venait de créer la Colonie de l'Isle de France, entre l'Afrique & l'Asie, dispersa les flottes anglaises, & prit leur ville de Madras.

Je ne sais si cette homme, comparable aux

plus grands marins du siecle de *Louis XIV*, & peut-être aux plus grands de l'Angleterre, fit quelque faute en prenant cette ville, mais le Gouvernement fit la faute très-réelle de l'arrêter à son retour en France, & de le tenir en prison pendant trois années, au lieu d'employer son génie à rétablir notre marine, que les Anglais anéantissaient chaque jour; faute d'autant plus grande, qu'on le déclara innocent, qu'on ne l'avait jamais soupçonné d'un crime qui méritât trois années de prison; & qu'enfin il y contracta une maladie dont il mourut.

Si un tel homme eût été à la tête de notre marine pendant ces trois années de captivité, il est vraisemblable que les Anglais ne nous auraient pas battus quelque-temps après dans les quatre parties du monde.

Quatrième guerre.

LA paix faite en 1748, fut rompue en 1756. 1756.
Le territoire de la France ne s'était ni accru ni diminué dans la guerre pré-

cédent. La destruction de sa marine, la dissipation de ses trésors, la mort d'une multitude de guerriers, étaient des pertes réelles que rien ne pouvait réparer, & qui furent la cause des pertes immenses qu'elle fit dans cette nouvelle guerre.

Ses troupes vaincues à la fin dans tous les climats de la terre où elles combattirent, loin de perdre leur renommée, se distinguerent par des exploits qui augmenterent encore leur gloire.

L'Europe les vit d'abord s'emparer du
1756. Port-Mahon par une de ces tentatives qui tiennent de la témérité, que le succès seul peut faire excuser, & qui paraissent incroyables. Le Gouverneur Anglais demandait aux soldats qui le prirent, si les Français avaient eu des aîles pour s'élancer sur des remparts où des hommes ne pouvaient parvenir.

Le Maréchal Duc de *Richelieu* qui fit cette conquête, & qui dans la guerre précédente avait délivré Gênes prise par les Impériaux,

le Duc de *Richelieu* passa bientôt en Allemagne, & alla commander l'armée victorieuse du Maréchal *d'Estrées* qui venait de battre le Duc de *Cumberland* près de Hastimbek. Il ajouta de nouvelles victoires à celle-là, & poussant les Anglais jusqu'au bord de la mer, à l'embouchure de l'Elbe, il les force à capituler avec lui, & à signer qu'ils ne s'opposeront plus aux Français pendant cette guerre. Ce fut le dernier de nos succès.

Vaincus par le Roi de Prusse, repoussés loin d'Hanover, on ne put cependant nous chasser d'Allemagne, & nos frontières furent toujours en sûreté.

Dans les autres parties du monde, notre sort fut le même, nous remportâmes d'abord des victoires, & bientôt après nous essuyâmes les plus cruelles défaites.

Quelques années avant cette guerre avec l'Angleterre, nous en avions eu une dans l'Inde avec quelques Nababs secourus par les Anglais. Trois cens Français commandés par

un Officier nommé *de la Touche*, disperserent une armée de quatre-vingt mille Indiens.
1752. Quelques disgraces qui suivirent ces victoires, firent rappeller *Dupleix*; & les dégoûts qu'il reçut en France étaient plus capables d'effrayer ses successeurs, que de les exciter à tenter de grandes entreprises.

Le Lieutenant-Général Comte *de Lally* y fut envoyé au commencement de cette guer-
1758. re. Il enleva d'abord aux Anglais le fort Saint David, assiégea Madras; il prit le quartier qu'on appelle la ville noire: mais enfin il fut vaincu, assiégé dans Pondichéry, & pris par les Anglais. Il s'était fait abhorrer, il en porta la peine à son retour en France. Il fut décapité. Ce fut pour la seconde fois que la ville de Pondichéry fut enlevée à la France. Elle l'avait été par les Hollandais, sous le Ministere de *Colbert*.

Les établissemens que les Français avaient en Afrique, dans la Gorée, & sur les bords du Sénégal, furent aussi la proie des Anglais.

En

En Amérique, dans le Canada, M. de *Montcalm* commença par vaincre les Anglais; il leur prit plusieurs forts. Mais dénué de tout secours, n'espérant rien de la France dont les vaisseaux ne pouvaient approcher de ces rives sans être pris par les flottes ennemies, combattant toujours, suportant toutes les extrémités de la disette, & toute la rigueur de ce climat glacé, ne pouvant réparer ses pertes, il fut vaincu, il fut tué les 1759.
armes à la main sous les remparts de Québec. On le raporta dans ses murs, & on l'ensévelit dans un trou creusé par une bombe que les Anglais avaient lancée. Ils s'emparerent bientôt de cette ville, & nous chasserent de toute l'Amérique septentrionale.

Cette guerre, une des plus funestes que la France ait jamais soutenue, cette guerre nous coûta le Canada, la Louisiane, les Isles de S. Vincent, de Tabago, de la Dominique, de la Grenade, tous nos établissemens du Sénégal, une jeunesse innombrable, & plus de

deux cens millions, qu'elle fit sortir du Royaume.

Remarquez que *Dupleix* commença dans l'Inde la guerre en 1751 ou 1752, contre des Nababs, soutenus par le Lord *Clive*, qu'elle commença en 1755, en Canada; par une dispute survenue entre les Anglais & les Français, pour quelques arpens de neige & de glace sur les frontieres de l'Acadie; qu'elle n'éclata en Europe qu'en 1756. Qu'ainsi en ne comptant que depuis cette derniere époque, comme on fait ordinairement, elle ne dura que sept ans, jusqu'en 1763, où la paix consolida nos pertes; mais que dans la vérité, le sang Français coula pendant onze dans diverses parties du monde.

Cinquieme Guerre.

LA guerre contre le Roi de Maroc succéda bientôt à cette guerre terrible. Elle ne pouvait nous offrir aucun dédommage-

ment ; on ne voulait rien conquérir. Il ne s'agissait que de châtier des corsaires nouvellement nés. Le même tremblement de terre qui renversa Lisbonne, Féz, Tétuan, & plusieurs autres villes en Afrique, emporta un long banc de sable qui fermait le port de Salé ; & soudain les habitans de cette ville construisirent de gros vaisseaux & devinrent des Pirates redoutables. Il fut aisé à la France de les réprimer.

Sixieme Guerre.

SI la guerre contre ces Corsaires fut juste, celle que la France fit aux Corses fut évidemment injuste. Ce peuple défendait depuis plusieurs siècles sa liberté contre les Génois. Mais ce peuple ne savait point être libre ; de tous les temps les côtes de cette Isle ont été pillées par tous les peuples qui ont osé y descendre : les habitans des rivages furent souvent asservis. Les Montagnards se prétendaient indépendans de toute puissance : les Génois leur étaient en horreur : ces

Montagnards ſe cachaient dans leurs rochers quand ils étaient les plus faibles, & dès qu'ils avaient réparé leurs forces, ils deſcendaient dans la plaine, battaient leurs vainqueurs, délivraient l'Iſle, & rétabliſſaient la liberté.

Au commencement du régne de *Louis* XV. le Baron de *Neuhoff*, Allemand, élevé en France, accablé de dettes, manquant de reſſources, obligé de fuir de ſon Pays, paſſa chez les Corſes: leur apportant ſon courage, ſes talens, & des armes, qu'il avait engagé des Marchands à leur fournir. Il ſe battit avec fureur, il vainquit les Génois: on l'élut Roi, ſous le nom de *Théodore*.

La France ſecourut les Génois, contre cet éleve de la France, qui s'était fait une Royauté à leurs dépens. Il fut obligé de ſe retirer à Londres, où il mourut dans la miſere. Les Corſes en haïrent encore plus les Génois: & dès qu'ils purent briſer leur joug, ils ſe ſouleverent.

Dans ces derniers temps, un nommé *Paoli* se mit à leur tête, rétablit leurs affaires, & paraissait prêt à chasser les Génois, lorsque ces Maîtres prétendus désespérant de se maintenir dans cette Isle, la céderent ou la vendirent à la France. *Paoli* se sauva : Londres fut encore le refuge de ce défenseur de la liberté.

Quelques bataillons Français soumirent bientôt ce Pays, on abattit les forêts : on renversa les rochers : on ouvrit des chemins au travers des Montagnes : on détruisit les asiles des fugitifs. Toutes les villes reçurent garnison française : & quiconque voulut parler de liberté, ou combattre pour elle, fut traité de séditieux & poursuivi comme tel.

L'Art Militaire.

L'Art de la guerre s'est beaucoup perfectionné en Europe. Le Roi de Prusse en a l'honneur. Mais si *Louis* XV avait eu

l'ame ambitieuſe ou cruelle, la France aurait peut-être la triſte gloire d'avoir fait, dans cet art, une révolution auſſi grande que celle qu'a produit, il y a quelques ſiécles, la poudre à canon.

Un Dauphinois, nommé *Dupré*, qui avait paſſé ſa vie à faire des opérations de chymie, inventa un feu ſi rapide & ſi dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre : l'eau lui donnait une nouvelle activité. Sur le canal de Verſailles, en préſence du Roi, dans les cours de l'Arſenal à Paris, & dans quelques uns de nos ports, on en fit des expériences qui firent frémir les militaires les plus intrépides, comme les effets de la poudre faiſaient trembler les anciens Chevaliers : *Bayard* lui-même avait cette invention en horreur.

Quand on fut bien ſûr qu'un ſeul homme, avec un tel art, pouvait détruire une flotte, ou brûler une ville, ſans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre ſecours,

le Roi défendit à *Dupré* de communiquer son secret à personne. Il le récompensa pour qu'il se tût, & cependant ce Roi était alors dans les embarras d'une guerre funeste: chaque jour il faisait des pertes nouvelles: les Anglais le bravaient jusques dans ses ports: il pouvait les détruire: mais il craignit d'augmenter les maux de l'humanité, il aima mieux souffrir. On n'a peut-être jamais fait une action plus magnanime: la gloire même n'en pouvait être la récompense: l'Europe l'ignore, & quand elle en sera instruite, on doutera d'un fait dont il n'y aura plus ni témoins, ni preuve. *Dupré* est mort, & je crois qu'il a emporté avec lui son funeste secret.

Le Roi créa en 1759, pour les Officiers étrangers qui étaient à son service, & qui avaient une religion différente de la sienne, un ordre militaire, qu'il appella l'ordre du vrai mérite. Cette marque d'honneur, accordée à des hérétiques, eût causé du scandale, & peut-être des querelles sanglantes, dans

Création de l'ordre du Vrai mérite.

le siécle dernier : de nos jours, elle n'a pas produit la plus legere dispute.

Plusieurs militaires cultivent les lettres.

On avait toujours reproché aux militaires, & en général à la Noblesse Française, un dégoût invincible pour les sciences. Ce régne a presque effacé cette tache : & depuis le Chevalier de *Folard*, qui composa ses savans commentaires sur *Polybe*, & qui donna des leçons au Maréchal de Saxe, beaucoup de Français ont sçu allier les talens littéraires, au talent militaire.

L'art des combats n'était sous les premieres races de nos Rois que celui de la force : il demande aujourd'hui du génie & du savoir ; peu de professions laissent plus le temps de s'instruire. Dans l'oisiveté d'une ville de garnison, il faut dissiper son ennui par la débauche, ou par la culture des lettres & des sciences.

Ainsi firent les Romains.

Les Romains employaient leurs loisirs à s'instruire ; ils étudiaient sous la tente : ils plaidaient, l'hiver, les causes de leurs clients : ils étaient jurisconsultes & soldats. On attribuait à *Lélius* & à *Scipion*, les comédies

de *Térence*. *César* diſputait d'éloquence avec *Ciceron*, qui avait lui-même remporté une victoire. Les Romains furent les vainqueurs & les légiſlateurs du monde ; & malgré les trop juſtes reproches qu'on peut leur faire, ils mériterent de l'être, par le ſoin qu'ils eurent toujours d'adopter les bonnes loix & les bons uſages qu'ils trouvaient chez les étrangers, & par celui qu'ils prirent d'éclairer & de civiliſer les peuples qu'ils aſſerviſſaient.

La valeur en effet eſt moins un mérite qu'un inſtinct naturel, fortifié par l'habitude du danger. Ce payſan qui tremble ſous le bâton de ſon Seigneur ; qui pleure en tirant la milice, qui part avec déſeſpoir, devient bientôt un ſoldat intrépide. Il n'eſt aucun peuple, même ſauvage, qui n'ait produit des guerriers indomptables, qui ne cite des traits de bravoure qui feraient incroyables s'ils étaient moins communs. Et il n'eſt point de brave qui ne tremble ſi on l'expoſe à un danger qu'il ne connaît point. Ainſi beaucoup de militaires ont la

mer en horreur ; ainsi le grenadier qui monte à l'assaut, n'oserait grimper au haut d'un mât ; ainsi ce matelot balancé sur un cable au gré des flots, pâlit en descendant au fond d'une mine, dans un tonneau suspendu à une corde.

Si le mépris du danger n'est qu'une faculté naturelle commune à tous les êtres, & que l'habitude développe plus facilement que toute autre : s'il est plus aisé de rassembler cent mille soldats braves jusqu'à la démence, que quatre bons ingénieurs, ou que trois hommes capables d'écrire leurs exploits avec intérêt ; ce mépris n'en impose pas moins ; c'est le seul talent qui ne s'avilisse pas à force d'être commun. Cependant il ne suffit plus pour distinguer un homme : on demande aujourd'hui d'autres qualités : l'art de la guerre est devenu une science profonde, qui tient à toutes les autres.

Beaucoup de militaires ont écrit sur leur art des livres estimés. On connaît les *Rêveries*

du *Maréchal de Saxe*, & ſon traité des *légions*; *les Commentaires ſur Montecuculli* de M. le Comte de *Turpin*; *le traité de la petite guerre* par M. *de Grand-Maiſon* : le *Partiſan françois*, par M. *de la Croix* : les *Mémoires* du Maréchal *de Puyſégur*. On trouve dans ces mémoires un projet de campagne, pour une guerre dont le théâtre ſerait dans les environs de Paris : ce qui peut rendre ce livre ſingulierement utile aux jeunes gens de cette capitale, qui ſe deſtinent aux armes.

M. de *Gribauval* a beaucoup perfectionné l'artillerie : ſon ſyſtême a produit un point de controverſe entre les militaires : M. *Puget* a écrit contre ce ſyſtême : cette diſpute a produit pluſieurs ouvrages. Enfin, ces dernieres années ont produit le traité de la *Tactique* de M. *Guibert*, dont la préface eſt remplie de beautés mâles & philoſophiques. On a vu paraître depuis, *l'hiſtoire des campagnes de M. le Maréchal de Maillebois*, par M. le Marquis *de Pezay*. Son diſcours préliminaire reſpire à la fois, par le plus

heureux mélange, le goût des armes, le desir de la paix, l'ardeur de la guerre, & l'amour de l'humanité. M. de *Guibert* est l'Auteur de la tragédie du Connétable de Bourbon. M. de *Peʒaÿ* a cultivé divers genres de littérature : il a même fait quelques opera-comiques.

De l'Agriculture.

Tous les Pays ne conviennent pas à l'homme & à l'agriculture.

Tout est bien en sortant des mains de l'Auteur des choses, dit un Philosophe célébre, & cela est vrai ; parce que tous les êtres sont égaux devant l'Auteur de la nature, qui les a tous créés. Mais tout n'est pas également bien pour l'homme. Tous les climats ne sont pas sains ; tous ne produisent pas les alimens qui lui sont nécessaires : quelques-uns même lui sont funestes.

Les deux pôles lui sont également interdits. Dans la zone glaciale, sa stature diminue, sa force se perd, son intelligence s'en-

gourdit, ſon ame eſt ſans vigueur. Dans la zone torride, ſon ſang ſe brûle, ſa peau noircit, ſon eſprit s'affaiblit; &, ce qui paraît contradictoire, avec une intilligence faible, il a des paſſions furieuſes.

L'homme eſt obligé de combattre partout la nature.

La zone tempérée eſt la ſeule favorable à l'eſpéce humaine; & dans cette zone il n'y a pas un ſeul climat, où l'homme n'ait été obligé de combattre contre la nature pendant bien des ſiécles, avant de ſe la rendre propice.

Dans tous les lieux où l'homme n'eſt point encore parvenu, ou dont il s'eſt retiré, les végétaux ſe multiplient au point de ſe nuire & de s'étouffer par leur nombre; les forêts embarraſſées de lianes deviennent impénétrables; le lit des fleuves ſe remplit dans divers endroits; les eaux ſe répandent dans les terreins unis; elles forment des marécages, dont les vapeurs infectent l'atmoſphere; les reptiles s'y plaiſent; les inſectes y deviennent innombrables; les bêtes féroces y éta-

bliſſent leurs repaires; & quand l'homme s'y préſente, aſſiégé par eux tous, il faut qu'il les combatte, qu'il en triomphe, & qu'enſuite il contienne les eaux, purifie l'air, & féconde la terre.

Lorſque l'homme eſt plongé dans l'ignorance, lorſqu'il vit en petite ſociété; loin de ſurmonter ces obſtacles, il en eſt effrayé, il fuit, il ſe rebute, il ſe dégrade, & il redevient lui-même un animal ſauvage fort peu ſupérieur au ſinge.

Par quels dégrés eſt-il ſorti de cet état? Combien a-t-il fallu de ſiécles, de circonſtances favorables? quelle immenſité, quelle ſuite de travaux! L'imagination en eſt effrayée. Mais ces travaux ont été faits: & comme la nature travaille ſans ceſſe, & qu'elle détruit ſans ceſſe les ouvrages de l'homme, il faut que l'homme lutte perpétuellement contr'elle pour ſe maintenir dans les conquêtes qu'il a faites. S'il oſait ſuſpendre

un moment son activité, la famine, les innondations, la mort le puniraient de sa négligence.

Ainsi l'agriculture, ainsi les travaux de la campagne sont le fondement de toute société, de tout établissement humain.

Sous le feu Roi l'agriculture a été souvent gênée par le nombre des impôts & par la maniere de les prélever. Elle a été encouragée par des réglemens particuliers. On a même permis à tout homme de s'emparer des terreins qu'il trouverait en friche, & de les cultiver à son profit, jusqu'à ce que le propriétaire rentrât dans ses droits en lui remboursant tous les frais faits pour mettre sa terre en valeur.

L'agriculture fleurit sous le feu Roi, malgré quelques gênes.

On rendit un autre arrêt qui exemptait de la taille & de toute imposition pour dix ans ceux qui mettraient en valeur des terres incultes.

On a tenté plusieurs fois de défricher les Landes de Bordeaux; on a réussi dans quelques petits cantons moins rebelles que les autres. Le célebre Edit de 1764, qui permettait l'exportation des grains, a fait défricher beaucoup plus de terres qu'on ne l'aurait imaginé, & a donné une nouvelle valeur aux autres, puisque les propriétaires ont reçu annuellement un prix plus considérable de leurs fermes. Ainsi le Roi en mourant, a laissé la culture de son Royaume dans un bien meilleur état qu'il ne l'avait trouvée.

On a peut-être abattu tous les bois qu'il a été permis d'abattre. On a même craint d'en manquer. C'est un malheur commun à tous les pays anciennement cultivés, & dont il est peut-être aisé de se préserver, sur-tout dans un pays comme le nôtre.

Des hommes instruits ont fait des expériences très-singulieres, & ont naturalisé dans nos champs des plantes inconnues avant ce régne. On a essayé d'une nouvelle charrue qui

qui séme, qui laboure à la fois, & qui ménage beaucoup de grains. Cette charrue, inventée par les Anglais, & qui semble d'abord si utile, n'est pourtant encore employée nulle part.

On a imaginé les prairies artificielles, & elles ont été adoptées par-tout. On a beaucoup encouragé la culture des pommes de terre, qui, mêlées avec du bled, font un très-bon pain, très-favorable, par le bas prix qu'il coûte, à la subsistance du pauvre, du moins dans les provinces : car dans la capitale, le plus misérable refuse obstinément tout pain qui n'est pas de pur froment.

Enfin, pour honorer les travaux de la campagne, comme ils méritent de l'être, pour changer en patriarches ces simples paysans esclaves dans une partie de l'Europe, avilis dans l'autre, & traités presque par-tout comme des brutes; on a fondé des académies d'agriculture, & l'on a distribué des prix à

ceux qui ſe diſtinguaient par leur activité & leur intelligence.

Du Commerce.

LE Commerce eſt, après l'agriculture, le premier beſoin de l'homme. Il eſt ſi néceſſaire, que, dans l'enfance de la ſociété, il a dû précéder les arts. Il était plus facile d'échanger les productions de la nature que de leur donner une forme nouvelle.

Le commerce veut être libre.

Preſque tout eſt commerce dans la ſociété. Car quel eſt celui qui ne vend & qui n'achette pas? Cependant une ſeule ville peut s'emparer de preſque tout le commerce qui ſe fait de nation à nation, ſur-tout du commerce maritime.

Libre comme l'air qui enfle les voiles de ſes vaiſſeaux, tout ce qui le gêne l'anéantit. Il ne ſe plaît guéres que dans les républiques. C'eſt Tyr, Rhodes, Carthage, qui firent le

commerce chez les anciens : c'eſt Veniſe, c'eſt Piſe, c'eſt Florence, c'eſt Gènes, ce ſont les Villes Anſéatiques qui firent celui de l'Europe depuis *Charlemagne* juſqu'à ces derniers temps, où Amſterdâm devenue libre, s'empara du commerce de l'univers. L'Angleterre non moins libre peut-être depuis *Cromwel*, s'en ſaiſit aujourd'hui, couvre les mers de ſes vaiſſeaux, & rapporte dans ſon Iſle les tréſors des quatre parties du monde.

Il a plus fleuri ſous *Louis XV*, que ſous *Louis XIV*.

La France induſtrieuſe par le génie de ſes habitans, riche par la fertilité de ſon ſol, placée entre deux mers, & où l'on jouit de plus de liberté que dans aucune autre Monarchie, a peut-être fait le commerce du monde le plus étendu après la Hollande & l'Angleterre.

Il s'en faut bien qu'il ait été auſſi floriſſant ſous *Louis* XIV. A la mort de ce Roi, la dette nationale ſe montait à deux milliards 62 millions 138 mille livres, à 28 liv. le marc; ce qui fait, valeur d'aujourd'hui, 3 milliards

678 millions 659 mille 693 livres, à 49 liv. 16 ſ. le marc. La dette n'était pas tout-à-fait ſi forte à la mort de *Louis* XV. Sous le Régent, à la refonte de la monnoie, la valeur du marc ayant beaucoup hauſſé, on trouva que tout l'argent monnoyé du Royaume ſe montait à 12 cens millions, valant ſoixante livres le marc; ce qui ne ferait aujourd'hui que 996 millions. Les étrangers, pendant le tems du ſyſtême enleverent le tiers des métaux qui circulaient dans le Royaume. Ainſi à la mort du Régent il n'y reſtait guere que 668 millions d'or ou d'argent monnoyé.

C'eſt d'un tel état d'affaibliſſement que la France s'eſt élevée en cinquante années au point de ſplendeur où nous la voyons. On eſtime qu'il y circule au moins 18 cens millions d'argent monnoyé. Ainſi le commerce ſeul a gagné ſous le dernier régne 1 milliard 132 millions.

Les troubles produits par le ſyſtême de *Law* éclairerent les eſprits, donnerent une

nouvelle activité à la nation; mais le peu d'argent & de crédit qu'il y avait alors, rendirent le commerce fort languissant.

Les Colonies prospèrent.

Aucune de nos Colonies n'était encore florissante. Ce ne fut qu'en 1718, qu'on porta dans l'Isle de Bourbon quelques cafiers, enlevés à l'Arabie dans le territoire même de Moka. Un petit nombre de français qui s'étaient établis dans cette Isle à la fin du dernier siecle, y végétaient avec peine, inconnus de l'Europe & presque oubliés de la France. Mais depuis qu'on y cultive ces arbres, cette Colonie a prospéré.

Les français ne s'établirent qu'en 1720, dans une Isle abandonnée tour-à-tour par les Hollandais & par les Portugais qui l'avaient découverte, ainsi que celle de Bourbon: ils l'appellerent l'Isle de France, & ils y languirent jusqu'en 1735, que *La Bourdonnais* la vivifia, la fortifia, la peupla, la défricha, & en fit une Colonie riche,

utile à la Métropole, redoutable aux Anglais, & protectrice de nos Colonies dans l'Inde.

Ce ne fut qu'en 1725, que nous nous emparâmes les armes à la main, de l'embouchure du fleuve de Mahé ſur la côte du Malabar, afin de recueillir le poivre qui croît en abondance ſur ces rives.

On enleve aux Hollandais quelques-uns des arbres qui produiſent les épiceries.

Enfin, dans les dernieres années du régne du feu Roi, ce M. *Poivre* qui parcourut en Philoſophe l'Europe, les côtes de l'Afrique, les deux Indes & une partie de la Chine, devint Intendant de cette Iſle de France. Il entreprit d'enlever aux Hollandais les arbres qui produiſent les épiceries, arbres, que l'avarice de ce peuple s'eſt appropriés à l'excluſion de tous les autres, que ſon induſtrie patiente & infatigable a ſu arracher de preſque tous les lieux où la nature les avait ſemés, au riſque d'en faire périr l'eſpece entiere, en la renfermant dans un petit nombre d'Iſles qui

reſſemblent aux débris d'un continent, que la mer engloutit de jour en jour.

Pour les ſauver de ce danger, M. *Poivre* envoya aux Moluques en 1770, M. de *Trémigon* & M. *d'Etchevery*. Ils parcoururent les mers & les détroits de ces Iſles peu connues. Ils traiterent difficilement avec leurs habitans, que la rapacité des Européens a rendus méfians. Ils en obtinrent des Girofliers & des Muſcadiers : & après avoir échappé à tous les navires Hollandais, qui veillent ſur ces bords, ils porterent leur vol dans les Iſles de France & de Bourbon, où ces arbres s'élevent aujourd'hui, & donnent l'eſpoir de partager bientôt avec la Hollande un commerce auſſi lucratif.

Le ſuccès de cette entrepriſe en fit tenter une ſeconde, l'année ſuivante. MM. de *Coëtivy*, *d'Hercé*, & de *Cordé*, allerent auſſi aux Moluques, & rapporterent une grande quantité de ces mêmes arbres.

Le cannelier était déja connu dans l'Isle de France ; on l'y avait apporté depuis quelques années de l'Isle de Ceylan.

Le commerce de nos Isles en Amérique n'est né que sous *Louis* XV. Ce fut M. de *Clieu* qui prit à Paris, au jardin du Roi, quelques pieds de cafier, & qui les porta à la Martinique, & à la Guadeloupe. L'eau manqua dans la traversée : on n'en distribua qu'une très-petite portion à chaque personne : M. de *Clieu* se priva de boire presqu'entierement, réservant pour arroser ces plantes, l'eau qu'on lui donnait pour étancher sa soif. Le succès paya ses soins. Le café fructifia parfaitement dans ces Isles : il devint bientôt un des principaux objets de leur commerce.

M. de *Clieu* porte des cafiers en Amérique.

Les Colons n'en furent point ingrats : & quelques années après, M. de *Clieu* ne pouvant obtenir du Ministre le remboursement des avances qu'il avait faites pour établir les riches plantations qui sont aujourd'hui

dans ces Isles, leurs habitans offrirent de lui donner cinquante mille écus chaque année, jusqu'à ce que la Cour l'eût dédommagé de ses peines & de ses dépenses.

Population de nos Colonies en Amérique.

Ces deux Isles, celles de Ste. Lucie & de St. Domingue, la Colonie même de la Guiane se sont prodigieusement peuplées & cultivées sous le régne du feu Roi. On y compte aujourd'hui quarante ou cinquante milles hommes libres, & deux à trois cents mille esclaves. Une telle population n'est rien en comparaison de celle de nos Provinces; & elle est prodigieuse pour ces contrées, sur-tout en comparaison de ce qu'elle était il y a cinquante ans.

La perte du Canada & de la Louisiane, la prise de Pondichery, n'ont pas diminué le commerce de la France, comme on pouvait le craindre. La Louisiane ne lui avait jamais rien rapporté, & le Canada lui coûtait beaucoup. Le commerce de l'Inde enleve 15 millions tous les ans à l'Europe, & la France

donnait une grande partie de ces 15 millions. Ainsi ces pertes n'ont point fait de tort aux bénéfices du commerce : & Pondichery nous a été rendu à la paix.

Commerce interieur.

Dans l'intérieur du Royaume, le commerce est devenu plus facile, plus abondant, plus animé, par le nombre & la beauté des chemins que l'on a faits.

Les manufactures se sont multipliées, quoique de temps en temps il en périsse. On a senti que pour les faire fleurir il leur fallait de la liberté & de la concurrence. On a ôté les priviléges exclusifs, qui empêchaient l'industrie d'en former de nouvelles & de perfectionner les anciennes. On a supprimé même le privilége exclusif de celle de *Vanrobès* ; & elle n'en fleurit pas moins : on peut même dire qu'elle ne s'en est pas apperçue.

La liberté est si nécessaire au commerce, que la destruction de la compagnie des Indes a revivifié celui que nous faisions dans ces

contrées. Les retours n'avaient jamais monté à des sommes si considérables, qu'ils se montent aujourd'hui.

Enfin on a remarqué que depuis plus de trente années, la balance du commerce n'a pas tourné au désavantage de la France. Les étrangers ont toujours, depuis ce temps, soldé en argent avec elle.

Prospérité des dernieres années.

Les bénéfices du commerce ont été si grands, qu'au raport de M. de *Necker*, dans les dix dernieres années, on a frappé en monnoye d'or ou d'argent, 43 millions par an: & comme on n'en a pas mis en ouvrages de bijouterie ou d'orfevrerie pour moins de 7 millions, on estime que la France a gagné au moins 50 millions par an; ce qui fait 500 millions pour ces dix années.

La France ayant acquis depuis la mort du Régent 1 milliard 132 millions, il s'ensuivrait que dans les quarante années qui ont précédé ces dix dernieres, elle n'a gagné

que 6 cens 32 millions ; ce qui ne ferait annuellement que 15 millions 8 cens mille livres ; profit infiniment moins considérable que celui de ces derniers temps. Mais si l'on suppute l'argent que les guerres, & sur-tout celle de 1756, ont fait sortir du Royaume, on sera convaincu que le commerce avait gagné dans ces quarante années plus de 632 millions, quoiqu'alors ses bénéfices n'approchassent pas de ceux qu'il a faits depuis la derniere paix.

Des Arts Mécaniques.

LEs arts méchaniques donnent une nouvelle valeur aux productions de l'agriculture : ils rendent souvent utile à l'homme ce qui lui était funeste : ils rétablissent la santé de l'infirme par le suc des poisons même : ils occupent plus de gens encore que le commerce & la culture des terres : ils développent l'industrie & l'intelligence

humaine : ils la rendent maîtresse de la nature. Sans eux, la population est faible & languissante.

De nos jours, ces arts ont fait des progrès immenses. Leurs progrès sont obscurs comme les hommes de génie qui s'y appliquent ; il faut avoir bien de la philosophie pour ne pas trouver rebutans les détails minutieux de ces arts utiles, & pour admirer l'intelligence humaine dans des objets que l'orgueil regarde comme vils : parce que ceux qui y consacrent leurs jours, ne sont ni riches ni titrés.

Mais qui oserait dire qu'il fallut moins de génie & de méditation pour inventer le tour à guillocher, la machine à laminer, ou la pompe à dessécher les marais, que pour trouver l'exercice à la Prussienne, ou le plan d'une Tragédie ?

Quoiqu'il en soit, dans notre siecle on a multiplié les machines, qui épargnent le De la mécanique.

temps & les travaux des hommes. On en a inventé beaucoup. La science des mécaniques a passé de ces objets utiles, à des objets de pure curiosité, moins difficiles peut-être, mais plus étonnans.

Automates. *Vaucanson* qui inventa plusieurs métiers & qui perfectionna ceux des Gobelins, *Vaucanson* a fait un automate qui joue de la flute, un canard qui marche, mange, digere, & croasse en battant des aîles. Un autre homme a construit un autre automate qui prononce quelques paroles. Au moment où j'écris, un Suisse fait voir dans Paris plusieurs automates, dont l'un dessine quelques figures, & dont l'autre trace les mots qu'on lui demande.

Vaisseaux à rames. L'Abbé *Masson* a retrouvé les vaisseaux à rames des anciens : ou du moins, d'après ce qu'ils en ont dit, il en a imaginé d'une construction fort singuliere, & qui manœuvrent avec une grande facilité. Les anciens connaissaient comme nous les vaisseaux à voiles ; mais ils les abandonnaient aux Mar-

chands ; tous les vaiſſeaux de guerre étaient à rames : c'était donc par préférence qu'ils les employaient.

M. *de Buffon* a retrouvé le miroir *d'Archiméde*, regardé comme une fable. Quand il l'eut inventé, quelques ſavans déterrerent deux ou trois paſſages parfaitement oubliés, dans de vieux Auteurs grecs très-peu connus, & on fut étonné d'y trouver que ce miroir *d'Archiméde* était compoſé de pluſieurs miroirs, comme celui de M. *de Buffon*. Il n'avait jamais connu ces paſſages : il n'en eſt pas moins inventeur. Ce n'eſt pas la ſeule fois que deux hommes ont inventé la même machine. En voici un exemple encore plus moderne. Miroir d'Archiméde.

L'horlogerie, qui tient à la fois aux ſciences, par les connaiſſances qu'elle exige ; & aux arts, par le mécaniſme qu'elle emploie ; l'horlogerie a été perfectionnée & même créée en quelque ſorte, ſous le régne de *Louis* XV, du moins juſqu'à *Julien le Roi*, elle avait fait peu de progrès en France. Ce Horlogerie.

fut lui qui le premier ſurpaſſa les angl
qui la mit en état de parvenir au poi
elle eſt aujourd'hui.

Montres marines.

Les quatre fils de cet homme céleb
ſont tous diſtingués dans des ſciences
rentes. Celui qui cultive le même art
ſon pere, inventa une montre marine
pre à meſurer les longitudes en mer ;
près dans le même-temps, *Harriſſon* en
gleterre, & M. *Bertoud* à Paris, invent
l'un une horloge, l'autre une montre
le même uſage. Ces trois machines diff
à beaucoup d'égards, & ſe reſſemblent à
ques autres.

Diſputes.

M. *Julien le Roi* & M. *Bertoud* ſe diſp
l'idée, l'invention de la machine : je ne
point que l'un ait pillé l'autre : voici vra
blablement ce qui eſt arrivé & ce qui
preſque toujours.

Depuis plus de cent ans les aſtronôm
marins, les mécaniciens, les horlogers
ch

chaient à mesurer les longitudes en mer : l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, ont proposé des prix immenses pour celui qui y parviendrait. La France, sans jamais avoir assigné aucun prix, a récompensé plusieurs tentatives quoiqu'infructueuses.

Les astronômes cherchaient en vain à trouver les longitudes par les éclipses de Lune, par celles du Soleil, par les occultations des étoiles, par les satellites de Jupiter; ils ne trouverent rien d'assez exact & d'assez facile pour être exécuté en mer. Les marins tentaient aussi vainement de perfectionner le loch, ou de calculer les variations de la boussole. Les mécaniciens faisaient d'autres essais & paraissaient devoir être plus heureux.

La terre en tournant sur elle-même, offre en 24 heures tous ses méridiens au soleil : il s'agissait donc de trouver une horloge qui, insensible également au froid du pôle, à la chaleur de la zone torride & à toutes les secousses des flots, en parcourant toutes les

mers de ce globe ne se dérangeât pas, & marquât toujours exactement l'heure du lieu d'où le vaisseau était parti ; de sorte qu'en comparant l'heure qu'elle marque & l'heure du lieu où se trouve le vaisseau, on pût savoir avec précision combien on avait parcouru de dégrés à l'est ou à l'ouest du méridien du port d'où l'on avait commencé sa route.

Il fallait empêcher que le chaud ou le froid n'allongeât ou n'accourcît le métal de cette horloge ; il falloit qu'elle eût une pendule ou un balancier dont tous les mouvemens fussent isochrones. Cela ne paraissait pas impossible à trouver. On avait beaucoup écrît ; on avait fait beaucoup d'expériences ; tous les hommes instruits s'étaient beaucoup entretenus sur cette matiere. On avait donc acquis par les livres, par les expériences, par la conversation, beaucoup d'idées, de lumieres & de connaissances confuses sur cet objet. C'était un fruit que le temps mûrissait. Le principe n'était pas connu ; mais

tout le monde tournait autour. Faut-il s'étonner que toutes les têtes étant ainsi exaltées, deux ou trois personnes ayent découvert en même-tems un objet si près de l'être ?

Marche de l'esprit humain. Il n'imagine rien soudainement.

Telle est la marche de l'esprit humain. Nul n'imagine soudainement un objet parfaitement nouveau. Ce n'est que quand les hommes les plus instruits ont agité longtemps une matiere, ce n'est que quand ils ont acquis toutes les connaissances préliminaires, que la découverte se fait.

Le premier qui creuse la mine y perd sa fortune ; le dernier qui arrive trouve l'or. Si deux hommes l'exploitent, d'abord ils s'aident mutuellement ; si tous deux rencontrent le métal, ils se battent à qui l'emportera.

J'ai vu cette marche lente de la nature dans les objets même de pure imagination. *Regnard* & *du Fresny* se disputerent *le Joueur* ; MM. *de Belloy* & *du Rosoy*, le *Siége de Calais* ; MM. *Barthe* & *Cailhava* ;

l'Egoïste. Mais depuis *Moliere* on regardait le Joueur comme un caractere qu'il aurait dû peindre : mais dans plusieurs sociétés littéraires on avait vanté le Siége de Calais comme un superbe sujet de Tragédie : mais j'ai cent fois entendu dire que l'Egoïste était le caractere le plus favorable qu'on pût mettre au théâtre ; j'ai même entendu proposer quelquefois différens plans pour le traiter, & quand un Auteur profiterait ainsi des idées heureuses qui échappent aux autres dans la conversation, il ne serait pas plus répréhensible que *Racine* ne le fut en prenant Phèdre dans *Euridipe*, ou *Moliere* en tirant de *Plaute* quelques traits pour orner son Avare.

Le petit inconvénient de voir deux hommes se disputer un sujet, est bien peu de chose, en comparaison du bien qui résulte de ces conversations savantes.

Plusieurs artistes, & même de simples artisans, ont cultivé les lettres ; comme beaucoup de gens de lettres & de gens du monde

ont étudié les procédés des arts. Ces lumieres mutuelles ont étendu l'esprit des uns & des autres, & ont apris aux hommes de différentes professions à s'estimer réciproquement.

Dans l'histoire des arts, publiée par l'Académie des sciences, plusieurs artisans ont fait eux-mêmes les articles relatifs à leur art. C'est un garçon menuisier nommé *Roubo*, qui a donné la description de tout ce qui concerne la menuiserie.

Tous les arts se sont perfectionnés, surtout dans les dernieres années de ce régne : ce fut vers l'an 1752, que *Maritz* substitua l'art de fondre les canons pleins & massifs, à celui de les fondre vuides; il inventa une machine pour les forer ensuite, & pour polir leur surface intérieure. Cette maniere de les fondre, les rendit beaucoup plus solides. Canons.

Gor, Commissaire des fontes de l'arsenal, au lieu de jetter en moule de haut en bas les statues de bronze, comme on fai- Statues de bronze. *Gor* fondit, en 1758, la statue du

Roi, selon cette méthode.

fait autrefois, osa faire couler le bronze, fondu, de bas en haut dans le moule, comme de l'eau dans un siphon : & cette maniere hardie assura l'opération qui manquait quelquefois auparavant ; elle en rendit la fonte plus propre & moins terreuse.

Machine pour descendre sous l'eau.

Le génie n'est pas un fruit de l'étude ; & celui des ignorans confond quelquefois les savans. En 1773, un pauvre malheureux Perruquier apprend au fond de sa boutique, qu'un vaisseau richement chargé, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne. Il se persuade qu'on peut retirer ces richesses du fond de l'Océan ; cette idée le tourmente ; en tressant des cheveux, ou en peignant une tête, il s'en occupe ; il rêve, il médite, il imagine qu'en joignant des ventilateurs à une boite qui envelopperait la tête, l'air enfermé dans cette boite serait propre plus long-temps à la respiration ; & il construit sa machine.

Il connaissait peu les loix de la mécanique, & celles de l'hydrostatique : sa machine ne valut rien ; il communiqua son idée à M. *Perrier*, jeune mécanicien, déja distingué par son mérite, & M. *Perrier* fit bientôt une machine avec laquelle il descendit sous les arches du Pont Royal & travailla au fond de l'eau : il l'essaya ensuite sur l'Océan, & retira deux ancres fichées dans le sable à 52 pieds sous l'eau ; profondeur où jamais plongeur n'avait descendu.

Tentative plus étonnante.

Cette petite incursion au fond des flots est peu de chose : c'est l'Océan entier qu'il faut conquérir, & cette conquête est peut-être plus facile à faire que celle d'un village. On a remarqué que le fœtus dans le sein de sa mere, vit sans respirer au milieu d'un fluide, & que la circulation du sang se fait dans le cœur par le trou ovale ; trou qui se ferme peu-à-peu lorsque l'air, agissant sur les poumons, le rend inutile. On a soupçonné que ce trou ne s'était point

entierement refermé chez quelques plongeurs qui restoient très-long-temps sous l'eau ; on croit que si l'on y plongeait un enfant au moment de sa naissance, & qu'on l'y nourrît, il y vivrait sans respirer comme dans le sein de sa mere ; & l'on croit même que, en le plongeant & en le retirant alternativement, on le rendrait amphibie.

M. de *Buffon* hasarda cette expérience sur des petits chiens ; il paraît qu'elle lui réussissait lorsqu'il l'interrompit, & il ne nous dit pas ce qui l'empêcha de poursuivre une expérience si curieuse & sur-tout si utile.

Cette épreuve réussirait beaucoup mieux sur l'homme, parce qu'il n'est aucun animal qui s'accoutume comme lui à tous les climats & à toutes les manieres de vivre.

La vie des hommes est cependant si précieuse, qu'il n'y a peut-être aucun Roi en Europe assez hardi pour ordonner qu'on tentât cette expérience, sur une demi-dou-

zaine d'enfans : eux qui font massacrer les hommes par milliers pour satisfaire un caprice politique. Leurs amusemens, leurs fêtes, font quelquefois périr plus d'ouvriers qu'il ne coûterait d'enfans, pour faire présent de l'Océan à la race humaine, & pour en peupler la vaste étendue.

Des beaux Arts.

SI les arts mécaniques font la prospérité d'une nation, les beaux arts en font la gloire. Qui s'intéresserait aux héros & aux bourgeois des petites villes de la Gréce, si elles n'avaient produit des Poëtes, des Orateurs, des Sculpteurs & des Architectes? les vainqueurs ont suivi les vaincus dans la tombe; mais la voix des Poëtes & des Orateurs retentit à nos oreilles, elle nous arrête sur les débris des tombeaux, elle nous inspire le desir de connaître & la main

qui les érigea & l'homme dont on y déposa la cendre.

Voyons si ce siécle n'a pas produit de monumens dont les ruines arrêteront un jour les voyageurs, & si nos artistes n'ont pas déja fixé les yeux des étrangers.

De la Peinture.

Dans la Peinture, aux grands noms de *le Brun* & du *Poussin*, qui distinguent le siécle de *Louis* XIV, on peut opposer celui de *le Moine* qui peignit à St. Sulpice la coupole de la chapelle de la Vierge, & à Versailles l'apothéose d'Hercule. La gloire n'amene pas le bonheur : *le Moine* dévoré d'une mélancolie sombre, se perça de neuf coups d'épée, & fut ensuite ouvrir la porte de sa chambre à son ami M. *Berger* qui y frappait, & qui venait lui proposer d'aller à la campagne : *le Moine* tomba mort à ses pieds.

Le nom de *Carle Vanloo* n'est guere moins célébre. Son beau tableau du sacrifice

d'Iphigénie, décore le Palais du Roi de Prusse.

Jamais Prince ne fut flatté d'une maniere plus ingénieuse que *Louis* XV ; par *Amedée Vanloo*. Il avait peint toutes les vertus qui caractérisent un Grand Monarque : on engagea le Roi à regarder ce tableau au travers d'un verre à facettes ; toutes ces figures se réunirent, & il ne vit plus que son portrait.

MM. *Greuze* & *Vernet* se sont ouverts de nouvelles routes. La collection des Ports de France demanderait une galerie où ces tableaux si beaux par leur *faire*, & si intéressans pour la nation, fussent sans cesse exposés aux yeux du public qui les desire. *Vernet* qui les a peints, semble s'être encore surpassé dans ses marines & dans ses tempêtes. On sait qu'un jour cet artiste étant sur un vaisseau pendant un violent orage : insensible au danger, & ne voyant que les grands effets de la nature en tumulte, s'écriait à chaque

moment : que cela eſt beau ! que cela eſt beau !

M. *Greuze* eſt le peintre des moraliſtes. On devient meilleur en regardant ſes tableaux. *Le Pere de famille*, le *Paralytique ſervi par ſes enfans*, le *Contrat de mariage*, font aimer la vertu : ils reſſerrent les liens de la parenté dans le cœur de ceux qui les regardent : on ne peut s'en détacher : on deſire d'être l'ami du peintre qui les a conçus.

Le temps uſe les ouvrages des peintres : c'eſt un malheur qui ſembloit inévitable. Cependant *Picaut* vient de trouver l'art de tranſporter la peinture ſans l'altérer, d'une toile ſur une autre, & de prolonger ainſi ſon exiſtence. Il a trouvé auſſi le moyen de tranſporter une peinture à freſque de la muraille ſur la toile.

Loriot a inventé l'art de fixer le Paſtel, & de lui donner la durée des tableaux peints à l'huile.

Parmi les encouragemens donnés aux beaux arts, aucun ne fut plus propre à inſpirer de l'émulation, que l'uſage de raſſembler dans un même ſallon & d'expoſer chaque année aux regards, aux éloges & à la critique du public, tous les ouvrages qu'ont fait les peintres de l'Académie, & cet uſage eſt un bienfait de ce régne : il n'a commencé qu'en 1740.

C'eſt depuis ce temps-là, qu'on ouvrit au public cette ſuperbe galerie de *Rubens* qui décore le palais du *Luxembourg*; & la vue des tableaux de ce grand peintre fut un nouveau ſujet d'émulation pour les jeunes artiſtes.

Tous les arts qui tiennent à la peinture ſe ſont perfectionnés. Nous avons vu expoſer au ſallon du Louvre parmi les tableaux des plus grands peintres, un portrait du Roi fait à l'éguille par la manufacture des Gobelins ; il trompait l'œil par la fineſſe du

travail & par la vérité des couleurs : on le prenait pour une véritable peinture.

La porcelaine de la Chine, si long-temps l'objet de notre admiration & de notre émulation, a été surpassée en Europe, sinon par la qualité de la pâte toujours plus vitrifiable que celle de la Chine, du moins par l'élégance des formes, la régularité du dessein, & la vivacité du coloris. Celle de Seve l'emporte par ces qualités sur toutes celles de l'Europe.

Il semble que ce goût pour la porcelaine, si général aujourd'hui, aurait dû rendre moins rare la peinture en émail, seule peinture dont l'éclat soit toujours inaltérable ; peinture d'un travail trop pénible & trop désagréable pour être cultivée par beaucoup d'artistes ; peinture trop fragile pour se flatter que ses chef-d'œuvres parviennent jamais à la postérité. Les peintres de ce genre ont toujours fait un espece de mystére des pro-

cédés de leur art, & par-là ils l'ont toujours exposé à se perdre.

On croit que ce sont des Français qui ont nventé l'art d'appliquer l'émail sur l'or, & qui ont fabriqué les premiers bijoux dans ce genre. Cet art se perfectionna sous *Louis* XIV. Plusieurs portraits de la plus grande beauté furent faits sous son regne & se conservent encore. On a fait dans ce genre, sous le feu Roi, de véritables tableaux d'histoire. *Durand* fit un *Hercule filant aux pieds d'Omphale* qu'on cite dans l'Encyclopédie, comme un ouvrage digne des plus grands maîtres.

De simples particuliers ont ainsi en tabatieres, en montres, en bagues, en cent sortes de bijoux, pour un prix médiocre, des chef-d'œuvres qui exigent des travaux faits dans les quatre parties du monde, par des milliers d'artistes.

Que de travaux, que d'arts différens, que de ſciences raſſemblées dans une montre d'or, peinte en émail, & garnie de diamans!

Enfin le goût de la peinture a dégénéré en un luxe prodigieux, que de ſeveres moraliſtes ont condamné. On a reproché à quelques femmes d'étaler aux portieres de leur carroſſe des tableaux trop magnifiques & trop voluptueux. On a prétendu qu'on négligeait d'orner les palais & les temples pour décorer des cabinets & des voitures. Ce luxe prouvait ſeulement que les artiſtes habiles étaient nombreux, quoique les hommes de génie, les créateurs, fuſſent toujours des hommes rares.

Il y a tel vaſe, tel bijou qu'on prodigue tous les jours ſans égard & ſans ménagement, qui mérite d'être conſervé pour ſervir de modèle dans tous les âges.

Le Roi a établi des écoles gratuites de deſſein à Paris, à Bordeaux, à Rheims : elles ſont

ſont plus utiles pour le petit peuple que des Colléges ; une légere teinture du deſſein eſt néceſſaire pour preſque tous les arts mécaniques : la connaiſſance des langues ſavantes ne peut ſervir qu'à peu de perſonnes, & qu'à un ſeul uſage.

Nos Sculpteurs ont peut-être reçu encore plus d'honneur que nos Peintres. Les étrangers les ont préférés à ceux de l'Italie. De la Sculpture.

Les Etats de Norvége ont fait venir à Copenhague le célébre *Sally*, pour y élever en bronze la ſtatue équeſtre de *Frédéric* V. Deux ſtatues répréſentant le Danemarck & la Norvége, en embraſſent le piédeſtal ; une fontaine, ſymbole de l'Océan, eſt devant cette ſtatue, une autre, ſymbole de la Baltique, eſt derriere.

Une ſuperbe rotonde ſert de point de vue à la place où ce monument eſt érigé ;

& cette rotonde est l'ouvrage d'un Français nommé *Desjardins*.

Un autre Français nommé *l'Archevêque*, a fait le modèle du monument que la Suède fait élever à *Gustave-Adolphe*. Il y représente ce héros monté sur un cheval qui galope, & la victoire qui le suit, qui veut le couronner, & qui ne peut l'atteindre.

Falconnet fut appellé en Russie ; il vient d'y jetter en fonte la statue équestre de *Pierre* I, il l'a représenté courant à toute bride, franchissant des rochers qui s'applanissent sous ses pas & qui se changent en des campagnes fertiles : idée sublime qui n'avait point encore d'exemple. A Paris, à Londres, à Rome, dans toutes les statues équestres, le cheval marche au pas, & le cavalier tranquille & sans expression, paraît s'avancer sans dessein.

Ainsi les statues érigées aux héros des trois Royaumes du Nord, furent faites par

des Français, comme celles des héros de l'ancienne Rome, avaient été sculptées par la main des Grecs.

Dans Paris, *Bouchardon*, qui peut-être surpassa en talent les plus célèbres sculpteurs du regne de *Louis* XIV, fondit la statue équestre de *Louis* XV. Au lieu d'enchaîner des captifs autour du piédestal, il y posa les quatre vertus cardinales. C'est ce même *Bouchardon* à qui l'on doit cette belle fontaine de la rue de Grenelle, seule fontaine de Paris qui soit apparente. Celle des *Innocents* est peut-être plus belle, mais elle est trop peu remarquable ; on passe tous les jours devant elle sans la voir. Celle qui est proche de l'hôtel de la Vrillière est belle comme architecture, on regrette qu'elle ne soit pas décorée de sculpture.

Le *Mercure* & la *Vénus* de *Pigale* ont été transportés à Berlin, & placés dans le palais du Roi de Prusse. Le *tombeau du Maréchal*

de *Saxe*, digne monument de ce grand homme, va servir d'ornement à l'église Luthérienne de Strasbourg, seul endroit dans la France où l'on pût ensévelir ce guerrier qui la fit triompher tant de fois. C'est ce même *Pigale* qui fut choisi pour sculpter cette statue de M. *de Voltaire*, que les gens de lettres ont si justement élevée à la gloire.

Ces deux chevaux fougueux que l'on voit à Marly, contenus avec peine chacun par un homme, sont de *Coustou*. Son fils exécute aujourd'hui le tombeau du feu Dauphin père du Roi.

Le *Moine* a jetté en fonte les statues équestres de *Louis* XV qui sont à Bordeaux & à Rennes : magnificence qu'aucune ville de province n'a connue sous le régne de *Louis* XIV : c'est ce même sculpteur qui a fait en marbre la statue de *Louis* XV que l'on voit à l'école militaire.

Je ne parlerai point ici de cette foule de statues dont on a décoré des églises, des jardins & des hôtels. Le talent des grands artistes a trop été employé pour des édifices particuliers, & trop peu pour des monumens publics.

De la Gravure.

La Gravure ne peut orner que des cabinets, des galeries, des maisons trop peu vastes pour y admettre des statues ou des tableaux. La gravure s'est perfectionnée, elle a même acquis une nouvelle branche en imitant le dessein & les yeux les plus exercés peuvent s'y tromper. MM. *Francois* & *Desmarteau* se sont encore disputé cette invention, cette dispute confirme ce que j'ai déja dit, on cherchait depuis long-temps cette imitation.

On a aussi trouvé l'art de graver avec des couleurs. Un Allemand nommé M. *Blon*, nous apporta ce secret en 17[illegible], il a fait des éléves Français qui ont subitement avan-

cet art, & *Gautier Dagoty* vient de le porter presque à sa perfection.

Du Vivier fut plus habile, dit-on, que ses prédécesseurs, dans l'art de graver des médailles. *Gai* surpassa les siens dans celui de graver les pierres précieuses. *Ridaz* en 1758, trouva un nouveau procédé pour ce genre de gravure qui facilite & qui abrege ce travail.

Le grand avantage de la gravure est de multiplier les ouvrages des peintres & des architectes, ou du moins de nous en donner une idée assez précise. C'est par elle que dans toutes les grandes villes de l'Europe, il n'y a pas d'amateur des beaux arts qui n'ait dans son cabinet la représentation de tous les grands édifices, de tous les plus beaux tableaux des plus grands maîtres.

On a gravé dans ces derniers temps, toutes les peintures dont *le Brun* a décoré la galerie de Versailles & les deux sallons

qui l'accompagnent. *Cochin* a gravé toutes celles du dôme des Invalides. Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, a fait graver à Paris la fameuse galerie de sa ville de Dresde. Des Jésuites Français ont même envoyé des desseins représentans les batailles gagnées par l'Empereur de la Chine, afin de les y faire graver & d'instruire à la fois, la Chine des talens de nos artistes, & la France des exploits de cet Empereur.

Les ouvrages de tous nos Poëtes ont été ornés d'estampes, & de vignettes. Les fables *de la Fontaine* ont été gravées d'après les desseins *d'Oudry*, presque aussi célebre que ce Poëte dans l'art de peindre les animaux. On peut même dire que le goût de cet ornement a été poussé trop loin : on a fait cet honneur à des ouvrages que l'on n'a jamais pu lire.

Enfin, pour rendre cet art utile au progrès des sciences, on a gravé avec les cou-

leurs de la nature, toutes les parties internes & externes du corps humain, & des collections, peut-être aussi complettes qu'il est possible de les faire, d'oiseaux, d'insectes, de plantes. Ces gravures ainsi coloriées, sont plus utiles que les descriptions les plus savantes. La plante même desséchée dans l'herbier, est moins reconnaissable que dans cette espece de portrait.

De l'Architecture.

Les tableaux, les statues, les gravures, sont la proye des vainqueurs, ils peuvent les enlever pour jamais du pays qui les a vu naître : ainsi les chef-d'œuvres des Sculpteurs d'Athènes & de Corinthe, décorent aujourd'hui le parc de Versailles & la galerie de Potzdam. Mais il est un art dont les monumens ne se transportent point, & qui lui seul inspire encore la curiosité de voir un pays, quand sa gloire est passée. Cet art c'est l'Architecture.

Il y a peu de Royaumes en Europe dont quelques savans ne soient allés visiter la Grece & l'Egypte. La France a vu, sous le feu Roi, M. le Comte de *Caylus* aller fouiller dans les ruines de l'ancienne Grece, & nous en rapporter des connaissances utiles aux progrès des arts.

M. *le Roi*, fils de cet horloger célébre, qui fit fleurir son art, & frere de celui qui inventa une montre marine, fut à Constantinople en 1754 ; & il parcourut l'Attique & le Péloponese, des bords du Céphise à ceux de l'Eurotas. Il rassembla, pour ainsi dire, les débris des monumens antiques; il les mesura, il les dessina, il en écrivit l'histoire à son retour en France, il les fit graver, & il les exposa sous les yeux du public, qui peut les comparer avec ceux que les artistes modernes élevent dans nos murs.



Mais ce que l'Egypte, ni la Gréce, ni Rome, ni la Toscane, sous les *Médicis*, ni la

France sous *Louis XIV*, n'ont connu
qui est pourtant plus utile & plus pré
que les Cariatides, & les Colonades, c'e
distribution intérieure des appartemens.
qu'à nos jours, on ne connaissait que de
gues galeries & d'immenses sallons ; o
les ornait que de sculptures, ou de tabl
appendus aux murs comme des *ex-voto*
des temples.

On fit pour la premiere fois au P
Bourbon en 1722, l'essai de ces distribut
intérieures qui dégagent avec tant d'ar
appartement, & qui le rendent si comm
pour le maître & pour le domestique.
qui mourut en 1735, est le premier ar
tecte qui ait mis des glaces sur les che
nées. Aujourd'hui le plus petit bourg
dédaigne un appartement qui n'en est
décoré. On a imaginé depuis des che
nées qui tournent sur un pivot, & qu
vent servir à deux chambres ; on en a
d'autres dont le tuyau s'incline, & dor

glace non étamée, laisse voir au-dehors de la maison, comme une fenêtre : de sorte qu'en se chauffant, on voit dans la rue ou dans la campagne.

On est étonné que de telles inventions soient si modernes : ce qui doit surprendre encore davantage, c'est qu'elles se soient perfectionnées en si peu de temps. Il ne paraît pas possible qu'on ajoute rien aux commodités dont on jouit aujourd'hui.

Nos architectes n'ont rien bâti de plus beau que la colonnade du Louvre ; mais leurs églises, & surtout celle de Ste. Genevieve, construite par M. *Soufflot* ; la salle de l'Opéra, & celle du théâtre de Versailles, sont plus belles qu'aucune de celles qu'on éleva sous *Louis* XIV. On aurait desiré seulement que ces deux salles fussent plus sonores, & plus convenables aux sons harmonieux dont elles retentissent.

De la Musique.

De tous les beaux arts, la Musique est peut-être celui qui a éprouvé les plus grands changemens, & qui s'est le plus perfectionné sous le feu Roi. La gloire de *Rameau* a surpassé celle de *Lully*. Ses symphonies & ses airs de danse s'exécutent sur les différens théâtres de l'Italie. On accuse, il est vrai, nos musiciens modernes d'avoir beaucoup pillé les Italiens & d'avoir peu créé. C'est ainsi que *Ronsard* & les premiers Poëtes qui ont débrouillé notre langue, trop occupés des chef-d'œuvres des Grecs & des Romains, traduisaient plus qu'ils n'imaginaient, & n'osaient que rarement s'abandonner à leur propre génie. Nos musiciens ont mieux fait; ils ont forcé les Italiens mêmes d'admirer plusieurs de leurs ouvrages. On aime à chanter les airs de leurs musiciens, mais on se plait à danser sur les airs des nôtres.

Le goût de la musique introduisit un nouveau genre de spectacle : les concerts spirituels n'ont été établis qu'en 1725, par

Philidor, père de celui qui se distingue aujourd'hui par la musique de ses opéra-comiques.

De la Danse.

La Danse théatrale a fait beaucoup de progrès. Les vieillards même en conviennent: dans le siècle dernier, la danse haute était inconnue aux femmes.

Il est remarquable peut-être que dans le temps où cet art s'est perfectionné au théatre, il s'est perdu dans la société. Peu de particuliers se piquent aujourd'hui de le disputer aux danseurs de profession.

Le sage *Helvetius* dans sa jeunesse, prit le masque de *Dupré*, & dansa sur le théatre de l'Opéra. Le public s'y trompa. Personne aujourd'hui peut-être, ne serait en état de prendre la place de *Vestris* ou de d'*Auberval*. Ce n'est pas que le goût de la danse ait diminué, on danse peut-être, plus que jamais; l'hiver n'a pas moins de bals particuliers, ceux

de l'Opéra ne sont pas moins fréquentés. Depuis dix ans, sous le nom de *Vauxhall* & de *Collisée*, on a ouvert au public de nouvelles salles de bals, plus superbes qu'aucun Roi de l'Europe n'en fit jamais construire pour des fêtes. En été, dans les bois & dans les parcs dont Paris est entouré, on a construit vingt salles de bals dans des bosquets, sous des arbres décorés de guirlandes & de lustres. Ainsi tout respire l'amour de la danse, mais le plaisir seul y préside ; & depuis que les danses appellées de caracteres, ont passé de mode, l'art a disparu. Cet art cependant étoit nécessaire pour donner de la grace & du maintien ; nos vieillards se plaignent justement que la jeunesse le néglige trop.

A cet art qu'on oublie on en a substitué un autre ; c'est celui de la Comédie. On la joue dans toutes les sociétés assez riches pour élever un théâtre, & pour se livrer à ce plaisir assez dispendieux. Il développe

les graces du corps, comme la danse; il demande de plus de l'intelligence, de la mémoire & du sentiment; mais il n'est pas comme elle d'un usage journalier.

De l'Art du Théâtre.

L'Art des acteurs étoit bien peu connu sous *Louis* XIV, puisque tout le monde convient que *Baron* & Mlle *le Couvreur* furent les premiers qui jouerent naturellement, & qui abolirent cette déclamation emphatique qui tenait du chant.

De la Déclamation.

Mlle *Dumesnil* fut la premiere qui fit entendre le cri de la nature, & qui osa s'abandonner aux grands mouvemens d'une ame fortement agitée.

Mlle *Clairon* & le *Kain* ont été en même temps les plus grands peintres des passions, & les plus beaux modeles que les peintres

puissent choisir. Il est impossible de desirer & peut-être même d'imaginer plus de noblesse dans le maintien, plus de vérité dans l'expression, plus de pathétique dans les inflexions de la voix; plus de grace, d'aisance, de force, d'énergie, d'intelligence qu'ils n'en ont montré. Ce n'était pas un vain jeu de théâtre, c'était la nature même, mais la nature dans toute sa beauté, telle qu'elle est quand les peintres, les sculpteurs, & les orateurs la prennent pour objet de leurs études, & pour modèle de leurs ouvrages.

C'est *le Kain*, c'est Mlle. *Clairon*, c'est M. *de Voltaire* qui forcerent les acteurs à s'habiller selon le costume des temps & des pays dont ils représentent les héros. C'est M. le Comte de *Lauraguais* qui depuis quinze ans a débarrassé le théâtre de ces balcons ridicules, où une jeunesse en désordre gênait les acteurs & nuisait à l'action théâtrale.

Je ne sais point si dans la Comédie, la déclamation

clamation s'est perfectionnée : si le régne de *Louis XIV*, a vu dans ce genre un acteur plus profond & plus noble que *Grandval* ; une actrice qui eût plus de goût & plus de finesse que Mlle *Dangeville* ; je sais que les soubrettes paraissaient autrefois vêtues magnifiquement, & que Madame *Bélcour*, imitant trop bien la nature pour la défigurer par une vaine affectation, est la premiere qui ait osé paraître avec une robe simple & un grand tablier. Cet exemple approuvé du public & de tout homme de goût, fut peu suivi : nous voyons encore des actrices affecter plus de parure en jouant des rôles de soubrettes, que celles qui représentent leurs maîtresses ; nous en voyons qui jouent des paysannes avec des habits qu'une Duchesse mettrait pour aller au bal, & qui contrastent ridiculement avec les acteurs qui jouent des paysans. La plûpart des femmes ne veulent se montrer en public que parées comme des poupées : céla est bon pour des enfans ; les hommes sont comme les peintres, ils

cherchent le nu sous la parure, & n'estimen un artiste que par son talent.

Plusieurs particuliers passent pour jouer aussi-bien que des acteurs comiques.

Plusieurs particuliers passent pour jouer aussi-bien que les acteurs, des rôles de soubrettes, d'amans, de petits-maîtres; aucun ne s'est jamais flatté d'approcher de le *Kain*, de *Brissard* de Mlle. *Dumesnil*, ou de Mlle. *Clairon*: c'est ainsi que les amateurs peignent des paysages, des animaux, des portraits, & ont quelquefois autant d'expression que les artistes; aucun n'a jamais entrepris de peindre un grand tableau d'histoire. Ce n'est pas qu'*Alexandre*, vainqueur dans les plaines d'Arbelles, ou *Marie de Médicis* accouchant de *Louis* XIII, ne soient aussi-bien dans la nature, que ce berger qui joue de sa flûte en gardant ses moutons; mais pour faire un grand ouvrage, où l'on soit toujours noble, toujours grand, toujours dans la belle nature, il faut joindre au goût & au génie, un travail assidu, une application sans relâche, un soin con

tinuel, des études profondes, qui ne sont point le partage de l'amateur, & dont même très-peu d'artistes sont capables.

Observons que le chant, la danse & la déclamation sont les seuls arts où les femmes réussissent aussi-bien que les hommes. Madame *Dacier* fut aussi savante que son mari. Mais *Sapho* & Madame *Deshoullieres* ne peuvent se comparer à *Homere* ou à *Corneille*. De tant de femmes qui ont réussi dans la peinture, aucune n'entreprit de travailler dans le genre de *Michel-Ange* ou de *Raphael*. Sur le théâtre, elles peuvent le disputer aux plus grands acteurs, & Mlle. *Dumesnil*, Mlle. *Arnould*, & Mlle. *Henel* peuvent se comparer hardiment à *Baron*, à *Géliote* & à *Vestris*.

De la Tragédie.

* M. *de Voltaire* donne plus d'action & plus de pathétique à la tragédie.

AUcun Poëte, sans doute n'a surpassé les belles scènes de Corneille ; aucune piece ne fut plus parfaite que le *Britannicus* de *Racine*, que son *Iphigénie* en Aulide. Aucun caractere ne fut mieux dessiné que ceux de *Roxane*, d'*Acomat*, de *Burrhus*, de *Phèdre* : il est impossible à l'humanité d'aller plus loin. Cependant M. *de Voltaire* a donné à la scène tragique plus de majesté, plus d'action, plus d'intérêt, plus de pathétique, qu'elle n'en avait jamais eu. Il a mis au théâtre une foule de caracteres nouveaux, dont on n'avait point eu d'idée. Tels que ceux de *Coucy*, d'*Orosmane*, de *Tancrede*, de *Gengis-Kan*. Les Tragédies d'*Alzire*, de *Sémiramis*, de *Mahomet*, de *Mérope*, ne sont point déparées quand on les compare aux plus belles de *Racine* : si elles leur cédent à quelques égards, elles l'emportent infiniment à d'autres.

Crébillon qui précéda M. *de Voltaire*, & qui donna ses premieres tragédies dans les dernieres années du régne de *Louis* XIV; *Crébillon* s'est fait une grande réputation : il la dut sans doute à ses talens, & les ennemis que la jaloussie attirait à M. *de Voltaire* contribuerent beaucoup à l'étendre. Pour rabaisser ce grand homme, on affectait de lui opposer *Crébillon*. On criait, on répétait, on imprimait que lui seul avoit du génie, que l'autre n'était qu'un *bel-esprit*. A force de le dire, on obligea M. *de Voltaire* à jouter contre un rival qu'il avait toujours respecté. Il le combattit trois fois, en remettant trois fois sur la scène les sujets traités par *Crébillon* : & malgré les clameurs de la cabale écrasée, il en triompha trois fois. *Oreste*, par sa simplicité véritablement grecque; *Sémiramis*, par sa pompe asiatique; *Rome sauvée*, par sa fierté Romaine, ainsi que par la vérité des caracteres, toutes trois enfin par leur diction, l'emportent in-

Crébillon : on force M. *de Voltaire* à jouter contre lui.

finiment sur l'*Electre*, la *Sémiramis*, & le *Catilina* de Crébillon. La question fut alors décidée. De petits journalistes n'en soutinrent pas moins ce qu'ils ne croyaient pas; & M. *de Voltaire* reste encore le *Triumvirat*, & l'*Atrée* sous le nom des *Pélopides*. Aucun Poëte n'avait débuté dans un âge aussi tendre que M. *de Voltaire*; aucun parmi nous ne travailla dans un âge aussi avancé.

De la Comédie.

Elle a perdu sa gaieté sous *Louis XV*.

IL est remarquable qu'on n'a composé sous le feu Roi aucune grande Comédie véritablement comique: quoiqu'on ait donné plusieurs petites pieces qui le sont infiniment.

Molière, dont la gaieté cache une philosophie profonde qui répand un charme secret sur ses écrits, & qui fait qu'on ne se

n'aisse jamais de voir ou de lire ses ouvrages. *Regnard*, plus comique peut-être encore, qui ne peint ni des mœurs vraies, ni les ridicules de son pays, qui brave toutes les convenances & toutes les vraisemblances, qui se joue perpétuellement de la raison de son spectateur, & qui en triomphe par l'excès de sa gaieté, excès qui ne permet point de réfléchir sur toutes les incohérences & les extravagances qu'il étale dans sa scène : *Dancourt* non moins gai, mais dont les Comédies approchent trop de la farce : *Moliere*, *Regnard* & *Dancourt* ont vécu tous les trois sous *Louis* XIV. La Comédie même de *Turcaret*, que *Moliere* n'eût point désavouée, ainsi que le *Crispin rival de son maître*, furent faites l'une & l'autre dans les derniers jours de son régne, quoique *le Sage*, leur Auteur, ait vécu long-tems sous *Louis* XV. La meilleure piece même de *Dufresny*, *l'Esprit de contradiction*, fut faite sous le régne de *Louis* XV. Cet Auteur a cependant beaucoup travaillé sous le feu Roi [illegible]

1719, qu'il donna *la Réconciliation normande*, qu'on regarde comme une de nos meilleures Comédies, quoiqu'elle respire une morale dure, & qu'elle manque d'attrait, comme presque toutes les Comédies de cet Auteur. *Le Méchant* de *Gresset* est peu comique ; il ne se soutient que par la diction ; il prouve que le mérite des vers suffit quelquefois pour faire réussir une piece.

Ce régne cependant a vu naître une Comédie que *Moliere* même eût pu envier ; quoiqu'elle ne soit ni dans son style, ni dans sa maniere, & qu'elle n'ait pas cette gaieté naïve qui régne dans la plûpart des siennes. Cette piece est, la *Métromanie*. Par quelle fatalité *Piron*, après un tel chef-d'œuvre, n'a-t-il jamais pu faire une autre Comédie qui ne fût au-dessous du médiocre ?

Elle acquiert de l'honnêteté & de l'intérêt.

Si *Moliere* bannit l'indécence & l'obscénité du théâtre, *Destouches* y amena des mœurs honnêtes. Mais les mœurs honnêtes

sont peu comiques : on ne rit point à ses pieces : on y sourit, elles attachent plus qu'elles ne divertissent. M. de *Voltaire*, dans ses Comédies, mit les scènes les plus touchantes à côté des scènes les plus gaies ; ainsi l'intérêt prédomina sur le comique. On s'accoutuma à ne plus voir dans les pieces nouvelles des valets, des filles, des intrigans, des fripons de toute espece, & des escroqueries de tout genre ; & quand un Auteur voulut y revenir, le public s'étonna, & l'on demanda, où l'Auteur a-t-il donc vécu ? ces mœurs, ces discours, ne sont pas de la bonne compagnie. Le premier qui dit ce mot égorgea la Comédie ; les Auteurs voulurent passer pour être du beau monde, pour avoir le bon ton ; & l'on n'osa plus tracer de ces caracteres grotesques, de ces situations hardies & licentieuses qui seules amenent des éclats de rire.

Le théâtre acquit cependant un autre mérite. *Nivelle de la Chaussée* donna des pieces Comique dit Larmoyant.

remplies de sentiment & de pathétique, présentant un nouveau genre, elles exigèrent un nouveau nom, & l'on appella ce genre *Comique Larmoyant* : nom mal choisi, qui prête à la plaisanterie, mais qui ne détruit pas le mérite de ces ouvrages. On critique beaucoup les pièces de cet Auteur, on s'élève contre leur genre : cependant le public les revoit toujours avec plaisir, & ses larmes démentent bien formellement la critique des Censeurs.

Drames. Un génie plus hardi trouva encore un nouveau genre, & il fallut encore un nouveau nom. On prit le nom générique de toutes les pieces de théâtre pour désigner un genre particulier. Il est remarquable que ce ne fut point M. *Diderot*, l'inventeur de ce genre, qui lui donna ce nouveau nom; ses pièces furent d'abord intitulées *Comédies*; ce fut M. *de Beaumarchais* : ce génie fier & indépendant, qui ne suivant que la raison seule, franchit les obstacles & brave toutes les petites

considérations dont les hommes embarrassent leur marche, considérations qui les forcent à ramper quand ils devraient voler. Ce fut lui qui osa rappeller le comique exilé depuis tant d'années, & qui retraça de ces caractères grotesques qui entraînent les éclats de rire ; comme son *Bazile* & son *Figaro* ; qui ne sont pourtant point des caricatures calquées d'après *Moliere*.

Il mit le premier le nom de *Drame*, à la tête de sa touchante *Eugénie*. Tous les critiques s'éleverent contre ce nom, & sur-tout contre ce genre ; on dit, on écrivit, on soutint qu'il ne pouvait plaire, & en même-temps on imprimait qu'il ferait tomber la véritable tragédie. C'était une contradiction ; ni l'un ni l'autre n'arriva ; le public admira toujours avec transport le *Pere de famille*, *Eugénie*, & *le Philosophe sans le savoir* ; & n'en courut pas moins en foule à toutes les tragédies bonnes ou mauvaises qu'on lui présenta.

Ce nouveau genre de pieces amena un nouveau genre de déclamation, & ce fut *Molé* qui en donna le premier l'exemple. Cet acteur dont le talent facile, se prête avec succès à tous les caracteres, mit tant de vérité, d'intérêt de pathétique dans son jeu, qu'il ne paraît pas possible que jamais on imite mieux la nature.

Enfin l'art dramatique se perfectionna au point, qu'on osa tenter une tragédie en prose. *La Motte* avait fait cet essai au commencement du siecle ; mais la *Motte* ne voulait que décrier les vers, & non pas donner plus de vérité & plus de naturel à la scène. Aussi choisit-il un sujet qui n'est nullement vraisemblable ; un trait de la fable qui ne peut passer qu'à la faveur de la magie des vers : il échoua, & cela devait arriver : dans un tel sujet la prose n'était qu'une invraisemblance de plus. Il n'avait pas même l'idée de cette simplicité & de ce mouvement, qu'il faut donner à toutes les scènes d'une tragédie en

prose. Il n'y avait pas alors des acteurs qui sussent jouer avec le naturel & la précision qu'elle exige.

La Motte plaidoit contre les vers : sa cause était mauvaise en tout. C'était un homme sans oreilles qui soutenait que l'Opéra ne pouvait plaire, parce qu'il n'est point naturel de se tuer en chantant. Cela est vrai ; cependant la musique a son naturel, on y reconnaît le langage des passions, & sans professer cet art, on s'apperçoit bien des erreurs ou de l'ignorance du musicien.

Les vers ont sur la prose l'avantage de se graver facilement dans la mémoire ; le spectateur les emporte avec lui : il ne se rapelle que les situations d'une piéce en prose. C'est l'effet d'un dessein, plutôt que celui d'un tableau.

Plusieurs femmes ont travaillé pour le théâtre sous ce régne ; mais je ne connais

connais que la seule Comédie de *Cénie*, faite par Madame de *Graffigny*, qui s'y soit soutenue.

L'Europe entiere, qui préférait la musiq Italienne à la nôtre, donna la préféren au théâtre Français sur celui de toutes les au tres nations. De St. Petersbourg à Cadix, il n'y eut gueres de grande ville qui n'eût u troupe de Comédiens Français. Le peup Anglais seul, ne voulut jamais en souff dans sa capitale. Ses Poëtes mirent sur l théâtre & dans sa langue presque toutes situations de nos meilleures pieces.

De l'Opéra.

Castor & Pollux.

A L'Opéra, *Quinault* semble unique, co me *Moliere* à la Comédie. On peut po tant opposer à ses ouvrages le *Castor* & *Pol lux* de M. *Bernard*. Et peut-être *Quinault*

t-il jamais fait de plus beaux vers que ceux du *prologue du ballet des Elémens*, du *Poëte Roi*, & que ceux de la *pastorale d'Eglé* de M. *Laujon*.

Le devin du village.

Un de nos meilleurs Opéra, pour le plan, pour les paroles & pour la musique, c'est le *Devin du village*. Le même homme a composé les vers & la musique ; & cet ouvrage, si agréable & si leger, a été fait par *Jean-Jaques Rousseau*, le plus sévére des Moralistes de notre siécle. Beaucoup d'hommes aujourd'hui, réunissent les talens les plus opposés.

Des autres Genres de Poësie.

J. B. *Rousseau*, banni du Royaume dès 1712, doit être compté au rang des Poëtes qui illustrerent le siécle de *Louis XIV* ; quoiqu'il ait fait plusieurs de ses Odes sous le ré-

gne de son successeur ; & qu'il ne soit
qu'en 1741. Ainsi ce régne ne peut opp
à celui qui l'a précédé que le seul M. de
taire.

Poëmes épiques.

M. de *Voltaire* a réussi dans tous les g
res qu'il a traités : poësie ou prose ; c'e
lui seul que la France doit ses deux poë
épiques, comme la Grece en devait de
Homere. Les deux poëmes de M. de *Vol*
différent plus entr'eux, que l'Iliade &
dissée ; le poëme de la Pucelle est d'un g
absolument neuf, & dont on n'avoit p
d'idée dans notre langue.

Lorsqu'il travaillait à sa Henriade,
vrage de poésie qui, peut-être, fait le
d'honneur à notre nation, tout le mon
décourageait, on regardait cette entre
comme impossible. Il fallut d'abord tri
pher du préjugé.

C'est ce que ne considerent pas
ceux qui reprochent à ce grand hon
d'a

d'avoir été trop timide dans son plan ; d'avoir trop ménagé les fictions & les avantures romanesques : cette retenue, cette sagesse dans sa marche, était un nouvel obstacle. On suit plus facilement son imagination qu'on ne la regle. Eh! quelles fictions sont plus grandes que celles de la Politique & de la Discorde, allant chercher la Religion, & se couvrant de ses voiles ; que la descente de St. *Louis* qui arrête *Henri* sur les remparts de Paris ; que le temple de l'amour ; que son voyage ; que la Sagesse guidant *Mornay* & arrachant le héros des bras de son amante ?

Il a bien prouvé depuis, par le poëme de la Pucelle, que, s'il avait été sobre de fictions dans la Henriade, ce n'était pas défaut d'imagination. Quelque estime que l'on ait pour la Henriade, j'ose dire qu'on ne l'admire point encore assez. C'est le seul ouvrage, peut-être, où l'on ne trouve jamais ni un vers faible, ni un vers dur ;

ni une phrase louche, ni une expression obscure, ni une pensée fausse, ni un mot impropre ; où tout est grand, sans être gigantesque ; où tout est noble, sans enflure.

Je ne m'étendrais pas autant sur le mérite de cet ouvrage, que tout le monde doit sentir, si, dans le temps où j'écris, il ne paraissait un prétendu commentaire de ce poëme, où l'on s'efforce d'en affaiblir toutes les beautés.

Malheur. Tel est le malheur des Poëtes: on les combat sans cesse & sans pudeur : on les attaque sur le plan de leurs ouvrages, sur les détails, sur les pensées, sur les vers, sur les hémistiches, sur les syllables mêmes. On ne convient de leur mérite que malgré soi : même après leur mort. *Homere* trouve encore des détracteurs : & sa gloire, sa gloire est de rencontrer, deux mille ans après sa mort, des gens qui contestent ses talens : s'il n'en avait point

eu, se donnerait-on la peine de les nier, après vingt siécles ?

M. de *Voltaire*, dans ses pieces de théâtre, est aussi sublime, aussi abondant, & plus varié que *Corneille*. Il est l'égal de *Racine* par la pureté de son style, & l'élégance de son expression : quelquefois même son coloris est plus brillant, quoique souvent il soit moins recherché dans ses vers. Le *Poëme de Fontenoy* est supérieur *au passage du Rhin ;* comme les discours sur *la nature de l'homme* sont plus poëtiques & plus instructifs que les *Epîtres de Boileau*. Le *Russe à Paris* & le *Pauvre Diable* sont des satyres plus énergiques & plus fines que celles de cet Auteur : il ne faut pourtant pas le déprimer ; son *art Poëtique* & son *Lutrin* n'ont été ni imités, ni surpassés. Le poëme de la *loi Naturelle* & celui sur le *désastre de Lisbonne*, de M. de *Voltaire*, n'avaient point de modele. Ses poésies fugitives, sont plus

M. *de Voltaire* réussit dans tous les genres.

ſont plus agréables, plus variées, plus rem-
plies de verve que celles de *Chaulieu.* Je
ne connais rien dans l'antiquité, ni chez nos
voiſins qui puiſſe s'y comparer.

Si l'on ajoute à tant d'ouvrages, ſon hiſtoire générale, d'un genre plus original encore; hiſtoire dont tant d'Auteurs ont pillé des pages entieres, & que tant d'autres voudront en vain imiter; ſes romans, d'un genre inconnu juſqu'à lui; ſes élémens de *Newton*, & tant d'autres écrits, qui nous portent un caractere de nouveauté; il faut convenir que M. de *Voltaire* eſt non-ſeulement au-deſſus des Ecrivains du ſiécle de *Louis* XIV; mais peut-être au-deſſus des plus grands hommes qu'ont produit les peuples antiques & les nations modernes. *Ariſtote* & *Leibnitz* ont eu comme lui des connaiſſances univerſelles; mais ni l'un ni l'autre, n'eurent ainſi que lui, & le don de la poéſie & le don de l'éloquence.

Il n'y a peut-être point de talent dont la nature ſoit ſi avare, que du talent des vers. Par-tout, le nombre des peintres, des Sculpteurs, des Architectes, des Muſiciens, des bons Proſateurs, l'emporte ſur celui des grands Poëtes.

Cependant ce ſiécle a vu pluſieurs Auteurs qui, ſans pouvoir ſe comparer à cet homme unique, ſe ſont diſtingués dans cet art dangereux, & ont prouvé qu'on pouvait être quelque choſe encore au ſecond rang. M. de *Voltaire* a porté ce jugement de *la Motte*; eſprit plus fécond qu'inventif, plus fin qu'énergique, il travailla dans tous les genres, & ne fut original dans aucun. Autres Auteurs.

Racine, le fils du célébre *Racine*, eut véritablement du talent pour la poéſie. Son vers eſt toujours agréable, toujours facile, toujours plein de douceur & d'harmonie. Son poëme de la Religion ſe lit cependant avec quelque difficulté, moins par le choix

du ſujet, comme on le dit, que par la monotonie du ſtyle, toujours grave, toujours également bon. Cette monotonie, pour le dire en paſſant, eſt le défaut le plus commun de nos Poëtes, & c'eſt celui qui tue le plus infailliblement un ouvrage en vers.

Il eſt bien rare qu'un fils ſe diſtingue dans le même art que ſon pere ; cependant cet exemple n'eſt pas unique parmi nos Poëtes. Nous en trouverons un dans *Clément Marot*, dont le pere s'était acquis une aſſez grande réputation par ſes vers ; & dans ce *Mélin de St. Gelais*, bâtard *d'Octavien de St. Gelais*, Evêque d'Angoulême, & plus habile que lui.

Qu'on parcoure toutes les pieces de poéſie, écrites en Français depuis ces anciens Poëtes, & même depuis *Villon* juſqu'à ce jour : & qu'on en trouve une que l'on puiſſe comparer avec le *Soir* & le *Matin*, de M. de *St. Lambert* ; *les quatre parties du jour* du Cardinal de *Bernis*, *la Chartreuſe*, & *le Vert*-

vert, de M. *Gresset*. Qu'on me cite une piece plus tendre, plus touchante, plus animée, que l'épître *d'Héloïse* à *Abaillard*, de M. *Collardeau*: une épître mieux faite & plus assaisonnée du sel attique que les *disputes*, de M. *Rullieres* : une traduction en vers qui aproche de celle des *Georgiques*, de M. l'*Abbé de Lille*, des Rondeaux, des Ballades, des couplets plus ingénieux & plus enjoués que vingt pieces fugitives dont les titres & les noms des Auteurs m'échappent en ce moment; & si l'on n'en trouve point, que l'on convienne donc de bonne foi, que ce siécle n'a pas autant dégénéré pour la poésie, qu'on le dit tous les jours, par l'ignorance profonde où l'on est des siécles passés, & par l'ignorance honteuse où l'on se trouve, du siécle même dans lequel on vit.



De l'Erudition.

On n'a pas moins d'érudition que dans le siécle passé.

C'Eſt encore par un effet de cette même ignorance, qu'on ne ceſſe de répéter & de réimprimer dans des pamphlets & dans des journaux, que l'érudition eſt perdue; que perſonne n'eſt profondément inſtruit des langues & des Auteurs de l'antiquité: mais M. *Dacier* & ſa femme, morts l'un & l'autre au commencement du régne de *Louis* XV: mais *du Cange* & quelques autres érudits du ſiécle de *Louis* XIV, s'étaient-ils beaucoup plus enfoncés dans les ténebres de l'antiquité & dans les buiſſons épineux des langues, que ce *Fourmont* qui nous donna une *hiſtoire critique des anciens peuples, qui ont précédé Cyrus*; qui compoſa une grammaire chinoiſe, & tant d'autres ouvrages? que le pere *Montfaucon*? que ce *Freret* mis à la Baſtille pour avoir compoſé un diſcours ſur l'origine des Français, & beaucoup plus connu par ſes lettres de *Traſibule* à *Leucippe*? lettres qu'il

se garda bien de faire imprimer pendant sa vie, & qu'on ne manqua pas d'imprimer dès qu'il fut mort : il porta l'érudition jusqu'à vouloir éclaircir *la Chronologie Chinoise* & la *Lydienne*, également impénétrables.

Etaient-ils plus savans que M. de *Foncemagne*, M. de *Guignes*, M. de *Ste Palaye*, M. *Court-de-Gébelin*, tous vivans encore, & dont le nom seul emporte l'idée de la plus vaste érudition ? que M. de *Villoison* reçu à l'âge de vingt ans à l'Académie des belles-lettres, & honoré pour y entrer d'une dispense d'âge ?

Ont-ils laissé enfin une traduction plus estimée que celle de *Lucrece* par M. *de la Grange*; ou celle de Juvenal par M. *Dussault* ?

L'Académie des belles-lettres donne des mémoires & des prix.

Ce ne fut qu'en 1717, deux ans après la mort de *Louis* XIV, que l'Académie des belles-lettres commença à nous donner ces mémoires qui jettent un si grand jour sur les

ténebres de l'antiquité : & ce ne fut qu'en 1754, que M. le Comte de *Caylus* fonda un prix annuel pour être donné à celui qui éclaircirait le mieux une question relative aux mœurs ou aux usages des peuples anciens.

Celle des sciences en donne aussi.

L'Académie des sciences avait déja donné cet exemple ; mais elle ne l'avait donné que sous *Louis* XV. Ce ne fut qu'en 1722, que M. *Rouillé-de-Meslay*, Conseiller au parlement, y fonda un prix annuel.

On retrouve des langues entiérement oubliées.

Les travaux des membres de l'Académie des belles-lettres, ont produit des fruits qu'on ne pouvait se promettre en la fondant. M. l'Abbé *Barthelemy* a retrouvé l'alphabet Palmyrénien. M. de *Ste Palaye* a retrouvé la langue des Troubadours, que personne n'entendait plus : il s'est fait un dictionnaire, & il a traduit leurs ouvrages. M. l'Abbé *Millot* en a été l'éditeur & le rédacteur, à cause de la grande vieillesse de ce vénérable Académi-

cien. M. de *Ste. Palaye* avait, pendant plusieurs années, parcouru la France & l'Italie, pénétré dans toutes les bibliothéques, obtenu des brefs du Pape pour se faire donner la communication de certains manuscrits; il avait enfin, par un travail immense, rassemblé quatre mille pieces de vers & douze cens fragmens des ouvrages des Troubadours. M. *Anquetil* fut aux Indes chercher les livres de *Zoroastre*, & apprendre la langue dans laquelle ils ont été écrits originairement, langue que personne ne sait en Europe, & qui n'est connue dans l'Indoustan même, que de quelques Parses.

1740.

Erudition Asiatique.

M. de *Voltaire*, qu'on s'étonne de ne point trouver parmi les membres de cette Académie; M. de *Voltaire* a fait traduire par un Brame au fond de l'inde, un commentaire du Veidam, qu'on appelle *Ezour-Veidam*, & il l'a déposé à la bibliothéque du Roi.

Ainsi donc à l'érudition grecque & latine, la seule que l'on eût sous le régne de *Louis*

XIV, nous avons ajouté une érudition aſiatique qu'alors on ſoupçonnait à peine.

Je ſais que les antiquités aſiatiques ne nous offrent point de modeles, comme les antiquités grecques : on n'y trouve, ni un beau tableau, ni une belle ſtatue, ni une belle colonne : leurs Poëtes & leurs Romanciers ſont ampoulés ; leur imagination eſt giganteſque ; ſi leurs livres ſacrés, ſouvent obſcurs, renferment de beaux traits de morale, leur mythologie eſt remplie d'allégories qui n'ont ni la juſteſſe, ni les agrémens de celles que les Poëtes de la Grece ont employées dans leurs fables.

Si nos artiſtes ne doivent pas imiter les artiſtes de l'Aſie, le Philoſophe ne doit pas dédaigner d'obſerver leurs ouvrages. Il eſt bien curieux & peut-être plus utile qu'on ne penſe, de connaître & de comparer les livres qui ont ſemé la morale & la ſuperſtition chez tous les peuples de la terre.

De la Littérature.

Gazette & Journaux.

PArmi les divers ouvrages qui caractérisent le siécle de *Louis* XIV, il en parut deux d'un genre inconnu à tous les siécles qui l'avaient précédé ; ce sont les Gazettes & les Journaux. *Rènaudot*, quelques années avant ce régne, imagina la *Gazette de France* ; le *Mercure* parut à peu près dans le même-temps. Ces ouvrages étaient également utiles & curieux. Toute l'europe les adopta & les imita. Toute ville capitale voulut avoir sa Gazette & son Journal ; sous le dernier régne ils se sont multipliés à un tel point, qu'ils en sont devenus ridicules. Leurs Auteurs toujours pressés par le temps, plus avides d'écrire que de bien penser, n'ont respecté la vérité, ni dans leurs nouvelles, ni dans leurs jugemens : ils ont perdu la confiance : ils sont restés sans gloire : on ne s'informe jamais de leur nom. Quelques-uns, pour être moins ignorés, se sont faits calomniateurs

publics, & ont infligé une tache éternelle au nom de Journaliſte, que *Bayle* & le *Clerc* avaient d'abord honoré.

Aujourd'hui ces ſortes d'écrits ne ſe ſoutiennent que par cette inſatiable avidité de s'informer de tout, qui tourmente la plûpart des hommes, & qui les fait courir après les nouvelles les plus évidemment fauſſes, comme après les plus vraies.

Dictionnaires.

Un ouvrage du même ſiécle, non moins utile, non moins original, & preſque autant imité, c'eſt le dictionnaire hiſtorique de tous les hommes célébres par leurs actions, ou par leurs talens. Le ſeizieme ſiécle avait vu naître les Dictionnaires des langues mortes: *Moréri* inventa celui dont nous venons de parler, & pour récompenſe on appella ſon ouvrage de ſon nom. Ce fut d'abord une ſimple notice alphabétique qui contenait peu de noms & quelques généalogies, on l'a refait pluſieurs fois depuis ſa mort; il eſt bien plus

ample, mais il n'eſt encore ni complet, ni exact, ni écrit comme il devrait l'être. Il faut qu'une ſociété de gens de lettres connus, qu'une Académie, par exemple, en donne une nouvelle édition, & le refondant entierement, en faſſe un de ces monumens qui honorent à jamais la littérature d'une nation. Tel eſt le Dictionnaire de l'Académie françaiſe, autre ouvrage original du ſiécle paſſé, qui ſervit beaucoup à fixer notre langue.

Sous le feu Roi, les Dictionnoires ſe ſont multipliés à l'infini; on en a fait pour les hommes & pour les femmes célébres: tout art, toute ſcience eut le ſien. Preſque tous ſont mal faits, & tous ont quelque utilité.

Enfin deux hommes de génie, d'un courage & d'une patience qui effrayent l'imagination, oſerent entreprendre de faire un Dictionnaire qui fût le dépôt des connoiſſances humaines: les difficultés étaient ſans

Encyclopédie.

nombre, ils les combattirent sans relâche, & ils y travaillerent assidument pendant vingt années. Ils engagerent les hommes les plus célebres dans les arts, dans les sciences, dans la littérature, à y concourir : chacun signa son article ; chacun en répondit, chacun se piqua de le bien faire : & quoique tous les articles ne soient pas également bons, cet ouvrage immense réussit au-delà de ce qu'on pouvait en espérer.

A peine achevé, on le réimprima hors du Royaume dans plusieurs endroits. Des savans le commenterent en Suisse, & l'Encyclopédie, persécutée dans sa naissance, suspendue par le Gouvernement, reclamée par la nation, admirée de l'Europe, est le monument le plus étonnant que la littérature ait encore produit chez aucun peuple.

Dictionnaire d'histoire naturelle. Un autre homme entreprit seul un ouvrage qui aurait la même immensité, si les hommes étaient assez instruits pour l'exécuter dans toutes

toute son étendue Il s'agissait de décrire & de ranger par ordre alphabétique toutes les productions de la nature. Ce Dictionnaire fait par M. de *Bomare*, eut un succès prodigieux ; toute l'Europe le rechercha, & les savans de la Suisse lui firent le même honneur qu'à l'Encyclopédie : ils le commenterent.

Utilité d'unir la littérature aux sciences.

Si l'on fit tant de progrès dans ce genre utile & nouveau, on en fit encore plus dans les autres. *Fontenelle*, dès le commencement de ce siécle, apprit aux savans à ne point dédaigner les fleurs de la littérature ; il fut clair, il fut agréable dans tout ce qu'il écrivit : & par les charmes qu'il répandit sur les sciences, il étendit beaucoup leur empire.

Depuis cette époque, tous ceux qui ont prétendu à la gloire, ont traité des sujets plus importans, & ont revêtu leurs ouvrages d'un caractere de moralité qui a fait appeller ce siécle, le siécle de la philosophie.

Littérature du siécle de Louis XIV. comparée a celle du siécle de Louis XV.

Les plus beaux ouvrages de littérature du siécle de Louis XIV, furent les oraisons funebres de *Fléchier* & de *Bossuet*, l'histoire universelle de ce dernier, les sermons de *Bourdaloue* & de *Massillon*, le Roman de *Télémaque* par *Fénelon*, les ouvrages sur la langue, de *Vaugelas* : tout le monde les connaît.

Mais les ouvrages de *Dumarsais*, & les synonymes de l'Abbé *Girard*, productions du dernier régne, sont-ils inférieurs aux plus savantes observations des Grammairiens de ce beau siécle ?

Eloquence.

L'éloquence a-t-elle dégénéré, ou a-t-elle changé de genre ? Je ne connais point d'oraisons funebres qu'on puisse comparer à celles de *Bossuet* & de *Fléchier* ; mais M. *Thomas*, dont l'élocution est moins facile peut-être, & dont l'éloquence est si mâle & si philosophique ; M. *Thomas* a-t-il disputé vainement contre ces grands hommes ? dans

le barreau ? le *Normand* & *Cochin* n'ont-ils pas effacé la gloire de *Patru* ? les premieres places de la magistrature n'ont-elles pas été occupées par les plus grands hommes ? pouvoient-elles être mieux remplies que par le Chancelier *Daguesseau* & par M. de *Malesherbes*, si renommé par son éloquence, par son amour pour le bien public & par la simplicité de ses mœurs ? les Parlemens de Province n'ont-ils pas produit des hommes aussi distingués par leur éloquence, que celui de Paris ? M. *de la Chalotais* à Rennes ; M. de *Montclar* à Aix ; *M. Servant* à Grenoble ; MM. *du Paty* & de *Montesquieu* à Bordeaux.

M. *des Brosses*, premier Président du Parlement de Dijon, est célebre par son livre du méchanisme du langage. Sous quel régne les tribunaux de la France ont-ils rassemblé autant d'hommes doués de grands talens, & d'un courage plus ferme dans les revers ? On reproche cependant à ces tribunaux de

manquer de philosophie, & d'être moins éclairés que leur siecle.

Traités d'éducation.

Je ne sais point du tout s'il est vrai, si des prédicateurs de nos jours ont égalé ceux du siecle passé. Mais je ne crains point de comparer l'*Emille* au *Télémaque* : s'il est moins sage dans sa composition, moins médité dans ses principes, moins réservé dans sa morale ; il est plus rapide dans son style, plus mâle, plus hardi dans ses conséquences ; il creuse plus profondément dans le cœur humain : il est plus éloquent, plus pathétique, plus intéressant ; eh ! quels livres, quels traités d'éducation que ces deux ouvrages ! que leur comparera-t-on dans les autres nations ? est-ce la Cyropédie de *Xénophon*, ou le traité que *Loke* a composé sur l'éducation physique ?

L'histoire que *Bossuet* appella universelle & qui l'est si peu, fut toujours plus van[tée] que lue. La premiere partie qu'il intitule

la suite des temps, est trop seche, trop aride, ressemble trop à une table des matieres : la seconde qu'il nomma *suite de la Religion*, n'est qu'un ouvrage de théologie, contraire à la théologie des autres sectes Chrétiennes : la troisieme partie, qui traite *des Empires*, vaut beaucoup mieux : ce n'est pas l'histoire ; c'est le tableau des grands empires de l'antiquité ; mais ce tableau manque par la critique ; il offre autant de fables que de vérités ; il est trop dénué de cette philosophie, qui doit animer tout écrivain, & surtout celui qui retrace les actions des Rois & les malheurs des peuples. *Bossuet* s'occupe trop des Juifs ; il oublie les Tartares, les peuples de l'Indoustan, les Chinois, & les Japonois. Dans son histoire générale, M. de *Voltaire* fait exactement le tour du globe : tous les peuples, tous les climats, tous les siécles, sont toujours présens à sa pensée : il les compare ou les oppose sans cesse les uns aux autres, avec un art admirable : il est infiniment supérieur à *Bossuet* par l'excellence

de sa morale, par l'impartialité de son esprit, par l'exactitude, par la maniere de représenter les faits: par l'intérêt, par la critique si nécessaire à tout historien; & ce qui doit sur-tout étonner ceux qui, sans avoir lu *Bossuet*, l'ont tant entendu vanter, cet ouvrage l'emporte sur le sien, par le style plus varié, plus simple, plus véritablement noble.

L'histoire de *Charles XII*, est écrite d'un style aussi brillant, & aussi rapide que ses conquêtes. Celle du Czar *Pierre I*, écrite avec moins d'éclat, a un style plus convenable à l'histoire d'un législateur. C'est ainsi que ce grand homme, eut toujours le véritable ton qui convenait à son sujet.

Esprit des loix.

Mais quel livre le siecle de *Louis XIV*, a-t-il laissé qui puisse se comparer à l'*Esprit des loix*? ce livre où il y a tant d'erreurs & tant de vérités: qu'on peut critiquer, mais qu'on ne peut se lasser d'admirer: dont la

lecture toujours instructive, est toujours intéressante : il faut s'en méfier, mais il faut le lire. J'ose en dire autant de la *grandeur & de la décadence des Romains*, de ce même *Montesquieu* : si l'on peut attribuer à d'autres causes la gloire & la chûte de cet empire, on ne peut ni mieux écrire, ni dire plus de choses en moins de mots.

L'Esprit.

Ce livre de l'*Esprit* qui fit jetter tant de cris contre le sage *Helvetius*, n'est ni si concis, ni si correct dans son style : mais il fait penser si profondément & si abondamment ses lecteurs, qu'il faut nécessairement le lire, malgré quelques erreurs, & malgré quelques petits contes qui le déparent.

Si l'on met au rang des Auteurs qui honorent notre littérature, l'Auteur d'Emile, quoique né à Geneve, parce qu'il est d'un pays où l'on parle Français ; parce qu'il a fixé son séjour en France ; parce qu'il y a écrit ses ouvrages : ne doit-on pas aussi ad-

I 4

de sa morale, par l'impartialité de son esprit, par l'exactitude, par la maniere de représenter les faits : par l'intérêt, par la critique si nécessaire à tout historien; & ce qui doit sur-tout étonner ceux qui, sans avoir lu *Bossuet*, l'ont tant entendu vanter, cet ouvrage l'emporte sur le sien, par le style plus varié, plus simple, plus véritablement noble.

L'histoire de *Charles XII*, est écrite d'un style aussi brillant, & aussi rapide que ses conquêtes. Celle du Czar *Pierre I*, écrite avec moins d'éclat, a un style plus convenable à l'histoire d'un législateur. C'est ainsi que ce grand homme, eut toujours le véritable ton qui convenait à son sujet.

Esprit des loix.

Mais quel livre le siecle de *Louis XIV*, a-t-il laissé qui puisse se comparer à l'*Esprit des loix* ? ce livre où il y a tant d'erreurs & tant de vérités : qu'on peut critiquer, mais qu'on ne peut se lasser d'admirer : dont la

lecture toujours instructive, est toujours intéressante : il faut s'en méfier, mais il faut le lire. J'ose en dire autant de la *grandeur & de la décadence des Romains*, de ce même *Montesquieu* : si l'on peut attribuer à d'autres causes la gloire & la chûte de cet empire, on ne peut ni mieux écrire, ni dire plus de choses en moins de mots.

Ce livre de l'*Esprit* qi fit jetter tant de cris contre le sage *Helvetius*, n'est ni si concis, ni si correct dans son style : mais il fait penser si profondément & si abondamment ses lecteurs, qu'il faut nécessairement le lire, malgré quelques erreurs, & malgré quelques petits contes qui le déparent. L'Esprit.

Si l'on met au rang des Auteurs qui honorent notre littérature, l'Auteur d'Emile, quoique né à Geneve, parce qu'il est d'un pays où l'on parle Français; parce qu'il a fixé son séjour en France; parce qu'il y a écrit ses ouvrages : ne doit-on pas aussi ad-

mettre dans ce rang ce M. *Paw*, Auteur
recherches sur les Américains, sur les C
nois & sur les Egyptiens ? s'il est né en Al
magne, s'il n'a point préféré la France à
patrie, il s'est naturalisé Français en écriv
dans notre langue deux des meilleurs ouv
ges qu'elle ait jamais produits : pleins de
cherches profondes, ils sont écrits avec
intérêt dont ces recherches paraissaient
susceptibles. Il y parle une langue qui n
point la sienne, avec une facilité, une p
cision, & quelquefois même avec une o
ginalité dont un Français s'honorerait
sonde les ténebres de l'antiquité, & il
être clair dans tout ce qu'il dit : prodig
de faits, avare de mots, en étonnant
lecteur par ses connaissances, il sait toujo
lui plaire : on aime à le suivre dans les d
serts de l'Amérique, ou parmi les ruines
l'ancienne Egypte.

Un livre d'une érudition non moins pr
fonde, peut-être, mais toute différent

est, *l'histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.*

Cet Ouvrage de génie est plein d'une science qu'on n'acquiert point dans les livres. Ce ne sont pas les seuls savans, ce sont les Négocians de tout l'univers que l'Auteur a consultés. Il semble avoir compulsé tous les registres de tous les Bureaux du commerce & de la marine de tous les Etats de l'Europe : on serait tenté de croire qu'il a vu tous les lieux dont il parle, & qu'il a vécu long-temps chez les peuples de l'Amérique & chez les peuples de l'Inde. Ce Philosophe s'est dérobé aux justes éloges qui lui sont dûs, en gardant le plus profond anonyme. Je ne connais qu'un reproche à lui faire. Sa grande ame irritée par l'injustice & par la tyrannie, a quelquefois un peu trop décrié l'humanité, son siécle & son pays. Mais cette noble colere fait elle-même l'éloge de celui qui l'éprouve.

Hiſtoire naturelle.

Il faut remonter juſqu'à *Pline* & juſqu'au temps d'*Ariſtote*, pour trouver un ouvrage qu'on oſe mettre à côté de *l'hiſtoire naturelle de* M. de *Buffon*. Cette hiſtoire, écrite avec l'éloquence de *Platon*, l'emporte infiniment ſur les ouvrages de ces deux anciens. Lorſque ce livre parut, & qu'il étonna ſes lecteurs, par la majeſté de ſon ſtyle, par la beauté de ſes deſcriptions, par la hardieſſe de ces traits qui peignent toute la grandeur de la nature, & qui raviſſent l'imagination ; on diſait de M. de *Buffon, que Dieu l'avait choiſi pour écrire les merveilles de la création.*

Tandis que ce grand homme interrogeait la nature & nous la peignait dans toute ſon étendue ; un autre, M. de *Réaumur*, l'étudiait dans ſes productions les plus petites, nous traçait l'hiſtoire naturelle des inſectes, & nous faiſoit connaître des peuples entiers, des êtres innombrables, dont la plûpart des hommes ne ſoupçonnent pas l'exiſtence ; &

dont la petitesse, le nombre, la forme & les métamorphoses étonnent la raison humaine.

Mais ici se confondent les bornes de la littérature & des sciences, que tant de savans nous ont appris à méconnaître.

M. de *Fontenelle*, M. de *Montesquieu*, M. de *Voltaire*, M. d'*Alembert*, M. *Diderot*, ont traité des sciences les plus abstraites, avec la clarté & les agrément de la simple littérature : ce double mérite, en les rendant infiniment utiles, a répandu leur gloire dans toute l'Europe & les a fait rechercher de plusieurs souverains. On sait l'accueil que fit le Roi de Prusse, à l'Auteur de la Henriade, à celui qui composa le discours préliminaire de l'Encyclopédie ; à M. de *Maupertuis*; à M. *de la Lande*, à tous les savans Français qu'il attirait à sa Cour. Plusieurs Rois accueillent nos savans & nos Philosophes.

M. d'*Alembert* refusa de se charger de l'éducation du fils de l'Impératrice de Russie.

M. *Diderot* fut comblé des bienfaits de cette souveraine. Cette Impératrice, le Roi de Prusse, le Roi de Suede, le Roi de Danemarck, ont été en correspondance avec M. de *Voltaire* : je ne sache pas qu'aucun souverain du midi, excepté *Benoît XIV*, ait jamais écrit à ce grand homme.

Des Pédants les persécutent.

Tandis que tant de Rois se faisoient un mérite d'honorer les sciences, en accueillant ainsi ceux qui les faisoient fleurir, on n'osoit imprimer leurs ouvrages dans le Royaume où ils étoient composés, & dont ils faisoient la gloire.

L'Esprit des loix fut d'abord imprimé à Geneve ; *l'histoire générale* à Londres, à Amsterdam, à Geneve, & jamais en France ; l'*Emile* en Hollande.

Ce qui arrive à M. de *Buffon*.

L'histoire naturelle le fut à Paris ; la Sorbonne s'éleva contre elle ; l'Auteur alloit être persécuté ; la Cour, la ville de Paris,

la France entiere prirent en vain sa défense, il fallut qu'il fît imprimer une espece de justification.

Helvetius fut encore plus puni d'avoir eu l'audace de faire imprimer à Paris son livre de *l'Esprit*. Le Censeur qui l'avait aprouvé perdit toutes ses places, l'Auteur fut obligé de se défaire d'une charge qu'il avait chez la Reine; le Parlement fit brûler son livre, & la Sorbonne écrivit contre lui. Sans sa femme, sans ses enfans, sans les prieres de ses amis, sans les larmes de tant de malheureux qui ne subsistaient que de ses bienfaits, il se fut réfugié en Hollande ou en Angleterre; son cœur ne put résister à tant d'assauts, & pour appaiser les clameurs de ses ennemis, il consentit à se rétracter comme *Galilée*. M. *Helvetius*.

Jean-Jacques Rousseau fut plus malheureux encore: en vain son livre d'*Emile* portait le nom d'une ville étrangere, & était imprimé avec la permission d'une puissance

étrangere ; le Parlement de Paris le condamne au feu & décrete son Auteur de prise de corps. *Jean-Jacques* veut se rendre en prison & confondre ce Tribunal. Le Prince de *Conty*, le Maréchal de *Luxembourg*, qui l'honoraient d'une amitié particuliere, s'opposent à ce dessein ; ils n'osent se croire assez de crédit pour le sauver, si ce Tribunal le condamne ; ils l'arrachent à la solitude où il vivait ; ils le forcent à fuir, à quitter ce Royaume qu'il aimait. Il tourne ses pas vers *Geneve* dont il était citoyen : il apprend dans sa route, qu'il y est condamné comme à Paris : il se sauve au milieu des Montagnes de la Suisse. Une lettre fulminante de l'Archevêque de Paris parvient jusqu'à lui, au fond de ces déserts ; il y voit que cet Archevêque le dénonce à tous les fidéles, comme un impie dont ils ne doivent point lire les écrits. Alors son ame abattue se ranime ! & dans ses malheurs il se conduit avec plus de fierté que n'en eut jamais aucun *Spartiate*, ou aucun Romain.

Il renvoie à sa patrie ingrate son titre de citoyen : il renonce à son pays & à ses droits : il donne le premier un tel exemple. Il fait une réponse impérieuse à *Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris.* Il reproche au Parlement de cette ville d'avoir violé les loix en le décrétant de prise de corps, avant de l'avoir *assigné pour être oui.*

La Cour, ni les habitans de Paris, ni le peuple de France ne pensaient comme les Tribunaux, ou comme le clergé. *Jean-Jacques* inquiété dans les Montagnes de la Suisse, veut passer en Angleterre ; il tourne autour de la France sans oser y rentrer. On l'apprend à Versailles, & soudain le Ministre lui envoie un passeport de la Cour, qui le met sous la protection immédiate du Roi, qui le soustrait aux perquisitions de tous les Tribunaux, qui lui permet de traverser la France, & de venir à Paris. Il jouit quelque-temps, dans cette capitale, de la douceur de revoir ses amis, & d'être admiré d'un peuple qui

le plaignait & qui désavouait ses Magi[...]

Il passe à Londres, & bientôt, son [...] vive & fiere ne s'accommodant poi[nt] [...] l'esprit froid & altier des Anglais, il so[...] leur Isle, il revient en France sans p[...] port de la Cour, sans précautions; il dé[...] que à Calais. Les habitans de cette vill[e] [...] toujours aimé les grands hommes & le[s] [...] tions courageuses; les Magistrats s'as[sem]blent; ils veulent porter à *Jean-Jacq[ues]* [le] Vin de la ville: ils craignent d'irriter le [Par]lement, en rendant cet hommage à un h[om]me qu'il a décrété, & en supprimant [...] vaine cérémonie, ils lui rendent l'hon[neur] d'aller le féliciter tous en corps.

Il se dérobe à tant d'accueil, & ne sa[...] où porter ses pas; il écrit au Marqu[is de] *Mirabeau* qu'il ne connaît que par so[n ou]vre de l'*Ami des hommes*: » Je suis hor[...] » & malheureux; vous êtes l'ami des h[om]» mes, vous devez être le mien. » [...]

cœur chez lui, & il y trouve tout ce que l'amitié peut offrir.

Depuis ce moment, il n'a point quitté la France ; il a fixé enfin sa résidence à Paris, sous les yeux du Tribunal qui l'a décrété ; n'ayant d'autre appui que sa gloire, & que la certitude qu'il n'y a pas dans la nation un seul homme assez lâche, pour demander l'exécution d'un décret qu'on n'aurait point dû lancer, puisqu'au moins il aurait dû être précédé d'un autre.

Ainsi donc le sort d'un grand homme ne dépend pas tout-à-fait du caprice d'un Tribunal. L'Aréopage, pour avoir fait mourir *Socrate*, & l'inquisition pour avoir condamné *Galilée*, sont devenus la haine de toutes les ames fortes, & l'objet éternel des railleries de toute l'Europe.

M. de Beaumarchais.

Ce Parlement éphémere qui usurpa quelque-temps les droits de celui qui était exi-

lé, fit une cruelle épreuve du danger que court un Tribunal en condamnant un homme de bien, doué de grands talens.

Il avait fait perdre à l'Auteur d'*Eugénie* une cause évidemment juste : mais cet Auteur avait alors deux Ministres contre lui, & son adversaire était un homme de condition, immensement riche.

Un procès plus dangereux succéda bientôt à ce procès.

M. de *Beaumarchais* se plaignait hautement du juge qui avait rapporté son affaire, & sur-tout de la femme de ce juge. Elle vendait les audiences de son mari, & elle avait reçu de M. de *Beaumarchais* des bijoux & de l'argent.

Le juge effrayé de ces plaintes, & de la rumeur publique, le dénonce & l'accuse d'avoir voulu le corrompre.

Ce fut alors que M. de *Beaumarchais* publia ses mémoires dont le succès prodigieux l'étonna lui-même. On les compara aux lettres Provinciales ; parce qu'ils étaient d'un style original, qu'ils versaient le ridicule sur ses adversaires, & qu'ils attaquaient, quoiqu'indirectement, une grande société d'hommes, qui prétendaient par leur état à la considération publique.

Mais les lettres provinciales avec autant d'esprit & un style plus égal & plus pur, peut-être, ont moins d'énergie, moins de chaleur, & sont d'un intérêt moins général. *Paschal* tranquille, méditait ses lettres à loisir & se cachant en les écrivant ; M. de *Beaumarchais* composait dans le tumulte des affaires, au milieu des cris d'une famille désolée, & il combattait à découvert contre ses propres juges.

L'instruction de tout procès criminel se fait en secret chez nous ; l'Auteur de ces mé-

moires osa publier tout ce qui s'était dit dans ses confrontations, il osa publier les questions que le Parlement lui fit quand il comparut à huis-clos devant lui, & les réponses qu'il fit à ces questions, dont plusieurs étaient insidieuses : c'était blesser l'usage & sur-tout ses juges ; mais c'était éclairer la nation que tant de mysteres indignent, & qui désirerait que l'instruction de tout procès criminel se fit publiquement comme dans l'ancienne Rome & comme chez nos voisins : c'était offrir un modele de défense à tout homme injustement accusé.

Chaque pas qu'il faisait était une preuve d'innocence & de courage ; à peine trouva-il un Avocat qui osât signer ses mémoires ; ses parens effrayés ne lui conseillaient que de fuir ou d'arranger cette affaire ; ses amis s'efforçaient d'arrêter sa plume, de modérer ses démarches, d'affaiblir tous les traits qu'il lançait & qu'ils craignaient de voir retomber sur lui. Ses ennemis cherchaient

l'intimider par les rapports les plus effrayans ; les nouvelles les plus fausses, les calomnies les plus atroces. Enfin il marchait seul, sans guide & sans conseil, dans une carrière nouvelle, obscure ; semée de dangers & terminée par un précipice.

Sans crainte au milieu de tant de périls, il attaqua toujours tout adversaire qui se présenta. On sentit que, par ses attaques réitérées, il provoquait ses ennemis à faire sur sa vie & sur ses mœurs les perquisitions les plus rigoureuses ; on sentit encore que ses adversaires les avaient faites, & on jugea par leur silence qu'elles n'avaient tourné qu'à leur confusion & qu'à sa gloire.

Plusieurs de ses juges étaient ses ennemis déclarés : en vain il demanda qu'ils se récusassent, il ne fit que les irriter.

La haine confondit tout ; & le Tribunal condamna également au blâme, & le juge,

& la femme, & l'homme qui avaient eu l'imprudence d'accuser.

Le public ne les confondit point ; le juge fut flétri, abandonné, rejeté du milieu de la société : M. de *Beaumarchais* n'en fut que plus recherché, que plus honoré. On courut en foule à la porte de sa maison, qu'il n'osait plus habiter ; des personnes de tout rang, des inconnus, des étrangers lui écrivirent & le pressèrent d'accepter des services, de l'argent & une retraite.

Le Prince de Conty, dont la noble fermeté ne se démentit jamais, l'honora d'une visite dans l'asile où il se dérobait à la fureur de ses ennemis. Le Duc de Chartres voulut le connaître. Le public au théâtre applaudissait à tout ce qui faisait allusion à ses affaires ; le Magistrat se crut obligé de défendre la représentation d'*Eugénie* & de ses autres ouvrages : c'était un triomphe complet.

Ce triomphe rendit ses ennemis plus acharnés ; on allait attenter à sa liberté : mais tandis qu'on le croyait à Paris sous la main du Ministre, il sortit de ce Royaume dont toutes les issues lui étaient fermées.

On crut alors qu'il employerait son éloquence à se venger de sa patrie, il n'employa ses talens qu'à la servir ; & tandis qu'il tirait une nouvelle considération de ses propres malheurs, on prévoyait & l'on annonçait la chûte d'un Tribunal peu solide, qui s'ébranlait lui-même par de tels jugemens.

M. de *Voltaire* réunissant tous les talens, éprouva tous les genres de persécutions. On le calomnia à la Cour, à la ville, dans les Tribunaux ; on publia, on imprima contre lui, les livres les plus absurdes & les histoires les plus fausses. Ses œuvres avaient valu plusieurs millions à la Librairie, & les presses ne cessaient d'imprimer des libelles pour le diffamer. Les Journaux étaient remplis

M. de *Voltaire.*

de petites pièces qui lui échappaient, les Journalistes sentaient qu'elles seules faisaient rechercher leurs compilations, & ils l'injuriaient sans cesse. Ses œuvres étaient la gloire de la nation, & des Tribunaux en faisaient brûler une grande partie par la main du Bourreau; on fut long-temps sans oser imprimer en France la Henriade. Pendant qu'on le persécutait ainsi, ce grand homme secourait en secret la misere de plusieurs hommes de lettres, dont quelques-uns se sont depuis élevés contre lui, de peur qu'on ne les soupçonnât d'en avoir reçu des secours. Je tiens ce fait de l'homme que M. de *Voltaire* chargea pendant plusieurs années de distribuer les bienfaits, & que l'ingratitude de ces prétendus gens de lettres, a justement indigné.

Depuis, dans la retraite sur les confins de la France, il consacra sa vie entiere à faire du bien; on le vit employer sa plume, son crédit, sa fortune, à venger les

Calas des outrages du fanatisme ; à sauver les *Sirven* en butte aux mêmes fureurs.

Répandant les bienfaits autour de lui, donnant un asyle aux descendans des Corneilles ; défendant les opprimés ; défrichant une terre jusqu'alors stérile ; peuplant un pays autrefois désert ; bâtissant une église ; combattant à la fois les superstitieux & les athées ; il eut des querelles très-vives avec l'Evêque d'*Annecy*. On alarma ce vieillard vénérable ; on ameuta des paysans contre lui ; on lui fit craindre pour ses jours : il ne rétracta point ce qu'il avait écrit ; mais il se crut obligé, à l'âge de près de 80 ans, de communier publiquement, & d'en prendre acte par-devant Notaire, pour se soustraire aux intrigues qu'on tramait contre lui.

Ainsi l'étude de la philosophie avait ses dangers ; ainsi des hommes qui passaient leur vie à chercher la vérité, à faire le bien, à enseigner la vertu, à recommander la

Rien ne décourage les Philosophes. Services qu'ils rendent.

paix & la concorde, étaient perpétuel-
ment en butte à mille persécutions aussi
ridicules qu'odieuses. Cependant rien ne
décourageait; ils produisaient des chefs-
d'œuvres au milieu des troubles; ils rép-
andaient de nouvelles lumieres jusques chez
le peuple : ils empêcherent enfin deux fois
des querelles de théologie de dégénérer en
factions atroces, & peut-être sanglantes. Les prétendus miracles arrivés sur
tombeau du diacre *Pâris*, & les billets de
confession à l'usage des mourans, auraient
produit des troubles funestes, sans les digues que la philosophie élevait de toutes
parts contre les torrens du fanatisme.

Des Romans.

LEs sages ont employé des armes de
toute espèce pour combattre l'erreur,
les vices, & l'ignorance. On a déguisé

vérité sous les traits de la fable : cet usage est ancien.

Dans le siécle passé, les romans n'étaient que de faibles imitations des poëmes du *Boyardo* & de *l'Arioste* : on n'y trouvait guères que de la galanterie, des femmes enlevées, des ravisseurs punis, & toujours de la Chevalerie : le seul but qu'on s'y proposât était d'amuser, mais il n'y avait aucune espece de moralité. Il faut pourtant en excepter le *Télémaque* de *Fénelon* ; mais cet ouvrage n'était qu'une imitation des poëmes grecs.

Romans du siécle dernier.

Montesquieu, dans ses lettres Persannes, peignit les mœurs nationales, & les opposa aux mœurs de l'Orient ; il y déposa une critique fine & ingénieuse dont l'utilité était sensible. Madame de *Grafigny* donna ses *lettres Péruviennes* ; c'était le même esprit avec une critique plus forte & un sentiment plus profond. Ces livres si souvent imités,

Ceux d'aujourd'hui ont acquis une moralité que n'avaient point ceux qu'on écrivit sous *Louis XIV*.

n'ont point égalés, si ce n'est par M. de *Voltaire* dans les lettres *d'Amabed*, ouvrage d'une morale plus hardie, mais qui pese sur l'ame du lecteur, si je puis m'exprimer ainsi; on est fâché que la vertu de ces Indiens s'altere en Italie, & que les crimes qui les avaient si violemment révoltés aux bords du Gange, ne soient plus que des legeretés aux bords du Tibre. Tous les romans de ce grand homme sont remplis d'imagination, de moralité & de critique. Il n'est personne qui ne les ait relus vingt fois.

Depuis les lettres Persannes, presque tous les romans furent moraux. On voulut imiter la nature, dans ce genre comme dans les autres. Las de courir le monde en imagination, & d'écrire des aventures peu croyables, les Auteurs voulurent peindre les mœurs domestiques. On écrivit le roman de ses propres foyers, on préféra la forme de lettres; c'est un genre de dialogue qui permet de détailler les sentimens du cœur

& qui demande peu d'aventures. Le plus célebre de tous, fut *l'Héloïse de Rousseau*. J'ai connu des personnes sensibles, qui n'avaient jamais osé en faire une seconde lecture, tant elles avaient été affectées de la premiere.

Je ne parlerai point ici de cette foule prodigieuse de romans, de contes, d'ouvrages légers que chaque jour voit éclôre : il en est plusieurs qui, dans tout autre pays, eussent fait la réputation d'un Auteur, & qu'à peine on a remarqué au milieu des chef-d'œuvres dont nous sommes entourés. Je n'obmettrai point pourtant les *contes moraux* de M. de *Marmontel*, ouvrage enchanteur, d'une morale douce, dont la plupart ont déja été mis en Comédie par vingt Auteurs. Son roman de *Bélisaire* fut censuré par la Sorbonne, & peu de temps après la Cour nomma M. de *Marmontel* Historiographe de France.

Etablissemens utiles à la Littérature.

TOus les genres étant ainsi cultivés, l'émulation passa de la capitale dans les Provinces ; il se forma des Académies & des sociétés littéraires, dans toutes les villes dont les citoyens ont un peu d'aisance. L'Université de Paris prit plus d'activité : pour animer davantage la jeunesse, elle distribua tous les ans, en présence des Magistrats appellés à cette solemnité, des prix publics aux écoliers qui s'étaient le plus distingués. Cet usage n'a commencé qu'en 1747.

Accroissement de la Bibliothéque du Roi.

La Bibliothéque du Roi fut transportée dans le bâtiment qu'elle occupe aujourd'hui, rue de *Richelieu*. Elle s'est plus enrichie sous le feu Roi que sous tous ses prédécesseurs. En 1729, M. l'Abbé *Sevin* fut envoyé à *Constantinople* & dans tout le levant, pour

acheter tous les manuscrits Grecs, Turcs, rabes ou Persans qu'il pourrait acquérir.

On fit plus, on établit à *Constantinople* un Collége de jeunes gens destinés à apprendre es langues Orientales, & à nous en traduire es livres. On déposa à la bibliothéque du Roi leurs traductions & les livres originaux. Ainsi en 1732 cette bibliothéque fut augmentée de 10 mille manuscrits : on frappa une médaille pour célébrer & pour constater cet événement. On y compte aujourd'hui plus de 82 mille manuscrits : il n'y en avait guères que 30 mille à la mort de *Louis* XIV. Le nombre des volumes reliés, qui se monte aujourd'hui à plus de 150 mille, n'allait pas alors à plus de 72 mille.

Notre langue prédomine en Europe.

Tant d'activité, tant de grands ouvrages ont répandu notre langue, du Nord au midi de l'Europe. Il y a peu d'hommes bien élevés qui ne la parlent dans toutes les Cours : elle est assez commune dans toutes les gran-

des villes, pour que des Comédiens Fr
y subsistent des représentations qu'ils
nent de nos pieces de théâtre. Le Ro
Prusse n'a pas dédaigné d'écrire dans
langue les annales de sa nation & les
qu'il a faits pour sa propre gloire. Le
nier traité de paix entre les Russes &
Turcs, fut rédigé en Français.

Des Sciences.

UN peu d'agriculture, un peu de co
merce, quelques arts grossiers, v
l'Etat où sont les trois quarts des habi
de ce globe. Les rêves de l'imagination
tenu lieu de sciences pendant bien des
cles, à tous ceux qui ont tenté de sorti
cet état de langueur & d'ignorance.

Chercher à pénétrer avec une applica
sans relâche tous les secrets de la natu
étu

étudier sa marche, observer ses effets, suivre tous ses mouvemens, & défendre à son imagination de faire un pas au-delà de l'expérience ; c'est une des plus difficiles tentatives de ce dernier siécle, & l'on n'a pas toujours réussi.

Je ne prétends point détailler ici tous les progrès qu'ont fait les sciences depuis 60 ans, ni m'égarer sur cet Océan sans bornes : heureux seulement si je puis y marquer quelques Isles.

Il est même assez difficile de discerner ce qui appartient aux savans Français, & aux savans étrangers. La communication qui régne aujourd'hui entre toutes les grande villes de l'Europe, est très-facile & très-rapide ; c'est un avantage particulier à ce siécle ; il est très-grand : mais il fait douter quelquefois du pays où une connaissance est née.

La Physique, la Chymie, la Géographie & l'Astronomie, ont fait sur-tout des pro-

grès dans ce siécle, & se sont prêté des secours mutuels.

Connaissance du globe.

Si les Anglais ont découvert par des calculs, les loix de l'attraction & de la gravitation; les Français, par des voyages & des travaux immenses, ont vérifié la figure de la terre.

Il a plus de chaleur qu'il n'en réçoit du soleil.

M. de *Mairan* a démontré que la terre avait par elle-même une chaleur qu'elle ne tenait point du soleil, & qui est beaucoup plus considérable que celle qu'elle en reçoit.

Les faits sont connus, les causes restent cachées. M. de *Mairan* attribue cette chaleur, à un feu central qui s'exhale par la bouche des volcans. M. de *Buffon* croit, que la terre est une partie du soleil, détachée par le choc d'une cométe, & qui d'abord brûlante, s'est refroidie au point d'être habitée, & se refroidira au point de ne l'être plus.

Cela lui parut d'autant plus vraisemblable, que l'applatissement des pôles, & l'élévation de l'équateur, semblent prouver que la terre entiere a été quelque-temps un globe sans consistance; une masse de matiere, ou délayée par l'eau, ou mise en fusion par le feu, & que la chymie lui démontra que tous les corps sont vitrifiables à différens degrés de feu.

Il paraît qu'il a été embrasé & submergé.

Cependant les voyages des savans Français, donnant des connaissances plus exactes sur la géographie, on s'apperçut que presque toutes les hautes montagnes étaient, ou avaient été des volcans; que l'extérieur du globe était formé de longues couches de terre ou de sable, ou de coquilles, qui semblaient avoir été déposées lentement par les eaux: que les angles saillans que forment une chaîne de montagne étant toujours situés vis-à-vis des angles rentrans de l'autre chaîne, il paraît que les vallons sont les lits desséchés des anciens courans qui coulaient dans

la mer. Enfin, les productions marines que l'on trouve, en quelque endroit qu'on creuse la terre, même sur les montagnes, ne permirent plus de douter que l'Océan n'en eût couvert toutes les parties.

Toutes les connaissances humaines qui paraissent souvent se contredire, se prêtent pourtant un appui mutuel, quand elles sont approfondies.

Ainsi l'histoire parut d'abord démentir la physique; en la lisant mieux, on trouva que tous les peuples du monde, les Chinois, les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Péruviens, avaient conservé quelque souvenir du monde embrasé & du monde submergé: il fut facile de tout concilier.

On conçut que le globe enflammé, par quelque cause que ce soit, avait commencé à se refroidir par les pôles, & pouvait brûler encore dans la zone torride & vers l'équa-

teur, lorsque le genre-humain sortit du néant : & vraisemblablement il en sortit vers le cercle polaire. M. de *Buffon* croit que les premiers hommes nés sur cette terre, presque encore embrasée, ont été noirs. L'Océan, plus prompt à se refroidir que les corps solides, a dû être habitable long-temps avant la terre, sur-tout pour des animaux à coquilles, qui vraisemblablement ont été ses premiers habitans. Cette terre presque brûlante, avait alors peu de consistance : elle offrait peu de résistance à l'effort des vagues. Les vagues disposaient facilement de cet amas énorme de cendres de laves, de pierres ponces, de matieres friables, & pouvaient insinuer par-tout au milieu d'elles les productions de la mer. Dans cette hypothèse, la formation des montagnes, l'applatissement des pôles, l'élévation de l'équateur, les bancs de coquilles, les mines de sel, les couches horisontales, s'expliquent facilement.

De siècle en siècle, la terre refroidie, s'affermit sous les pieds de ses habitans : les

révolutions furent plus rares ; la me
contenue par des bornes plus difficiles à
monter.

Derniere révolution du globe.

Il paraît par une remarque de géogr
très-singuliere, que, dans la derniere
révolutions, la mer inonda le globe,
précipitant du pôle austral vers le pôl
réal. Tous les continens connus se term
au Sud par des pointes. C'est M. *Paw*
fit le premier cette remarque. L'*Amé*
par le Cap *Horn* ; l'*Afrique*, par cel
bonne Espérance ; l'*Asie*, par le Cap *Co*
& la presqu'Isle de *Malaça* ; la *nouvelle*
lande, par le Cap du *Sud*. Il observe que
disposition s'étend jusques dans les co
septentrionales. La *Californie* se termine
par le Cap *San-Lucas* ; la *Floride*, par
de *Buhama* ; la *Sicile*, par le Cap *Pa*
la *Grece*, par celui de *Matapan* ; la *C*
par celui de *Caroski* : enfin cela se vo
que dans la *Groenland*, qui prolonge a
le Cap *FarWel*, & jusqu'à la *nouvelle*

Tous les continens se terminent au sud par des pointes très-prolongées dans la mer.

ble, qui s'étend pour former le détroit de *Waigatz* : le *Spitzberg* même, au 80e degré de latitude nord, présente une longue pointe au midi.

Presque tous les golphes ou mers Méditerannées ont leur embouchure au Sud, ou au Sud-Est.

Il résulte de cette disposition, que presque tous les golfes & les mers Méditerannées ont leur embouchure vers le Sud. La mer de *Kamtchatka*, le golfe de *Pekin*, celui de *Tonquin*, celui de *Bengale*, celui de *Perse*, la *mer Rouge*, le golfe de *Venise*, la *mer Noire*, la *mer d'Asow*, la *mer Vermeille*, la Baye de *Baffin*, & même celle d'*Hudson* ; toutes reçoivent les flots de l'Océan vers le Sud, ou le Sud-Est, & sont portées vers le Nord, ou le Nord-Ouest.

Preuves tirées de la géographie ancienne.

La géographie ancienne acheve de prouver ce que la géographie moderne fait appercevoir. La *mer Egée*, la *mer Noire*, *la mer d'Asow*, ne sont qu'une continuation de la *mer Rouge* : les *Palus-Méotides* au nord de ces mers s'étendaient autrefois quatre cens

lieues plus loin qu'aujourd'hui, & les mines de sel de la Pologne semblent prouver que ces mers se joignaient à la *mer Baltique*, qui, par le *Golfe de Finlande* & les *Lacs de Ladoga & Onega*, s'unissaient à la *mer Blanche*.

Ainsi la *Suede*, la *Laponie* & la *Norvege* formaient une Isle; l'*Europe* en faisait une seconde, l'*Afrique* une troisieme : ou pour mieux dire, toutes les plaines de ces pays inondés, ne laissaient apparaître que les lieux les plus élevés : il n'y avait dans ces contrées qu'une continuité d'Isles semblables à celles des Isles *Philippines*, des *Marianes*, des *Moluques*, & des Isles de *Salomon*.

Le *Golfe Persique*, la *mer Caspienne*, le *Lac Aral*, semblent n'avoir été qu'un bras de mer qui se répandait au travers de la Sibérie ; pays bien moins élevé qu'on ne l'a cru, & rempli de mines de sel qui le rendent si froid, & qui attestent le long séjour que la mer a fait dans ses plaines.

L'Amérique paraît être sortie du fond des eaux, plus tard que notre continent.

Telle fut la derniere révolution de notre globe. Mais le genre-humain existait depuis bien des siécles. Si des milliards d'hommes périrent; si des milliers d'Etats furent détruits; si toutes les sciences furent anéanties par ces innondations successives; la race entiere des hommes, ne périt point. On a même retrouvé les points du globe, qui, dans ces lentes submersions, ont dû servir d'asile au genre-humain, & pourraient lui en servir encore, si la masse entiere du globe affermi, n'était pas maintenant assez solide pour résister aux flots de l'Océan.

Points du globe où les hommes ont pu se sauver de ces inondations.

Le plateau de la Tartarie dont le Gange, l'Irtiz, l'Amur & presque tous les grands fleuves de l'Asie découlent dans les mers du Nord, de la Chine & des Indes; la Suisse, d'où le Rhône, le Rhin, le Danube descendent vers l'Océan, le Pont-Euxin & la

Méditerranée; les montagnes de l'Abyssinie, où le Nil prend sa source; les monts *Serrelionne*, d'où tombent le Niger, & le *Sénégal*; les hautes vallées du Pérou, où la riviere des Amazones, l'Uragai, l'Orenoque ont leurs immenses réservoirs; sont les lieux de refuge où les hommes ont bravé les fureurs de l'Océan.

Volcans. Un autre fléau poursuit les malheureux humains fugitifs sur ces montagnes. Au moment où la mer s'en approche, elles deviennent des volcans; les flammes & les torrens de lave qu'elles vomissent, portent la terreur & la mort par-tout autour d'elles. Mais en causant cet effroi elles élevent perpétuellement le terrain, & elles reculent la mer qui menaçait de tout inonder. Les Italiens ont tenté de calculer la quantité de matiere que le Vésuve & l'Etna ont vomie, & elle est de plusieurs milliers de fois plus considérable que ces montagnes. Les différentes couches de lave, entassées l'une sur l'autre,

les villes englouties par leurs éruptions, & couvertes par des lits de matieres calcinées, prouvent évidemment qu'elles ont élevé prodigieusement le terrain de la Sicile & de l'Italie : mais l'ont elle rendu caverneux ? mais, n'en ont-elles fait qu'une voute que le choc des flots peut briser & engloutir en un moment ? c'est ce que la postérité seule pourra savoir.

Remarque des savans de la Suede.

S'il me paraît démontré que la derniere révolution du globe s'est faite par une inondation du Sud-Est au Nord-Ouest ; une remarque des savans de Suede me ferait croire que la mer se balance d'un pôle à l'autre, & que peut-être toutes les grandes révolutions occasionnées par l'Océan, se sont faites dans cette direction.

La mer Baltique diminue, de siécle en siécle, de 45 pouces : dans la mer du Sud, les navigateurs modernes ne retrouvent plus les terres que d'anciens navigateurs prétendaient avoir vues autrefois. Les terres austra-

les s'engloutiſſent-elles, tandis que celles du Nord ſe découvrent ?

Réponſe à des théologiens.

Des Théologiens de Stokholm, auſſi intrépides que ceux qui, dans Paris, oſerent cenſurer l'hiſtoire naturelle de M. de *Buffon*, repréſenterent au Gouvernement, que cette remarque des ſavans de la Suede n'étant pas conforme à la Geneſe, il fallait la condamner. On leur répondit, que Dieu avait fait la mer Baltique auſſi-bien que la Geneſe; & que s'il y avait quelque contradiction entre ces deux ouvrages, elle était plutôt dans les copies que nous avons de ce livre, que dans la mer Baltique, que nous avons en original, & telle que Dieu l'a faite. C'eſt à peu près ce qu'on répondit aux Docteurs qui voulurent s'élever, dans Paris, contre le grand homme qui nous enſeigna l'hiſtoire naturelle, & qui obſerva ſi bien les œuvres du Créateur. C'eſt ce que je répondrai, ſi l'on m'accuſe d'avoir diſſerté ſur des obſervations phyſiques & démontrées.

Voilà donc les différens états par où le globe a passé, avant d'être tel qu'il est aujourd'hui : d'abord il fut enflammé, & alors sa masse entiere s'applatit vers les pôles, en s'élevant à l'équateur ; alors les plus hautes montagnes, alors tous les corps qui ne doivent leur origine qu'au feu, se formerent ; tels sont les métaux & les roches, &c. qui, se trouvant toujours sans aucun mélange ni du régne végétal, ni du régne animal, ni des productions marines, paraissent appartenir au monde primitif, & avoir précédé toutes les révolutions du globe.

Etats par où le globe a passé avant d'être tel que nous le voyons.

Mais lorsque la mer, promenant les débris du monde d'un pôle à l'autre, forma ces différentes couches de terre qui nous étonnent ; lorsqu'elle engloutit les forêts, & les hommes, & les animaux ; de nouvelles combinaisons se formerent dans le sein du globe. Alors nâquirent la plûpart des fossiles, où l'on retrouve la substance animale & la substance végétale dont ils sont formés ; & sur-tout

les coquilles, qui, de toutes les productions de la nature, paraissent les plus indestructibles & les plus reconnaissables dans leurs mutations.

Enfin, la couche de terre sur laquelle nous habitons & qui produit nos alimens ; cet épiderme du globe n'est composé que du débris des végétaux, & des cadavres des animaux réduits en poudre. Elle ne s'est donc formée que long-temps après la retraite de l'Océan, quoique les plantes marines & les poissons aient pu y concourir & la commencer.

L'Isle de l'Ascension en offre un exemple.

L'Isle de l'Ascension nous en offre un exemple. C'est un immense amas de rochers calcinés : c'est un volçan qui paraît éteint, mais où la végétation ne s'est point encore établie : le roc est nud, la mer y a déposé du sable.

Les oiseaux de mer se sont emparés de la cime des montagnes : ils y font leur nid,

ils y transportent les poissons qu'ils enlevent, ils s'y multiplient à l'excès, ils y meurent, ils s'y réduisent en poudre. Les tortues se sont emparées des bords sablonneux que la mer abandonne : elles y pondent, quelques-unes y périssent ainsi que leurs œufs, & la destruction de tant d'animaux commence à y former une légere couche de terre que quelques siécles encore accroîtront & rendront propre à la végétation. La mousse couvre déja des rochers ; les derniers navigateurs y ont trouvé quelques plantes : c'est l'image de ce qui est arrivé à nos continens, dont tant de montagnes ont été des volcans & en portent encore les marques.

On retrouve quelques vestiges d'un peuple qui exista avant la derniere révolution du globe.

Si l'on a retrouvé les points du globe qui ont servi de refuge au genre-humain, pendant ces grandes inondations ; on a fait plus, on a trouvé des preuves qu'avant la derniere de ces révolutions, il y avait eu un peuple aussi éclairé peut-être, que le sont aujourd'hui les peuples de l'Europe : on a fait plus encore,

on a retrouvé la place même où ce peuple habitait. Cette découverte faite dans les dernières années du régne de *Louis XV* n'a été publiée que depuis sa mort. Elle est assez importante pour nous faire examiner par quel procédé on y est parvenu. M. *Bailly*, à qui nous la devons, en comparant les antiquités des Chinois, des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens, s'apperçut bientôt que ces peuples avaient des méthodes savantes dont ils ne connaissaient pas les principes; que les vérités qu'ils savaient, étaient mêlées de fables qu'ils n'auraient point eues, ou du moins qu'ils n'auraient plus, s'ils avaient trouvé eux-mêmes ces vérités; qu'ils se vantaient de plusieurs observations astronomiques qui ne pouvaient avoir été faites dans leurs climats; il en trouva même dans l'Almageste de *Ptolémée* qui ont été faites sous le 49me degré de latitude Nord, & qui par conséquent n'appartiennent à aucun de ces peuples, beaucoup trop méridionaux.

Alors

Alors ces peuples qui n'ont rien perfectionné depuis tant de milliers d'années, lui parurent suspects de n'avoir rien inventé.

En comparant les fables de leur Mythologie, avec celles que l'Irlandois *Sæmondr* a rassemblées dans son livre de *l'Edda*, & avec celles des nations hyperborées qu'a publiées *Olaüs Rudbeck*, il trouva des rapports frappans entre les opinions de ces peuples, qui jamais ne se sont rien communiqués, & qui même ne soupçonnaient pas l'existence les uns des autres.

L'Astronomie lui démontra que les observations s'étaient faites vers le 50me. degré de latitude Nord; la Mythologie, que toutes les fables font allusion à des jours & à des nuits de six mois, de quatre mois ou de deux mois; qu'elles n'avaient donc pu naître dans le Midi. L'histoire lui fit voir que les Persans, les Indiens, les Chaldéens, les Chinois, & même les Ethiopiens, pères des

Egyptiens, ayant des fables, des connaissances & même des époques à peu près semblables, il fallait que le peuple instructeur de ces nations eût eu sa résidence au milieu d'elles, & que vraisemblablement, il régnât dans l'Asie, de la mer Caspienne à la Tartarie Chinoise.

En supputant les tems où les Chinois, les Egyptiens, les Indiens & les Chaldéens font remonter leurs observations, il trouve, par des calculs aussi vraisemblables qu'ingénieux, que ces quatre peuples les firent à peu près dans le même temps, environ trois mille ans avant notre Ere, & que partout on trouve des traces d'observations bien plus antiques; observations telles, qu'aucun de ces peuples ne put les faire, & ne pourrait les faire aujourd'hui.

Il lui parut donc démontré que ce peuple savant avait habité au Nord de l'Asie, qu'il avait péri environ quatre mille ans

avant notre Ere ; & que les peuples *Asiatiques* n'ont aujourd'hui que des débris & non les élémens des sciences, ainsi qu'il s'exprime.

Remarquez que M. de *Buffon*, par des observations physiques a été porté à croire que les hommes avaient d'abord habité le Nord ; que *Alaüs Rudbeck*, par des recherches Mythologiques, eut la même opinion, & qu'il fit de la Suéde la fameuse isle Atlantique, dont toute l'antiquité a célébré la submersion ; que M. *Danville*, par des recherches Géographiques, a trouvé des ruines & des débris depuis le lac Aral jusqu'à la ville de Selin-gins-Koi en Tartarie ; & que l'auteur de l'histoire Politique & Philosophique des établissemens des Européens dans les deux Indes, aussi-bien que M. *Paw*, ont été induits par des recherches historiques, à penser qu'il y avait eu un peuple savant dans ces mêmes contrées.

Voilà donc la Physique, la Mythologie, la Géographie, l'histoire & l'Astronomie

Je m'arrête un moment dans le désert habités autrefois par un peuple savant & industrieux. Je vois que les travaux n'ont pas été inutiles pour la postérité, ni même pour sa gloire. Après 6 mille ans de destruction, un membre de l'Académie des sciences retrouve des preuves de son existence, & lui rend le premier l'hommage qui lui est dû. Cet Académicien, M. *Bailly*, dans son histoire de l'astronomie ancienne, remplie de nouveautés & d'exactitude, nous fait entrevoir l'instant où il disparut de la face de la terre; il fixe les temps où les quatre plus anciennes nations de l'Asie ont commencé à recueillir les débris des sciences inventées par ce peuple précurseur : il retrouve même quelques-unes des observations que ce peuple seul a pu faire. Il est impossible qu'on pénètre plus avant dans l'étendue des siècles passés, ni qu'on répande plus de jour sur leurs ténèbres.

Ainsi du haut des cieux & du point le plus élevé de l'atmosphère, jusqu'au fond de la mine la plus profonde, où quelques savants s'ensevelissaient pour y chercher des traces du globe primitif, tout a été l'objet des observations de nos physiciens.

Des expériences sur l'air produisirent les plus étonnantes découvertes ; les hommes se trouvaient entourés d'un fluide puissant & terrible, qui perpétuellement agissait sur eux-mêmes, & dont ils ne s'étaient jamais doutés. Tous les physiciens de l'Europe s'animèrent à faire des expériences sans nombre, & on tenta les plus hardies & les plus dangereuses ; on parvint à détourner le cours de la foudre.

De l'electricité.

Celui qui conçut, qui tenta & qui exécuta cette entreprise, qu'on eût regardée comme un excès de démence dans le siècle passé, n'était pas même un Européen ; c'était un savant né sur les bords de l'Amérique, dans

Je m'arrête un moment dans les déserts habités autrefois par un peuple savant & industrieux. Je vois que tous leurs travaux n'ont pas été totalement perdus pour la postérité, ni même pour sa gloire. Après 6 mille ans de destruction, un membre de l'Académie des sciences retrouve des preuves de son existence, & lui rend le premier l'hommage qui lui est dû. Cet Académicien, M. *Bailly*, dans son histoire de l'astronomie ancienne, il remplit de nouveautés & d'exactitude; nous fait entrevoir l'instant où il disparut de la face de la terre, il fixe les temps où les quatre plus anciennes nations de l'Asie ont commencé à recueillir les débris des sciences inventées par ce peuple précurseur : il retrouve même quelques-unes des observations que ce peuple seul a pu faire. Il est impossible qu'on pénètre plus avant dans l'étendue des siècles passés, ni qu'on répande plus de jour sur leurs ténèbres.

science dans toute la nation ; comme M. de *Bomare*, en donnant le premier des cours d'histoire naturelle, nous a fait trouver de nouveaux charmes dans la contemplation de la nature.

Si ce fluide électrique est l'origine de la foudre, il paraît qu'il est aussi la cause des aurores boréales, ainsi que ces feux qui jaillissent au milieu des vagues dans la tempête, qui étincelle dans le sillage d'un vaisseau, ou qui se placent sur l'extrémité des mâts; feux dont les anciens ont fait des demi-Dieux, *Castor & Pollux*, & dont les Chrétiens ont depuis fait *St. Elme*. Les rapports que l'on a trouvés entre le fluide électrique & la matiere magnétique, en produisant un nouvel étonnement, ont produit de nouvelles conjectures & de nouvelles incertitudes. Voilà deux fluides dont on sent l'irrésistible puissance, dont tous les effets tiennent du prodige, avec lesquels un homme un peu habile, pourrait persuader

un lieu où il n'y avait point d'habitation humaine dans les beaux jours du siécle de *Louis XIV*, où, sur la fin de son régne un Anglais appellé *Guillaume Penn*, conduisit une colonie de Quakers qu'on persécutait à Londres, & où cet Anglais jetta les fondemens d'une ville qui, en 80 ans, est devenue une des plus belles & des plus peuplées de l'univers. Ni Rome, ni Londres, ni Paris n'eurent de tels commencemens. Elle cultive tous les arts; elle a une Académie dont les membres osent disputer d'érudition avec les savans de l'Europe, & reconnaître leur mérite, en les choisissant pour freres. M. de *Buffon* est le premier Français que cette Académie ait adopté.

Les disciples de ce *Franklin* qui avait osé diriger la foudre, eurent des disputes sur l'électricité avec notre Abbé *Nollet*, celui pour qui le Roi fonda une chaire de Professeur de physique expérimentale au Collége de Navarre, & qui répandit le goût de cette

Guinée d'autres incommodités, il passait de l'Amérique à l'Isle de France, & au Cap de Bonne Espérance, où il franchit les murs du Jardin de la Compagnie Hollandaise, afin d'y observer des plantes que ce peuple, toujours trop peu communicatif, refusait de lui faire connaître. *Commerçon* faisait le tour du monde : *Grangé* & *Simon* parcouraient l'empire Turc : l'un fut en Egypte, & l'autre dans l'Asie mineure & en Perse. *Simon* fut pris à Constantinople avec une femme, & sacrifia son [illegible] pour sauver sa vie. [illegible] de s'instruire & [illegible] la doi[illegible] [illegible] que la loi Musulmane oblige à bien traiter tous les [illegible] ayant besoin de converser avec personne pour trouver des plantes, & craignant d'être trahi par [illegible] ; il [illegible] & il [illegible] long-temps en Empire, [illegible] reçu dans toutes les Caravanes. Son entreprise ne fut pourtant pas heureuse ; *Simon* & *Grangé* périrent tous les deux dans leur voyage, & tous deux de mort

à un peuple ignorant, qui fait des mira-cles, qu'il est un Dieu [illegible] point, & l'on ignore [illegible] comment ils agis-sent, & sur-tout les deux [illegible] la mê-me; [illegible] si tous deux, ainsi que la lumière & la chaleur, ne sont pas des effets du feu différemment modifiés. [illegible] faire connaître [illegible] monde : Grange & Simon parcouraient, con-

Botanistes Français.

Tandis que ces phénomènes occupaient les physiciens de l'Europe, les Botanistes fran-çais parcouraient la terre. M. de *Jussieu* étoit au Pérou, M. *Adanson* bravait au Sénégal la chaleur accablante de ce climat brûlant, & pour avoir quelques plantes il s'exposait seul dans des déserts, aux Serpens, aux Lions, aux Tigres, aux Eléphans, aux Crocodiles, aux Hippopotames, à tous les monstres de l'Afrique; & lorsque retiré sous sa hutte il vouloit dormir ou travailler, les insectes ailés & ces fourmis qu'il appelle *Vagvagues*, l'assiégeaient de toutes parts, & dévoraient ses livres, ses papiers, ses draps, ses habits & sa peau même. M. *Aublet* supportait la

...d'autres incommodités, passait de ...rique à l'Isle de France, & au Cap de ...ne Espérance, où il franchit les monts ...de la Compagnie Hollandaise, afin ... observer des plantes que ce peuple, ... peu communicatif, refusait de lui e connaître. Commerçon faisait le tour du ... nde : *Grangé* & *Simon* parcouraient l'em-... : l'un fut en Égypte, & l'autre dans ... & en Perse. *Simon* fut pris là ... avec une femme, sacrifia son ... pour sauver sa vie. ... de l'ar-... d'instruire & peu effrayé de ... il y était ... que lui ... obligé à bien ... les ... ayant besoin de converser avec ... pour trouver des plantes qu'il crai-... d'être trahi par son ..., il pénétra ... ; & il ... long-temps ... reçu dans tous les ... Son entreprise ne fut pas ... *Simon* & *Grangé* périrent tous les ... dans leur voyage, & tous deux de mort

funeste. *Commerçon* ne revit point sa patrie; il mourut de maladie avant d'achever le tour du monde.

Nos Astronomes parcouraient aussi tous les climats de la terre. Quelques-uns furent aussi les victimes de leur zèle, comme M. *Verron* qui mourut à l'Isle de France; comme l'abbé *Chappe* qui mourut dans la Californie.

Travaux des Astronomes.

Tous ces voyages ne pouvaient se faire qu'à l'aide de l'Astronomie; ils la perfectionnaient de jour en jour; & cette science en se perfectionnant, rendait les voyages plus faciles.

Cette science fit beaucoup de progrès sous *Louis* XV. Dès les premieres années de son régne, on fait dans les ports de France des observations exactes des marées, & on détermine par elles les loix & les périodes du flux & du reflux; & celles de l'attraction

du Soleil & de la Lune sur les eaux de l'Océan.

On continue la méridienne de Paris, commencée sous le régne de *Louis XIV*; elle traverse la France du Sud au Nord, de Collioure jusqu'à Dunkerque.

Jacques Cassini, le fils du célebre *Dominique Cassini*, qui avoit tracé cette méridienne, éleve une perpendiculaire à cette méridienne, & cette perpendiculaire traverse la France de St. Malo à Strasbourg en passant par Paris.

Ce même *Jacques Cassini* avec l'abbé *de la Caille* & M. *Maraldi*, dressent astronomiquement une carte du royaume.

Je ne parle point ici des voyages au Pôle & à l'Equateur, ni de ceux qui furent faits pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil : nous le traiterons à part.

Les premiers ont servi à déterminer la figure de la Terre, à connaître les réfractions de la lumiere, les variations de l'atmosphere; & les changemens de la pesanteur en différens pays; ainsi que la hauteur des montagnes les plus élevées de ce globe.

Les seconds ont fait connaître la distance du Soleil à la terre, autant peut-être qu'il est possible à l'homme de la connaître: avant ces voyages on la savait à 8 ou 10 millions de lieues près; aujourd'hui on n'a guéres que 300 mille lieues d'incertitude; & cette distance est de 34 millions 357 mille 480 lieues de 2283 toises chacune.

La distance de la Lune à la Terre, est aussi mieux connue: elle a été déterminée par les observations de l'abbé *de la Caille* & de M. *de la Lande*. Le premier, l'observait au Cap de Bonne-Espérance, & le second à Berlin.

L'erreur qui était auparavant de plus de mille lieues, n'est pas de 50 aujourd'hui.

la Lune dans sa plus grande distance de la Terre est éloignée de 91,400 lieues, & elle s'en approche quelquefois jusqu'à 80,000.

L'abbé *de la Caille*, dans ses voyages, fit une découverte plus importante : il rendit le plus grand service à tous les navigateurs, & à peine en a-t-il la gloire. Il indiqua la méthode la plus facile & la plus commode pour reconnaître la longitude en mer, par l'observation de la Lune : méthode qui n'exige pas plus d'une demi-heure de travail, & qui ne permet jamais qu'on se trompe de plus d'un demi-degré, ou de 18 lieues marines. En 1755 il publia un plan d'opérations & de calculs pour faire un almanach nautique, qui eût dirigé nos navigateurs. Bientôt après à Paris on fit une partie de ces calculs ; on les publia dans un livre intitulé *l'état du Ciel*, & dans celui qu'on appelle *la connaissance des temps*. On n'acheva pas cette entreprise. Les Anglais apprenant cette

découverte, & voyant notre négligence s'emparerent de ce plan qu'on n'exécutait point: & douze ans après qu'on eut publié en France l'ouvrage de l'abbé *de la Caille*, en 1767, ils publierent à Londres leur almanach nautique: & depuis, tous les ans, ils font calculer à grands frais celui de l'année suivante, toujours selon le plan proposé par cet abbé: & l'Europe croit que l'invention en est due aux Anglais, aussi-bien que son exécution.

Cette idée n'est pas la seule qu'ils nous ayent dérobée, & dont ils auront la gloire dans la postérité.

Ce *Bouvet-Lozier* qui, en 1739, découvrit, ou prétendit avoir découvert le Cap de la Circoncision, au 55me. degré de latitude Sud, & qui fut arrêté par des glaces, devait faire le tour du Pôle Austral.

Ce M. de *Kerguelina*, qui fut envoyé au Sud de l'Isle de France, & dont les vaisseaux

rencontrerent

rencontrerent en 1772, au 49$^{me.}$ degré de latitude Sud, une terre qu'ils nommerent la *France Australe*, avait ordre aussi de faire le tour de ce Pôle : grande & sublime entreprise, qu'il fallait confier à des navigateurs plus hardis, ou du moins plus habiles.

Les Anglais la voyant échouer, s'en emparerent, & en chargerent le célebre *Cook*, qui avait déja fait le tour du monde; qui avait le premier fait le tour de la nouvelle Zélande; & qui le premier encore, avait côtoyé le bord oriental de la nouvelle Hollande.

Il acheva cette grande entreprise : il partit avec le Capitaine *Fourneau*; & ils firent les premiers le tour de ce pôle, dans des mers inconnues & dans des parages affreux, où jamais avant eux aucun humain n'avait pénétré.

Malgré tant d'intrépidité, jamais *Cook* ne put passer au-delà du 71$^{me.}$ dégré. Il est

enfin de retour en Angleterre, où il a reparu avec la gloire d'avoir fait la navigation la plus hardie qu'on ait tentée depuis *Christophe Colomb*, & la plus heureuse qu'on ait jamais faite.

Il est remarquable que sur ces deux vaisseaux, il n'y avait presque aucun homme qui n'eût fait au moins une fois le tour du monde; quelques-uns même avaient fait ce tour jusqu'à trois fois. Ils n'ont point été attaqués du scorbut, ce qu'ils ont attribué à l'usage de la chour-crout & du cidre: ils n'ont perdu que six hommes; encore ont-ils péri par accident.

Si les navigateurs Anglais l'emportaient ainsi sur les nôtres, les astronômes Français ne le cédaient point aux leurs.

Les travaux de M. *Clairaut* & de M. d'*Alembert* ont fait connaître avec une précision dont on n'osait se flatter, toutes les

inégalités du cours de la Lune & des planètes.

C'est ce même M. *Clairaut* qui nous étonna par ses calculs sur la comète qui avait paru en 1607 & en 1682. Il osa supputer les effets que l'attraction de Jupiter & celle de Saturne devaient produire sur sa marche ; & il démontra que le retour de cette comète devait en être retardé de dix-huit mois : elle reparut en effet dans le temps qu'il lui assigna, en 1759.

M. *Messier*, l'œil sans cesse appliqué à sa lunette, observait tous les points du Firmament, & annonçait toujours le premier toutes les comètes qui se montraient dans la profonde étendue des cieux. On en a vu presque toutes les années : & il y en a aujourd'hui 63 dont les orbites sont calculées, de manière à les reconnaître, si jamais elles reparaissent.

Toujours attentif à saisir ce qui échappe aux yeux des autres, M. *Messier* voulut connaître toutes ces taches qu'on voit dans le Ciel & qu'on appelle nébuleuses, parce qu'ignorant ce qu'elles sont, on les a dénommées par la couleur qu'elles ont : & dans l'histoire de l'Académie des sciences, année 1771, il publia un catalogue de toutes celles qu'on découvre sur l'horison de Paris : il compte 19 nébuleuses, & 24 petits amas d'étoiles si faibles, qu'on les confond aisément avec les nébuleuses : ce qui fait présumer que ces nébuleuses elles-mêmes ne sont que des amas d'étoiles plus faibles encore.

Il chercha vainement plusieurs nébuleuses qui avaient été observées & dessinées par des astronomes du siécle passé, & même de ce siécle. Il soupçonna qu'il était arrivé du changement dans la forme de quelques autres.

L'obſervation des Satellites de Jupiter découverts par *Galilée* dans le ſiécle paſſé, perfectionna beaucoup la géographie, en faiſant connaître avec préciſion la longitude du lieu d'où on les obſerve.

Ces Satellites offraient deux phénomenes ſinguliers. Les nœuds de leurs orbites ont un mouvement direct ſur l'orbite de Jupiter, quoique la théorie de *Newton* n'attribue en général aux nœuds des planetes qu'un mouvement rétrogade. M. de la *Lande* démontra que ces nœuds rétrogradent ſur l'orbite de ces ſatellites, conformément à cette théorie, & qu'il en peut réſulter quelquefois ſur l'orbite de Jupiter, un mouvement direct conforme à l'obſervation.

Le ſecond phénomene était une variation ſinguliere de l'inclinaiſon de l'orbite de ces Satellites, qui ſemble s'élever & s'abaiſſer périodiquement ſur l'orbite de Jupiter. M. *Bailly*, l'Auteur de cette hiſtoire de l'aſtro-

N 3

nomie dont nous avons parlé, détermina la masse de ces satellites : il connut leur diametre & leur grosseur : il fit voir que cette variation de l'inclinaison n'était que l'effet nécessaire des mouvemens périodiques & réguliers de ces nœuds : ainsi ce qui paraissait une dérogation aux loix de la nature, en devint la confirmation.

En travaillant avec M. *Maraldi*, ce même astronome a découvert que les nœuds des quatre Satellites, ont autour d'un certain point de l'écliptique de Jupiter, un mouvement vibratoire : phénomene absolument nouveau, & jusqu'alors inconnu. Et comme ce point lui-même rétrograde sur l'écliptique de Jupiter, il est à présumer que ce point parcourra cette orbite entiere, & transportera dans tous ses points le phénomene de la vibration.

Ces découvertes étaient le fruit de la constance & de l'exactitude à observer ces astres:

mais ce qui fut le fruit de l'imagination & de la sagacité, ce fut l'art de mesurer les inégalités de la lumiere des Satellites de Jupiter, en se procurant à volonté des éclipses fictives. Par-là M. *Bailly* connut comment la lumiere diminue dans les véritables; & il trouva le moyen de rendre comparables entr'elles les observations qu'on fait d'une même éclipse, en différens endroits.

Tant d'observations astronomiques perfectionnaient la géographie : la navigation devenait plus facile : l'Océan fut connu comme la terre. Ces écueils, ces gouffres, ces endroits dangereux où les vents se partagent ou se rassemblent, & forment des tourbillons affreux ; les climats où le même vent régne toujours, ceux où le vent change deux fois par an de direction, & toujours aux mêmes époques ; furent indiqués aux navigateurs.

On sut que les vents alisés & les moussons ne se trouvent que dans la zone torride ;

que la mer eſt plus ſalée dans cette zone que dans les tempérées ; qu'elle l'eſt moins encore dans les glaciales ; que ſon âcreté diminue de l'équateur au pôle.

On examina plus attentivement toutes les productions de l'Océan. On rectifia les erreurs. M. *Peyſſonel* le médecin, nous démontra que les coraux & les madrépores n'étaient point des plantes comme on le croyait ; mais des habitations conſtruites par des inſectes, comme des ruches par des abeilles.

Buache nous fit voir que les chaînes des montagnes ſe ſuivent ſous les flots de l'Océan, comme ſur la terre ; que les Iſles ne ſont que les ſommets de cette longue chaîne de montagnes, qui embraſſe tout le globe.

Ce M. *Bouguer* qui fut meſurer au Pérou un dégré du méridien, nous donna un excellent traité de la navigation ; il nous apprit à conſtruire des navires : & depuis, les An-

glais ont imité les nôtres : mais il nous manque encore un bon traité de *Géographie Physique.*

Nous en avons des morceaux admirables, mais épars, dans *l'histoire naturelle* de M. de *Buffon*, dans *les recherches sur les Américains*, & dans celles *sur les Chinois & sur les Egyptiens de M. Paw*; dans *l'histoire Philosophique & Politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*; dans quelques ouvrages de M. de *Voltaire*; mais je ne sais si la science est assez connue, pour qu'un homme de génie puisse en faire un traité complet.

La Chymie offrit des secours aux navigateurs. M. *Poissonnier*, médecin de la faculté de Paris, trouva le moyen de dessaler l'eau de la mer, & de la rendre bonne à boire. Cette science fournit de nouveaux procédés aux manufactures, & à presque tous les arts : elle donna de nouveaux remédes à la méde- De la Chymie.

cine. L'Ether eſt une découverte de ce ſiécle : il eſt dû à l'Allemagne, où la Chymie ſemble avoir pris naiſſance ; depuis qu'on ne s'occupe plus d'Alchymie, elle y a fait les plus étonnans progrès. Les Chymiſtes Français ajouterent leurs découvertes à celles des Allemands. Ils firent de nouveaux éthers, l'éther acéteux fut trouvé par ce même Comte de *Lauraguais* qui a débarraſſé le théâtre de ces bancs qui nuiſaient à l'acteur & aux ſpectateurs.

De toutes les découvertes chymiques, celle qui fit le plus de bruit dans le monde, fut l'évaporation ou la conſommation du diamant par le moyen du feu.

Le Grand Duc de Toſcane, qui fut depuis l'Empereur *François* I, avait autrefois fait évaporer quelques diamans au foyer d'un verre ardent. On n'en avait rien cru ; beaucoup de Chymiſtes même s'étaient perſuadés qu'un fourbe avait attrapé ce Prin-

ce, & lui avait extorqué ſes diamans, en lui faiſant accroire qu'ils s'évaporoient.

Enfin, au bout de vingt ou trente ans, M. *Darcet*, médecin de la faculté de Paris, voulut s'en éclaircir : il mit des diamans dans un fourneau, & les diamans diſparurent, ſans laiſſer la moindre trace, ſans donner la moindre cendre : on ne douta pas qu'ils ne ſe fuſſent évaporés. Les jouaillers nierent le fait. On fit de nouvelles expériences : on les fit avec une eſpéce de ſolemnité : tous les ſavans, tous les amateurs des arts y aſſiſterent ; les Chymiſtes y appellérent les jouaillers, les diamans s'anéantirent encore. Les jouaillers qui avaient fait leurs expériences à part, à leur maniere, & qui avaient perdu leurs diamans, ne furent pas convaincus. La coutume qu'ils ont de temps immémorial, d'expoſer les diamans à un feu très-vif, leur donnait cette incrédulité. Cette incrédulité fit refaire d'autres expériences ; & l'on connut que le diamant peut ſupporter ſans s'altérer, le feu le

plus violent, lorsqu'il est tellement enveloppé, que l'air ne le touche point ; mais s'il éprouve dans l'opération, le plus leger contact de l'air, il se dissipe entiérement ; & il n'a pas besoin d'être exposé à un feu bien ardent. Ainsi l'on revint à croire que le diamant se consume plutôt qu'il ne s'évapore.

On parla de cette expérience jusques dans les soupers : elle fournit beaucoup de plaisanteries sur une parure si chére aux femmes. On se tût sur une autre plus véritablement belle, plus importante par ses rapports, plus inhérente à nous-mêmes, & plus propre à nous faire admirer l'art & la simplicité des opérations de la nature : elle ne fut guéres connue que des seuls Chymistes.

En Italie M. *Beccari*, & en Alsace à Strasbourg MM. *Kessel* & *Meyer*, voulurent connaître les parties constituantes de la farine ; ils la laverent à plusieurs eaux, ils

en féparerent l'amidon, ils en tirerent une fubftance qui reffemble beaucoup à une fubftance animale.

Auffi-tôt M. *Rouelle* à Paris, M. *Maquer* & les plus favans de nos Chymiftes, reprirent ces expériences, & les poufferent auffi loin qu'elles purent aller : ils trouverent que l'amidon ne contenait, pour bien dire, que les parties végétales de la farine; qu'en l'enlevant il reftait un *gluten*, qu'ils appellerent *vegeto-animal* : toutes fes parties font fi rapprochées, fi liées entr'elles, qu'on ne peut les féparer : quand on le tire, il s'étend dans tous les fens ; & quand on l'abandonne, il fe replie fur lui-même, & il reprend fa premiere forme, comme fait le tiffu de la peau qui tour-à-tour s'étend & fe refferre : fi on le brûle, il fe grille comme la chair, & répand l'odeur des matiéres animales. Dès l'année 1770.

Toutes les farines contiennent plus ou moins de ce *gluten* : & tous les peuples de la

terre se nourrissent principalement de farineux. Le bled, le seigle, l'orge en Europe; le riz, le salep, le sagou en Asie, le fruit de l'arbre à pain dans les Isles des Indes orientales; les pommes de terre, la cassave ou la racine du manioc en Amérique, sont tous des substances farineuses.

Plantes apportées en Europe, & particuliérement en France.

Nos Botanistes, dans leurs voyages, ont transporté ces plantes d'une partie du monde dans l'autre. Ils ont enrichi l'Europe de presque toutes les productions des autres pays, que son climat lui a permis de s'approprier. Ils ont offert de nouveaux secours à la médecine, de nouveaux mets à nos tables, de nouveaux plaisirs à nos yeux.

Notre Europe, où l'homme est si supérieur à l'homme des autres parties du monde, notre Europe était bien pauvre dans son origine : il a fallu tout y transplanter, & sur-tout dans les Gaules. La Vigne, originaire d'Asie, ne fut plantée sur nos côteaux que

sous le régne de l'Empereur *Probus* : la Cerise apportée comme elle de l'Asie, par *Lucullus*, nous vient d'Italie : l'Oranger, la Grenade, le Citron nous viennent d'Afrique, où les anciens avaient placé le jardin des Hespérides : les Romains tirerent d'Egypte les premieres Lentilles qu'on ait vues en Europe : les Arabes transplanterent de la Mauritanie en Espagne au 9me. siécle, cette plante qu'on appelle encore de leur nom *Bled-sarrazin* : les Pommes-de-terre, dans ces derniers temps, nous ont été apportées d'Amérique : il n'y a pas jusqu'à la Laitue qui ne nous soit étrangere : ce fut *Rabelais*, le célébre Curé de Meudon, qui l'apporta de Rome.

Tout le monde sait que le Thé, le Café, le Sucre, dont nous faisons tant de cas & tant d'usage, sont des plantes asiatiques, qui ont passé au travers de l'Europe, & que les navigateurs modernes ont portées d'Asie en Amérique.

Nos parterres comme nos potagers, son remplis de productions étrangeres, & doiven ainsi que nos vergers, une grande partie de leurs richesses à l'industrie humaine.

Ce fut M. *Bachelier* qui nous apporta un genre d'Anémones des Indes orientales : les Renoncules doubles nous furent apportées de Tripoli en Syrie, & les semi-doubles de Constantinople : le Dictame nous vint de Créte.

La Tulipe, dont la beauté inspire à quelques fleuristes une passion si vive, nous est venue de la Turquie, & est originaire de la Tartarie : mais dans sa patrie, elle n'est qu'une petite fleur grise ou jaune, sans éclat, sans appas, indigne d'attirer les yeux. Les voyages, les transplantations, & sur-tout les soins des cultivateurs, lui ont donné ces couleurs si vives, si tranchantes, si variées, qui la changent si prodigieusement, qu'on ne la reconnaîtrait point dans son propre pays.

L'Œillet

L'Œillet a peut-être éprouvé de plus grands changemens. Cette fleur si belle, qui le dispute à la rose, qui lui serait peut-être préférée si son faible calice pouvait porter ses nombreuses feuilles, & lui conserver sa forme évasée; l'œillet, est plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature : les anciens ne le connaissaient point : c'est un trésor que les fleuristes ont découvert dans ces derniers temps, & qui est une digne récompense de leurs travaux.

La Rose elle-même est-elle autre chose qu'un ouvrage de l'art? Comparez cette fleur, si abondante en feuilles, si éclatante par ses couleurs, si ravissante par son parfum, & si agréable par sa forme, avec cette fleur des champs où cinq feuilles d'une rose pâle & sans odeur, s'ouvrent sans grace & sans éclat; & jugez si elle ne doit pas plus à l'industrie humaine qu'à la nature. Elle est la gloire des fleuristes anciens, comme la tulipe & l'œillet sont celle des fleuristes modernes.



Et qui ſait ſi l'on ne parviendra pas un jour à donner du parfum à la tulipe, & de la conſiſtance au calice de l'œillet ?

Il y a pluſieurs fleurs des champs que nos Jardiniers plus inſtruits commencent à cultiver ; comme la Coquelourde, l'Adonis, la Doucette, la Solitaire, la Clemalite, le Populage : & elles commencent à développer des beautés qui les rendront bientôt méconnaiſſables.

Que dis-je ? le Bled, le bled lui-même, qu'on croit avoir été tranſporté de la Sicile dans les Gaules, le bled doit plus à l'art qu'à la nature. Il paraît qu'originairement il n'eſt qu'un faible *Gramen*, que la culture a changé en épi. Qu'on le ſéme au hazard, & qu'on l'abandonne ſans ſoins à la terre & aux influences de l'air, il dégénere promptement, & on a peine à le reconnaître.

Quelque idée que l'on ait de la magnificence & de la grandeur de la nature, de

sa richesse & de ses ressources, la plûpart des hommes, même des plus instruits, n'en ont qu'une idée imparfaite. Elle est peut-être encore plus admirable dans la formation des plantes ou des insectes, que dans celle de l'homme & des quadrupédes. La raison est confondue quand on voit avec quelle profusion, quelle somptuosité, quel travail prodigieux elle décore, elle pourvoit d'armes ou de défense un ver, un moucheron, ou l'herbe vile qui leur sert de pâture & de berceau. On peut consumer la vie la plus longue & la plus active à observer un seul insecte, ou une seule plante, sans connaître toutes les merveilles que la nature enfante ou pour l'un ou pour l'autre. M. du *Trembley*, nous a donné l'histoire du Polype d'eau douce ; M. le Marquis de St. *Simon* celle de la Jacinthe : on s'y intéresse comme à l'histoire d'un grand peuple : on cesse de s'étonner des travaux des naturalistes, de la passion des fleuristes ; & l'on en admire davantage la nature, qu'on a mieux appris à connaître

On fit des expériences ſingulieres dans ces derniers temps : on renverſa les arbres, & mettant dans la terre leurs cimes chargées de feuilles, on éleva en l'air leurs racines terreuſes : bientôt les branches devinrent des racines, & les racines pouſſerent des feuilles, & ſe chargerent de fruits.

Les Botaniſtes, en ſe jouant de la nature, ont fait une horloge avec des plantes ; mais ce jeu prouve une étude & des obſervations ſingulieres. Il y a des plantes qui épanouiſſent ou leurs feuilles ou leurs fleurs, à différentes heures du jour : on arrange ces plantes avec ordre : & l'une s'ouvrant quand l'autre ſe ferme ; dans le plus long jour, depuis quatre heures du matin juſqu'à ſept heures du ſoir, on peut connaître l'heure qu'il eſt.

Un autre jeu c'eſt le feu d'artifice qu'ils font en approchant une bougie de la Fraxinelle, plante tranſportée des Indes dans nos climats. Dès que la flamme s'approche

de la fleur, l'arbre s'embrafe de toutes parts, & ce feu léger finit par une petite explofion, fans que la plante foit endommagée. Un autre jour on peut recommencer ce jeu. On l'attribue à la propriété qu'a cet arbre d'attirer les parties fulfureufes de l'air.

Jamais *Louis* XIV ne put faire produire des fruits aux Ananas dans des ferres chaudes: aujourd'hui de fimples particuliers en font venir dans les leurs. On voit dans les environs de Paris des jardins entierement compofés de fleurs & d'arbres étrangers. Celui qui s'y promene ne fait que quelques pas, il femble tranfporté au fond des Indes ou de l'Amérique.

Les progrès de la botanique & de la chymie devaient perfectionner la Médecine, comme les progrès de l'aftronomie rendaient la navigation plus facile: cependant je ne crois pas que la médecine foit autant avancée que ces fciences. Les médecins fu-

La Medecine a fait quelques progrès.

rent pourtant un peu plus ſavans, & l'humanité un peu plus ſoulagée. On prodigua moins les remedes : on laiſſa plus agir la nature : on ſaigna beaucoup moins. Au commencement du ſiécle, la fluxion de poitrine était une maladie mortelle à Paris : les malades périſſaient ſous la lancette : quelques médecins oſerent ſupprimer les ſaignées trop fréquentes, & entre autres M. *Barbeu-Dubourg* qui écrivit contre cet uſage : aujourd'hui il meurt à Paris auſſi peu de gens de cette maladie, qu'il en réchappait peu autrefois.

L'Inoculation. L'Inoculation eſt une véritable conquête faite ſur la mort. C'eſt en Angleterre que des médecins en firent le premier eſſai : & c'eſt delà que M. de *Voltaire* annonça cette découverte à la France. Ce grand homme toujours zélé pour le bien de l'humanité, nous en apprit à la fois l'utilité & l'hiſtoire. Cette maladie confinée autrefois dans les déſerts de l'Arabie, inconnue au reſte de l'u-

nivers, apportée au 9me siécle en Europe par les conquérans Arabes, se répandit avec la religion Musulmane dans toutes les parties de notre hémisphere, & fut portée dans l'autre au 15me siécle avec la religion Chrétienne & la poudre à canon : nous rapportâmes en échange le tabac, & une maladie effroyable, plus dangereuse que la petite vérole & que la poudre à canon.

L'inoculation fut inventée dans la Géorgie par des Marchands d'esclaves, pour conserver la beauté des filles qu'ils avaient à vendre. Toute l'Asie l'adopta. L'Europe la connut par une Ambassadrice Anglaise qui fit inoculer ses enfans à Constantinople. La France disputa pendant quarante années contre son utilité ; tandis que du Nord au Midi, l'Europe entiere la pratiquait : envain le Parlement de Paris consulta la Faculté de médecine, il ne put en obtenir de réponse. Mais enfin quand cette terrible maladie eut frappé *Louis* XV, & l'eut mis au cercueil ; quand

ſon jeune ſucceſſeur eut eu le courage de ſe faire inoculer, au milieu de ſa nation indéciſe & tremblante, les préjugés ſe turent, & ce remede hardi fut univerſellement adopté. Il eſt vraiſemblable qu'à force d'affaiblir les effets de ce poiſon on les rendra nuls, & que peut-être on parviendra à le renfermer dans les limites que la nature lui avait autrefois preſcrites.

Les médecins ſe vantent d'avoir dompté cette terrible maladie, que l'Amérique nous a fait connaître; mais je crois que ceux qui ont défriché les bords de cet hémiſphere y ont plus contribué qu'eux. Je crois que plus on cultivera cette vaſte contrée; que plus on en rendra l'air ſain & ſalubre, plus on avancera la guériſon, & même l'extinction d'un mal qui n'était dû qu'aux exhalaiſons d'un ſol inculte, où les inſectes, les reptiles, les animaux venimeux étaient d'une force & d'une groſſeur prodigieuſe, & où l'homme & les quadrupedes étoient faibles & languiſſans.

Après les triomphes remportés ſur deux
iſons auſſi terribles, on peut remarquer
ui que M. *Bernard de Juſſieu*, le frere de
célebre Botaniſte qui fut au Perou, a ob-
ıu ſur un poiſon plus funeſte à l'individu qui
était atteint. Il guérit la morſure de la vi-
re, en faiſant prendre de l'alkali volatil.

L'art de rappeller les noyés à la vie, eſt
ne autre victoire remportée ſur la mort; un
t de cendres chaudes, un peu d'air introduit
ans les inteſtins & dans les poumons, ren-
ent l'exiſtence à celui chez qui le ſenti-
nent était éteint depuis pluſieurs heures. Que
'hommes ont péri pendant des milliers de
iecles, parce que des remedes ſi ſimples
taient inconnus! Il ne faut pas ſe hâter da-
antage, de condamner les malheureux ſuf-
oqués par la vapeur du charbon: des reme-
es auſſi faciles peuvent les faire revivre.

Toutes les grandes découvertes anatomi- De l'Anatomie.
ıes ont été faites avant ce ſiécle: l'Oſtéo-

logie, la connaiſſance des muſcles, la circulation du ſang ; tous les nerfs prenant racine dans le cerveau, & portant le ſentiment à toutes les parties extérieures du corps, en s'épanouiſſant en houppes légeres ſous le tiſſu de la peau, le poumon rafraîchiſſant perpétuellement le ſang enflammé par la rapidité de ſon cours, & y mêlant ſans ceſſe un air nouveau ; le cœur recevant ſans ceſſe le ſang des veines, & le rendant à chaque inſtant aux arteres par un mouvement que la mort ſeule peut interrompre, & que l'évanouiſſement ne ſuſpend peut-être jamais entierement ; tous ces grands objets ne ſont point des découvertes du dernier régne : cependant l'Anatomie a fait de nouveaux progrès.

Winſlow, né Danois, élevé à Paris où il a toujours réſidé, & qui a écrit en Français, eſt juſtement compté parmi nos Anatomiſtes ; il a donné de nouvelles lumieres ſur les uſages particuliers de chaque muſcle.

Hérissant a fait connaître que la présence l'absence d'une matière crétacée était la use de la dureté ou du ramollissement s os.

Ferrein a montré que la voix était à la s un instrument à vent & à cordes ; que tons sont produits par le raccourcisse-nt ou l'allongement des fibres de la glotte. ft ce même *Ferrein* qui a découvert les sseaux lymphatiques dont *Boerhave* avait pçonné l'existence.

a génération a été de tout temps l'objet la curiosité & du désespoir des Anato-tes : c'est-là que la nature travaille avec plus grand soin des objets infiniment ts, & se dérobe à l'examen le plus at-if.

En vain l'œil armé du microscope, a ervé toutes les parties de la génération s l'homme & dans la femme ; on n'a

vu que des apparences trompeuſes, toujours détruites par de nouvelles obſervations.

Ces animaux ſpermatiques dont l'exiſtence a paru ſi certaine, ſont niés aujourd'hui: tout eſt encore obſcur ſur cet objet. Ce terrain ſtérile & rebelle à tous nos efforts, ſe fécondera ſans doute ſous des mains plus habiles que les nôtres : il fournira de riches découvertes à nos deſcendans, qui nous ſurpaſſeront en connaiſſances & en dextérité, comme nous avons ſurpaſſé nos peres.

De la Chirurgie.

Jamais l'Art chirurgical ne fut ſi brillant en France que ſous le feu Roi. Ce Prince après les batailles de Fontenoy & de Lawfelt, avait vu dans cet art des prodiges qui le lui avaient fait aimer. Il fit ériger une Académie de Chirurgie qui propoſa des queſtions & qui diſtribua des prix, à l'inſtar des autres Académies. Le célebre *la Peyronie* fonda le

mier de ces prix : il obtint que ce Roi construire un superbe amphitéâtre à Montllier, pour y faire des démonstrations atomiques. M. de *la Martiniere* l'engagea epuis, à en ériger un plus superbe encore ans la ville de Paris.

Cet art n'est point conjectural comme la médecine ; ses progrès sont plus évidens : on les conteste cependant quelquefois.

Un Chirurgien du Berry nommé *Brossard*, découvrit que l'agaric a la propriété d'empêcher le sang de couler. Il en fit un secret ; il étonna par ses cures. Auparavant si une artere était piquée par la maladresse d'un Chirurgien, il était très-difficile d'arrêter le sang. Lorsqu'on coupait un membre, il fallait avec soin lier les artères. *Brossard* avec un peu de poudre empêchait le sang de s'échapper, & prévenait tous les accidens. Le Roi lui acheta son secret & en fit présent à son peuple, en le faisant publier dans tout

son Royaume. C'est ainsi qu'il fit afficher dans tous ses ports la maniere de traiter les noyés, pour les rendre à la vie, & qu'il donna des ordres pour qu'elle fût pratiquée. C'est ainsi que son successeur vient de faire publier le remede qui guérit infailliblement ceux qui sont attaqués du ver solitaire; remede qu'il acheta d'une vieille femme veuve, nommée *Nouffer*, habitante du village de Moral dans les montagnes de la Suisse, dont le mari avait trouvé ce que tous les médecins de l'Europe cherchaient en vain.

Des médecins de Paris vous diront que l'agaric était connu dans toute l'Allemagne, quand *Brossard* l'annonça & en fit un secret; que le remede qui détruit le ver solitaire était connu dans Paris même, avant que le Roi achetât celui de *Nouffer*: pourquoi donc n'employaient-ils ni l'un ni l'autre, & attendirent-ils que ce Chirrugien & cette femme en eussent la gloire?

Petit, ce grand Chirurgien, mort en 1750, non ce Médecin si célebre aujourd'hui par la legéreté de son élocution & la profondeur de ses connaissances : *Petit* perfectionna beaucoup l'art de la Chirurgie. Il trouva un moyen de guérir la fistule lacrymale. C'est un embarras, qui se fait dans un petit canal en forme d'Y, dont les deux branches supérieures ont leur ouverture à la paupiere, près du grand angle ; & après s'être réunies, elles ne forment plus qu'une seule branche qui se termine dans le nez. C'est par-là que coulent ces larmes, qui, dans les grandes afflictions, s'échappent par les narines. Depuis ce temps un Chirurgien, nommé la *Forêt*, a trouvé le moyen d'introduire dans ce canal une petite seringue, & d'y injecter une liqueur qui entrant par le nez, jaillit par la paupiere & nétoye l'intérieur de ce canal des engorgemens qui lui nuisent.

Faget a trouvé l'art de guérir l'Aneuvrisme, sans faire de ligature. L'Aneuvrisme est

la dilatation d'une veine ou d'une artere. Lorsqu'on l'avait liée, le sang ne s'y portait plus que par de petits vaisseaux sanguins qui passaient autour de la ligature. Mais si le cours de ces vaisseaux était interrompu, s'ils ne fournissaient pas le sang nécessaire, la veine ou l'artére ne prenait point de nourriture; elle se corrompait; la grangrene s'y mettoit, & il fallait couper le membre où ce mal était arrivé.

Ainsi, de jour en jour, l'art a fait des progrès & les artistes sont devenus plus hardis. *Le Dran* a osé le premier faire l'amputation des membres dans l'articulation même : & cette hardiesse lui a réussi.

Soulier, Chirurgien de Montpellier, pour guérir les abcès au foye, osa percer le flanc du malade, & introduire jusque dans le foye une canule d'argent émoussée par le bout: ce qui forme un canal par où le pus s'écoule au-dehors.

Daviel

Daviel a osé faire l'extraction de la cataracte qu'on ne faisoit qu'abaisser avant lui.

Toutes les infirmités qui affligent l'humanité, ont trouvé de nouveaux secours. On a tenté de redresser ceux qui avaient les jambes ou l'épine du dos cambrées ; on a réussi sur quelques personnes.

On trouve le moyen de faire parler les enfans muets & sourds.

Péreire a perfectionné, ou plutôt trouvé l'art de faire parler les malheureux nés sourds & par conséquent muets. On avait fait quelques tentatives dans cet art, dès le siécle passé ; mais *Péreire* exécuta ce qu'on avait essayé. L'abbé de *Lépée* a été plus loin encore : il parvient à faire apprendre à ces infortunés différentes langues : il leur donne des idées métaphysiques. Si cet art se perd jamais, ces faits dont nous sommes témoins, seront mis au rang des fables, & nous passerons pour être aussi exagérateur que les Grecs.

Ce qui prouve sur-tout combien l'art de la chirurgie s'est perfectionné, c'est que dans

la derniere guerre où il n'y eut pas moins de bleſſés que dans les autres, on a amputé infiniment moins de bras & de jambes. C'eſt une remarque que les Chirurgiens eux-mêmes n'ont pas faite ſans étonnement.

De l'art des accouchemens.

De tous les accidens ; les plus touchants pour une ame ſenſible, ſont ceux qui arrivent aux femmes enceintes. On s'eſt beaucoup appliqué à les ſoulager, & peut-être perſonne n'a fait plus de progrès que *Levret* dans l'art de les ſecourir & de les délivrer. C'eſt lui qui a inventé le *Forceps*, cet inſtrument admirable qui abrége les accouchemens laborieux, & qui épargne tant de douleurs aux femmes.

Les animaux ont trouvé comme les hommes des obſervateurs & des ſecours. Ils paſſent communément pour n'être point maladifs, & il n'y en a guéres qui ne ſoient malades quelquefois. Ceux qui vivent en trou-

peaux, ſont ſujets à des épidémies très-dangereuſes, & chaque eſpece a ſes maladies particulieres.

Bourgelat, Ecuyer du Roi, ouvrit à Lyon une école où il enſeigna l'art de les guérir. Le feu Roi la prit ſous ſa protection, lui donna le nom d'école Royale en 1762, & lui fit bâtir une maiſon près de Paris.

Jamais dans aucun ſiécle on n'a autant comparé les animaux avec l'homme. Les Moraliſtes ont voulu par-là connaître les ſentimens naturels trop altérés dans la ſociété humaine. Mais où les retrouver? eſt-ce dans l'animal féroce qui ſacrifie tout ce qu'il rencontre à ſes appetits dévorans? eſt-ce dans l'animal timide qui ne ſait que fuir ou ſe cacher? chacun n'a-t-il pas ſon inſtinct? celui de l'homme n'eſt-il pas de tout oſer, de tout vaincre, de tout aſſervir par ſon intelligence? Les Phyſiciens ont trouvé des

L'homme comparé aux animaux.

rapports plus vrais. L'homme par ſon corps diffère peu des autres animaux : ſon cerveau plus grand, admet plus d'idées, & laiſſe plus d'étendue à ſa mémoire : ſes dents & ſes inteſtins lui permettent d'être frugivore ou carnivore à ſon choix : ſa main lui donne la ſupériorité ſur tous les autres animaux : ſon pied procure une aſſiette ſolide à ſon corps, que ne peut avoir le ſinge qui eſt quadrumane : ſa maſſe lui fournit une force capable de réſiſter à la plûpart des chocs, ou de renverſer la plûpart des obſtacles qu'il rencontre : la longue durée de ſa vie, qui ſurpaſſe celle de preſque tous les animaux, lui permet d'acquérir des connoiſſances & de les tranſmettre à ſa poſtérité.

Si l'Anatomie ne nous a rien appris ſur la génération, elle ne nous a rien appris ſur le ſiége de l'ame, ſi vainement cherché ; ſur la cauſe du mouvement chez les animaux ; ſur la puiſſance de la volonté, ſur les muſcles.

Je sais que les Métaphysiciens modernes se croient bien supérieurs à ceux des siécles passés ; cependant aucun d'eux ne s'est fait un nom qui égale celui de *Mallebranche*. Cette science a pourtant fait quelques progrès ; elle s'est avancée plutôt par le nombre infini d'observations que de nouveaux savans ont ajoutées à celles de leurs prédécesseurs, que par les découvertes de quelque hardi penseur. Il me semble, qu'en métaphysique, les étrangers l'emportent sur nous, & que *Locke* l'emporte sur tous les Métaphysiciens du monde. On peut le contester, & cela peut faire un sujet de dispute aussi interminable que le sont les principales questions de cette science. De la Métaphysique.

De tous les métaphysiciens qui ont vécu sous le feu Roi, nul n'acquit peut-être plus de célébrité que M. l'Abbé de *Condillac*. Observateur scrupuleux, il ne s'est point égaré en des recherches vaines sur Dieu, sur l'ame, sur l'esprit, sur la matiere, sur cent

queſtions hardies que l'eſprit humain ne pourra jamais éclaircir. Il s'eſt borné à l'étude de l'homme, il le ſuit exactement, il épie chacune de ſes ſenſations, il les ſcrute, il les examine, il les compare; & ſon traité des ſenſations eſt peut-être l'ouvrage le plus complet & le plus méthodique qu'on ait ſur l'homme, & celui où l'on a le plus ſtrictement développé tout ce qui paſſe en lui.

J'obſerverai que le plan de cet ouvrage, où il ſuppoſe une ſtatue qui acquiert ſucceſſivement toutes les ſenſations différentes, & qui devient un homme organiſé comme nous, eſt dû à une femme : l'aveu qu'en fait l'Auteur n'eſt point une flatterie : Mademoiſelle *Ferant* était morte quand M. l'Abbé de *Condillac* publia cet ouvrage, & inſtruiſit le public de ce qu'il lui devait. C'eſt cette idée ingénieuſe de Mademoiſelle *Ferant* qui fit faire à M. *Diderot* ſa lettre ſur les ſourds & les muets.

Madame la Marquise du *Châtelet*, illustre par plusieurs ouvrages, engagea M. de *Voltaire* à donner ses élémens de *Newton* ; ainsi sous ce régne plusieurs femmes ont cultivé les sciences les plus abstraites, plusieurs ont éclairé & encouragé les travaux des grands hommes.

Je ne parlerai point ici de tous ces livres d'une métaphysique hardie, qui parurent dans les dernieres années du régne du feu Roi : livres qui ont enlevé à l'Angleterre la prétention d'avoir produit des Ecrivains plus audacieux que la France.

Je dirai simplement que ces livres n'ont point été faits par le désir de s'illustrer, puisque leurs Auteurs ont pris les plus grandes précautions pour n'être pas soupçonnés, & que leurs noms sont demeurés inconnus, malgré la curiosité du public, & malgré la recherche des gens intéressés à les perdre.

Le désir seul d'être utile anima leurs Auteurs, & cependant d'autres Auteurs dont les principes passent pour hardis, ont combattu leurs principes, & ont prétendu qu'ils étaient dangereux.

Qu'en faut-il conlure ? qu'en Métaphysique presque tout est incertain ; qu'aucune opinion n'est dangereuse ; que personne n'est maître de penser d'une façon, plutôt que d'une autre ; que tous les hommes doivent avoir entr'eux la plus grande tolérance. Si *Dieu*, dit le Pape *Clément* XIV, dans sa vingt-unieme lettre, *si Dieu souffre les Incrédules, nous devons les supporter.*

Plus j'ai lu, plus je me suis convaincu qu'en raisonnant bien, avec beaucoup de lumieres & de bonne foi, avec une logique très-exacte, deux hommes pouvaient penser d'une maniere très-opposée, sur les questions les plus importantes : que le seul point

ſur lequel on pouvait s'accorder, était la néceſſité de ſe tolérer.

En reclamant pour moi-même cette tolérance que j'accorde aux autres, oſons dire qu'il eſt bien étonnant qu'avec ce deſir d'exiſter, qui tourmente tous les hommes, perſonne n'ait pu trouver une raiſon évidente de l'immortalité de l'ame.

Oſons plus : oſons dire que pour le bonheur de l'humanité, toutes les queſtions ſur l'exiſtence de Dieu ſont inutiles : du moins elles me paraiſſent auſſi vaines qu'elles ſemblent importantes aux autres hommes. Faibles, bornés, ſujets aux maladies & à l'erreur, nous aurons toujours beſoin de nous ſecourir & de nous pardonner mutuellement.

Nos forces augmentent pendant quarante années & diminuent enſuite juſqu'à notre mort, ſans qu'aucun ſecours humain puiſſe

en retarder la perte. Tout homme se sent donc entraîné malgré lui par un agent suprême qui l'a fait naître sans le consulter, qui chaque jour a développé en lui de nouveaux organes, sans qu'il les lui demandât; & qui bientôt après les lui ravit, sans qu'il puisse l'en empêcher.

Cet agent existe ; nul ne le nie : est-il intelligent ou aveugle ? c'est à quoi se réduisent toutes les questions sur l'existence de Dieu.

Lisez tous les livres, consultez tous les savans ; vous trouverez toujours deux abîmes que le génie le plus intrépide ne peut franchir. Si l'agent suprême est aveugle, comment toutes les parties de l'univers ne forment-elles pas un cahos épouvantable ? c'est-à-dire, car le mot de cahos a besoin d'explication, une masse informe dont toutes les parties dans un repos éternel, soient également privées de mouvement ; d'intelligence

& de ſenſibilité ; ou une maſſe dont toutes les parties, toujours agitées en ſens différens, (ſuppoſé que le mouvement ſoit néceſſaire à la matiere, comme on l'a ſoutenu depuis quelques années,) ſe heurtent perpétuellement ſans garder jamais une forme conſtante, ſans permettre jamais une ſucceſſion d'êtres ſemblables qui ſe régénerent, & qui ſuivent des loix toujours invariables ? comment l'ordre, l'état de l'univers ſe maintient-il depuis tant de milliers de ſiécles, au milieu des viciſſitudes perpétuelles qui font naître & périr les individus, qui balancent les mers d'un pôle à l'autre, qui ont changé tant de fois la forme de ce globe, qui ont fait diſparaître pluſieurs étoiles, & qui en ont allumé d'autres ? comment, ſans une intelligence ſuprême, y a-t-il de l'ordre & du mouvement ? comment l'un ne détruit-il pas l'autre ?

Mais ſi cet agent ſuprême a de l'intelligen-

ce, comment le crime & la douleur existent-ils ? Je n'ai jamais ni lu, ni entendu faire une réponse satisfaisante à l'une ou l'autre de ces objections. Dans le désespoir d'y répondre, des Savans, Athées de très-bonne foi, ont, en démentant leurs yeux & leur intelligence, nié l'ordre & la durée de l'univers : ils ne s'appercevaient pas que la succession de leurs idées, que les raisonnemens qu'ils faisoient contre l'ordre, démontraient qu'il y avoit beaucoup d'ordre dans leur tête, dans les organes de leur cerveau, & qu'ils étaient eux-mêmes la preuve de la fausseté de leurs opinions.

D'autres Savans, Théistes d'aussi bonne foi, ne pouvant résoudre la question du mal physique & moral, craignant de maudire ou de haïr la divinité, ont, en démentant leurs propres sensations & leurs propres larmes, nié que le mal existât. Ils criaient : *tout est bien*, & ils soulageoient les opprimés, ils

consolaient leurs amis, ils tremblaient pour les jours d'une épouse déchirée par les douleurs de l'enfantement ; & en s'occupant de ces soins pieux, ils trouvaient la mort, ou ils gagnaient des maladies incurables.

La raison flottante entre ces deux abîmes, ne peut se déterminer par elle-même ; elle ne trouve ni preuve ni induction : & tout homme sensé resterait dans le doute, si son cœur impatient de choisir ne le déterminait pas.

Influence du tempérament sur les opinions

Celui qui est né doux, qui a besoin d'aimer, qui craint d'erreur seul dans ce vaste univers, qui a des organes faciles, qui ressent vivement le plaisir, qui est plus sensible au bien, & plus frappé des idées de l'ordre qu'effrayé du mal, se plaît à croire que Dieu existe : il aime à lui rapporter le bien dont il jouit, & à le bénir de l'avoir fait naître. Celui qui est né avec une ame forte, que l'idée du mal révolte, que l'injustice indi-

gne, qui embrasse tous les siécles comme un moment, & tous les lieux comme un point, ne voit bien-tôt dans l'univers qu'un désordre funeste, ou qu'un ordre nécessaire, plus fatal que le chaos. S'il y avait un être tout-puissant & tout intelligent, il ne pourrait l'aimer : il nie donc son existence.

Ce n'est point la raison, c'est le tempérament qui décide l'un & l'autre. Il est si vrai qu'en métaphysique, notre tempérament nous détermine plus que notre raison, que j'ai été intimement lié, jusqu'à l'heure de sa mort, avec un homme de bien qui joignait, par un mélange rare, la candeur d'un enfant à une tête forte & à un cœur sensible. Etonné de l'ordre permanent qu'il admirait dans l'univers; atterré par les crimes & par les maux sans nombre qui assiégent l'humanité, dupe perpétuellement de sa candeur, il m'avoua un jour qu'il n'était ni déiste, ni athée, ni manichéen; qu'il n'admettait

n ſeul principe, tout puiſſant, tout in-gent, mais eſſentiellement mauvais : en not qu'il ne croyait point en Dieu, mais l était invinciblement perſuadé de l'exiſ-:e du Diable : & c'était un homme de ı, un homme ſimple, un homme qui, s toute ſa vie, n'aurait pu ſe déterminer ıire une malice à un enfant.

i le tempérament entraîne ainſi le Phi-›phe, les circonſtances déterminent ſou-t les opinions métaphyſiques des autres nmes. Les habitans de la campagne, ſont eſſairement ſeperſtitieux. Ils admettent ɫement les métamorphoſes, les mira-;, les ſortiléges. Tout change perpétuel-ıent autour d'eux, & ſouvent leurs tra-x & leurs vœux ſont trompés : le grain ſe ınge en épis, le gland en chêne, les pe-s en pommes ou en raiſons. Ce ſont de ·pétuelles métamorphoſes. Se ſont-elles gré du cultivateur ? non, ſans doute : e couche plein de la plus belle eſpé-

Influence des circonſtances ſur les opinions.

rance ; un peu de froid survient la nu
& l'aurore lui montre ses travaux entiei
ment détruits. Tantôt des insectes dévore
ses fruits malgré ses soins ; tantôt il voit
versant des pleurs, la grêle abbattre
grappes prêtes à mûrir. Il sent son impu
sance, il prie, il sacrifie, il fait des offr
des & des vœux. S'il est abandonné à s
seul instinct, il les adressera aux vents, a
nuages, au tonnerre, au soleil, à tous
êtres dont il sent l'irrésistible puissance
prendra facilement un fourbe pour un Pr
phête ou pour un sorcier.

Les matelots, au contraire, seront s
foi, sans loi & sans mœurs. Exposés p
pétuellement à tous les périls & à la mo
habitués à vaincre les vents & les flo
ils savent qu'avec du travail & du gé
on surmonte les plus grands obstacles ;
seront pleins de confiance en eux-mêm
Le ciel se couvre, l'éclair brille, la g
tombe ; le Laboureur prie ; le matelot j

nais il travaille, il ne penſe à Dieu, que quand tous les efforts de ſon art ſont inutiles, que quand il ne peut plus être matelot.

Le guerrier n'aura ni la ſuperſtition timide du Laboureur, ni autant de confiance en lui-même que le matelot. Il ne peut ni prier pendant le péril comme l'un, ni travailler pour l'éviter comme l'autre : il le cherche, il le brave, il ne conçoit pas pourquoi les uns échappent, quand les autres périſſent : il lui eſt néceſſaire d'être intrépide, il croira bien-tôt à la prédeſtination, à la fatalité même, il aura du penchant pour les augures, il aura peine à ne pas ajouter foi aux rêves, & aux preſſentimens.

Le peuple des grandes villes, accoutumé à voir toutes les opinions ſe heurter, ſe détruire, & changer ſans ceſſe, eſt volontiers indifférent à tous les ſiſtêmes : & s'il

n'y avait pas dans ces villes de grands corps, comme le Clergé & la Magiſtrature, qui veulent abſolument que le peuple ait une croyance, bien-tôt il n'en aurait aucune, & il deviendrait entierement ſemblable à celui de l'ancienne Rome, qui admettant les Dieux de toutes les nations, ſouffrait qu'on les tournât en ridicule ſur ſon théâtre, & contemplait avec une égale indifférence les ſacrifices des Prêtres, les jeux des Comédiens, les apothéoſes des Empereurs, & les plaiſanteries des Poëtes qui ſe moquaient de toutes les opinions.

Si l'on m'objectait qu'on a vu des citoyens fanatiques, des laboureurs impies, des matelots pieux, des guerriers non fataliſtes, je répondrais que des circonſtances particulieres avaient fait ſortir ces gens-là hors de l'ordre commun; que la plûpart des ſoldats & que beaucoup de matelots ont été Laboureurs avant d'avoir embraſſé les armes ou la marine, & que leurs idées ſont alors un aſſemblage confus & monſtrueux de ſu-

perſtition, de fataliſme & d'impiété, qui tient de leurs différens états, & qui prouve cette remarque plus qu'elle ne l'affaiblit. Qu'on obſerve bien, & l'on ſe convaincra que dans tous les temps & dans tous les lieux, le laboureur eſt enclin à la ſuperſtition, le matelot à l'impiété, & le guerrier au fataliſme ; l'habitant des grandes villes à l'inſouciance de tout ſyſtéme, & que le Philoſophe ne pouvant nier, ſans ſe mentir à lui-même, ni l'ordre de l'univers, ni le mal phyſique & moral, jamais il ne pourra décider, par la raiſon, s'il y a un Dieu ; qu'il ne ſe déterminera que d'après les idées que ſon tempérament lui fournira. Voilà pourquoi quand je ſuis heureux, les raiſons en faveur de l'exiſtence de Dieu me paraiſſent les meilleures : ſuis-je malheureux ? elles me paraiſſent inſoutenables : mon cœur eſt-il tranquille ? les unes & les autres me paraiſſent également faibles & inſuffiſantes ; les diſputes ſur ce ſujet me paraiſſent ne pro-

mettre aucun fruit, & leur ſolution ſera toujours indifférente à la morale.

Homme faible, ſecoure ton frere ſi tu veux qu'il te ſecoure ; c'eſt le fondement de toute la morale : aime ton prochain, ſi tu veux en être aimé : ſois juſte & ſerviable, ſi tu veux qu'il t'eſtime ; c'eſt le fondement du bonheur. Raiſonneur pervers, tyran ou eſclave, ſi ta femme, ſi tes enfans, ſi ta famille, ſi ceux qui t'entourent te haïſſent, tu ſeras malheureux : ſi ta conſcience t'avertit qu'on te mépriſe, ſi les regards, les diſcours ou le ſilence même de ceux qui t'approchent te le font ſentir, tu maudiras ton exiſtence. Etre heureux ſans être aimé ni eſtimé de perſonne, eſt un probléme dont les grands de la terre ont cherché bien ſouvent la ſolution ; mais depuis le plus ancien des tyrans juſqu'à *Louis* XI, s'enfermant au château du Pleſſis-les-Tours, & n'oſant coucher deux nuits de ſuite dans la même

chambre, je ne ſache pas qu'aucun brigand ait pu le réſoudre.

Que Dieu exiſte ou non, la néceſſité de bien vivre eſt la même, la morale eſt la même; & ſi j'oſe le dire, la récompenſe étant moins ſûre, dans l'hypothèſe que Dieu n'exiſte point, la vertu eſt plus généreuſe, & plus pure, & plus vraie. Si Dieu avait voulu être connu, il nous aurait donné des lumieres qui nous manquent : le doute ne peut donc l'offenſer, puiſqu'il nous y tient lui-même malgré nous.

Dieu ne veut pas qu'aucun ſage puiſſe décider cette grande queſtion ; c'eſt encore une nouvelle preuve qu'il eſt inutile à l'homme de la décider.

Je ne ſais s'il eſt vrai, comme on l'a tant dit & redit, que chez un peuple athée, les Rois abuſeraient de leur pourvoir plus qu'ils ne le font. Il me ſemble que c'eſt calomnier

étrangement la nature humaine, que de croire qu'il y aurait chez un tel peuple des tyrans plus cruels que les *Nérons*, les *Caligula*, les *Louis* XI, les *Bonifaces* VIII, les *Alexandre* VI, les *Richard* III, les *Henri* VIII, les *Chriſtiern* II; des Miniſtres plus lâches & plus odieux que *Séjan*, que le *Daim*, que *Richelieu*; des brigands plus hardis que *Cartouche*, *Mirivis*, la *Brinvilliers*; des fripons plus nombreux qu'ils ne le furent dans tous les temps : j'en doute. Mais je ſuis bien ſûr qu'il n'y aurait jamais eu tous ces grands forfaits politiques, tels que la St. Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, celui du Japon, celui du Mexique & du Perou, les perſécutions ſacrées, les bûchers de l'Inquiſition & tant d'autres horreurs : l'humanité y eût beaucoup gagné.

Mais tandis que j'écris ces choſes, que je médite ſur ces grands objets, que je les diſcute de bonne foi, le temps s'écoule, mon eſtomac digère, mon ſang circule, mes

pensées se renouvellent, mille changemens imperceptibles arrivent en moi ; je sens que je suis sous la main d'un agent que je ne connais pas, que je ne puis connaître ; & dans le moment où je fais usage de mon intelligence, j'ai bien de la peine à croire que l'agent suprême soit lui-même sans intelligence : non je ne le crois pas : ce cœur sensible & reconnaissant aime à le bénir, & de l'existence qu'il m'a donnée, & des biens dont il a comblé cette existence.

Mais ce raisonnement si clair, mais cette preuve si démonstrative pour moi, ne vaut rien pour un autre ; je le sens, je n'exige pas qu'il la trouve bonne ; je demande seulement qu'il ne veuille pas que je me soumette à ses preuves.

Cette insuffisance de la raison humaine pour démontrer l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, & sur-tout la cause du mal physique & du mal moral, a fait con-

clure à presque tous les peuples qu'il fallait une révélation. Et de-là sont nées la mythologie & la théologie.

On peut juger des progrès qu'a fait la théologie en France sous un régne pendant lequel toutes les sciences ont prospéré, par les ouvrages qu'a fait la Sorbonne en corps, pour censurer & l'*Emile* de *Jean-Jacques*, & l'*Esprit d'Helvetius*, & le *Bélisaire* de M. de *Marmontel* ; on en peut juger encore par l'histoire du *Peuple de Dieu*, du pere *Béruyer*, par celle de *Marie à la Coque*, de l'Evêque *Languet*, & par l'*Apologie de la révocation de l'Edit de Nantes*, de l'Abbé de *Caveirac*, où cet Abbé tente de justifier la *St. Barthelemi*.

FIN de la premiere Partie.

AUX MANES

DE

LOUIS XV.

AUX MANES
DE LOUIS XV.

ET

ES GRANDS HOMMES
qui ont vêcu sous son régne,

OU

SSAI sur les progrès des Arts & de l'Esprit humain, sous le régne de LOUIS XV.

SECONDE PARTIE.



AUX DEUX-PONTS,
L'IMPRIMERIE DUCALE.

M. DCC. LXXVI.



AUX MANES
DE
LOUIS QUINZE.

SECONDE PARTIE.

Voyages des Savans Français.

L'ESPRIT des loix, l'Encyclopédie, l'Hiſtoire-Générale, l'Hiſtoire-Naturelle, l'Emile, la Henriade, Mahomet, la Métromanie, les calculs de MM. *Clairault* & d'*Alembert*, & tant d'autres chef-d'œuvres,

n'étaient que le fruit du génie, de l'étude, & de la méditation ; des travaux d'un autre genre, peut-être plus difficile, du moins plus dangereux, signalerent le courage des Savans français.

Le Pere Feuillée va aux Isles Canaries.

Dès l'an 1724, le Pere *Feuillée*, de l'Ordre des Minimes, va aux Isles Canaries déterminer la position du premier Méridien.

Le Pere Parénin à la Chine.

Le Pere *Parénin* Jésuite, faisant à la Chine des observations astronomiques, il dressait des cartes de cet Empire, il nous les faisait parvenir. Il gagnait la confiance de l'Empereur *Cam-hi*. Il lui traduisait en langue tartare ce que l'on avait écrit de meilleur en Europe sur la Géometrie, l'Astronomie, & même l'Anatomie. Ce Jésuite mourut en 1741, dans la Capitale de la Chine ; l'Empereur lui fit faire des funérailles magnifiques.

Voyages

L'Académie des Sciences entreprit de faire

mesurer un degré du Méridien sous le Pôle, & un autre sous l'Equateur, afin de connaître quelle est précisément la figure de la Terre. des Académiciens.

M. de *Maurepas* était alors Ministre de la marine : il aimait les sciences, il donna les ordres nécessaires pour faire réussir cette entreprise, dont il sentait l'importance & la difficulté.

On nomma MM. *Maupertuis*, *Clairault*, *Camus* & le *Monnier* pour aller à Torno en Suede, sur les confins de la Laponie : MM. *Bouguer*, *Godin*, *de la Condamine* furent destinés pous aller au Pérou.

Voyage au Pôle par M M. Maupertuis, Clairaut, Camus, & le Monnier.

Une année suffit aux observateurs qui allerent au Nord : mais il fallut employer cette année à combattre la nature dans ces climats déserts.

D'abord il chercherent un lieu favorable à leur travail. Sur les bords du Golfe de

Difficultés.

Bothnie, ils n'en trouverent point : il fallut s'enfoncer dans l'intérieur des terres : il fallut remonter le fleuve du Tornea, depuis la ville de Torno au nord du Golfe, jusqu'à la montagne de Kiltes au-delà du Cercle Polaire. Il fallut se mettre à couvert de la piquûre de ces terribles mouches qui sont la terreur des Lapons, qui tirent le sang à chaque coup qu'elles donnent de leur aiguillon, & qui feroient bientôt périr un homme sous leur nombre. Elles infestaient tous les mets. Les oiseaux de proie, très-nombreux & très-hardis dans ces climats, où on les combat rarement, enlevaient quelquefois les viandes qu'on servait à ces Académiciens. Ils étaient comme *Enée* au milieu des harpies.

Travaux. Il fallut franchir les cataractes du fleuve, il fallut se faire jour la hache à la main au travers d'une forêt immense, qui embarrassait leur passage, & nuisait à leurs opérations. Il fallut gravir sur toutes les montagnes, il fallut dépouiller leur sommet des

bouleaux, des ſapins, & de tous les arbres qui les dérobaient à la vue : il fallut dreſſer ſur la cime des huit plus hautes, des ſignaux propres à être apperçus de pluſieurs lieues, afin de déterminer les triangles néceſſaires. Il fallut établir une baſe qu'on pût meſurer, ſur un fleuve glacé & couvert de pluſieurs pieds d'une neige fine & ſeche, ſemblable à du ſablon, qui roulait ſous les pieds, & qui dérobait aux yeux des précipices où l'on pouvait être enſéveli ſous elle.

Il fallut braver un froid ſi vif & ſi rigoureux, que les habitans du pays accoutumés à ſon âpreté, en perdent quelquefois un bras ou une jambe. L'eau-de-vie était la ſeule liqueur qui ne gelât point. Si on appuyait ſur ſes levres le vaſe qui la contenait, le froid l'y attachait, & il fallait déchirer les levres pour l'en ſéparer.

Rien ne rebuta les Académiciens. Chacun fit des obſervations en particulier. Toutes ſe

rapporterent avec une justesse qui en démontra l'exactitude. Et après tant de soins, de peines, & de travaux, à leur retour ils firent naufrage sur le Golfe de Bothnie, & penserent perdre la vie & le fruit d'une entreprise si difficile & si pénible.

Voyage à l'Equateur.

Voyage à l'Equateur, par MM. Bouguer, Godin, & de la Condamine.

MEssieurs *Bouguer*, *Godin* & *de la Condamine* qui allerent au Pérou, éprouverent de plus grandes difficultés. Ils comptaient ne passer que quatre ans hors de leur patrie: il leur en fallut plus de dix, & ils eurent à combattre, pendant ces dix années, & la nature & les hommes.

Ils étaient partis de la Rochelle le 16 Mai 1735, un an avant les Académiciens qui allerent au Nord. Ils étaient accompagnés de M. de *Jussieu*, Botaniste, de M. *Seniergues* Chirurgien, de M. *Hugo* Horloger & Ingénieur en instrumens de mathémati-

ques, de M. *Verguin*, Deſſinateur pour les plans & les cartes, & de M. de *Morainville*, Deſſinateur pour l'hiſtoire naturelle.

Ils avaient des recommandations du Roi de France pour tous les Gouverneurs des places étrangeres, & des paſſe-ports du Roi d'Eſpagne. Ils avaient de l'argent & des lettres de change. Enfin tout ce qui peut aſſurer un voyage & le rendre utile & commode, avait été prévu & préparé.

Ils arrivent en Amérique.

Arrivés au petit Goave, dans l'Iſle de St. Domingue, ils ſe rembarquent pour Carthagene, ils vont de-là à Porto-Bello, ils traverſent l'Iſthme de Panama, & naviguent enfin ſur la mer du Sud. MM. *Bouguer* & *de la Condamine* deſcendent à Manta ſous l'Equateur ; ils laiſſent leur compagnie aller débarquer à Guyaquil, & prendre le grand chemin de Quito.

Ils ſe ſéparent.

En débarquant, ces deux Académiciens

ſurent aſſiégés par des légions de Maringouins & d'autres mouches non moins dangereuſes que celles dont MM. *Maupertuis* & *Clairault* avaient été attaqués ſous le Pôle. On les avertit de ſe méfier des ſerpens & des ſcorpions.

M. de la *Condamine* grave en latin ſur le rocher de *Palmar* : *On a reconnu par des obſervations aſtronomiques, que ce promontoire eſt ſitué ſous l'Equateur.*

M. de la Condamine ſe rend à Quito, en franchiſſant les Cordillieres.

M. *Bouguer* legérement malade, ſe rembarque pour ſuivre ſes compagnons. *M. de la Condamine* marche au travers des terres : il s'enfonce dans des forêts immenſes très-mal connues des Naturels du pays, qui le guident. Il monte les Cordillieres, les plus hautes montagnes de ce Globe. Il ſe trouve ſouvent arrêté par des torrens d'une profondeur effrayante. Il voit pour la premiere fois des ponts faits avec des Lianes : c'eſt une plante ſouple & flexible qui tourne au-

tour des arbres comme le lierre, & qu'on employe au lieu de cordes. Les ponts qu'on en fait ressemblent à un filet de pêcheur, tendu d'un rocher à l'autre : courbé au milieu par son propre poids, il fléchit à chaque pas, sous les pieds du voyageur, & lui laisse voir le précipice sur lequel il est suspendu. C'est à peu-près comme si on le traversait sur une corde lâche.

M. *de la Condamine* apperçoit enfin du haut de ces rochers le délicieux vallon où est bâtie la ville de Quito. Il y descend, & il voit le spectacle le plus inattendu & le plus enchanteur pour quiconque n'y est pas accoutumé.

Par-tout des arbres du plus beau verd, étaient couronnés par des fleurs, par des fruits, par des boutons. On moissonnait dans un champ, on semait dans un autre, & les épis commençaient à germer dans un troisieme. Il voit régner à la fois le Printemps,

l'Automne & l'Eté; tandis que les ſommets des Cordillieres qui bordent des deux côtés ce ſuperbe vallon, étaient couverts de brouillards, de neige & de glace, & repréſentaient le plus terrible hiver. D'un coup d'œil il embraſſait les quatre ſaiſons.

Il retrouve ſes compagnons à Quito. Ils ſont bien accueillis de tout le monde; du Gouverneur, des Jéſuites, des Magiſtrats.

Ils manquent d'argent.

Dans cette ville où l'or eſt beaucoup plus commun que les denrées, on ne ſe peut rien procurer qu'à un prix exhorbitant, ſelon notre maniere de ſupputer. L'argent manque bientôt à nos Académiciens; & malgré leurs lettres de crédit & leurs recommandations, ils ne peuvent s'en procurer. Ils ſont obligés de vendre leurs bagues, leurs habits, leurs chemiſes garnies de dentelles : & avec ce produit, M. *de la Condamine* court par terre à Lima, à quatre cens lieues, emprunter l'argent dont ils ne peuvent ſe paſſer : & il

ſe hâte de revenir par mer.

Procès.

Pendant ce temps-là, on intentoit à Quito un procès à ſes compagnons; on les accuſait d'avoir fait la contrebande, parce qu'ils avaient vendu leurs chemiſes. M. *de la Condamine* gagna, non ſans peine, ce ridicule procès.

Travaux.

Tout en plaidant ils travaillaient à la meſure des degrés du méridien. Il fallait placer des ſignaux ſur les pointes des rochers qui bordaient ce beau vallon; & cette entrepriſe était bien plus difficile qu'on ne l'imaginait.

Ce pays eſt peut-être le terrein le plus élevé du globe. La ville de Quito, le fond du vallon où elle eſt ſituée, eſt de quinze cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer. Les ſommets du mont Canigou & du Pic du midi, les deux plus hautes montagnes des Pyrénées, ont moins de hauteur que le fond

de ce vallon : & les montagnes qui le bordent s'élevent infiniment plus au-dessus de lui, que la cime des Alpes ne s'éleve au-dessus des plaines qui sont à leurs pieds. Le sommet du Chimbo-Raço a 3, 220 toises au-dessus du niveau de la mer : c'est un tiers de plus que le Pic Ténérif, la plus haute montagne de notre hémisphere.

Cette double chaîne des Cordillieres n'est qu'un amas de Volcans. La plûpart sont éteints; le Sangaï, le Coto-Paxi, & le Pitchincha, au pied duquel est Quito, brûlent encore. Tout le vallon, qui peut avoir sept à huit lieues de large, est rempli de matieres vomies par les Volcans : il est lui-même fort inégal. Les voitures ne pourroient y rouler, on ne s'y sert que de mulets.

Nos Académiciens étaient sans cesse obligés de descendre dans des ravines très-profondes, de traverser à gué des torrens quelquefois très-rapides, de gravir de rochers en

rochers, jusques sur les pointes les plus saillantes & les plus convenables pour y placer des signaux & pour y dresser leurs instrumens.

Comme ces montagnes sont très-élevées, jusqu'à une certaine hauteur, ils trouvaient des bois très-épais; au-dessus de ces bois un tapis de neige & de glace couvrait le rocher & la mousse qui seule y pouvait croître. De la pluye, de la neige ou des brouillards en formaient l'Atmosphére. Plus haut, on ne rencontrait que le roc nud, & l'on voyait les nuages rouler sous ses pieds.

Les Péruviens ou les Métis que les Académiciens prenaient pour les guider ou pour portes leurs instrumens & leurs provisions, les abandonnaient fréquemment dans ces déserts inconnus; quelquefois même ils les volaient. M. *de la Condamine* fut abandonné seul sur un rocher, au sommet du Coto-Paxi, Volcan alors éteint & couvert de gla-

ce, mais qui s'embrasa bientôt après d'une maniere terrible : il y passa deux jours & deux nuits mourant de froid & de soif. Enfin il s'avisa de prendre un des verres de sa lunette, & de fondre, en y rassemblant les rayons du Soleil, un peu de neige glacée, dont il étancha la soif qui le dévorait. Il s'en servit ensuite pour embraser quelques matieres combustibles.

Les misérables pâtres qui errent sur ces montagnes, volaient souvent les signaux, quoiqu'ils ne fussent que de bois ou de toile. Quelquefois un ouragan ou la chûte d'un torrent inattendu, ou celle de quelque rocher ou d'un amas de neige, les renversait. On fut obligé de rétablir jusqu'à sept fois celui qui avoit été dressé sur la cime du Pamba-Marca.

Quand les signaux étaient placés & que les Académiciens, sur un rocher, exposés à toutes les intempéries de l'air, s'apprêtaient à

prendre les Angles qu'ils formaient, on voyait ſouvent un nuage s'élever, rouler autour de la montagne, ſe déployer, s'étendre, envelopper les ſignaux & les dérober à la vue des Obſervateurs. Il fallait attendre quelquefois pendant huit ou dix jours que ce nuage fût diſſipé ; & on n'oſait deſcendre de la montagne, de peur de manquer le moment de l'obſervation. Pour comble de maux, les Académiciens étaient preſque toujours ſéparés, la néceſſité d'obſerver en divers lieux à la fois, iſolait chacun deux.

Ce fut au travers de toutes ces difficultés & avec des fatigues que rien ne pouvait égaler, ſi ce n'eſt leur patience, que ces Académiciens parvinrent à dreſſer leurs ſignaux ſur la cime ou ſur le penchant de trente-neuf montagnes, dans une étendue de quatre-vingt lieues, ayant commencé un peu en-deçà de l'Equateur, & ayant fini à trois degrés au-delà.

La ſuite de leurs triangles s'étendait depuis Carabourou, au Nord de Quito, juſqu'à Chinan au Sud de Cuenca.

Dangers. Seniergues eſt aſſaſſiné.

Leurs travaux n'étaient point encore finis, lors qu'aſſiſtans dans cette derniere ville, à une courſe de taureaux, la populace ſoulevée ſe jetta ſur eux en les menaçant de la mort. Le ſeul *Seniergues* ſe doutant bien de la cauſe de ce tumulte, ſe mit en défenſe, en impoſa un moment à ces furieux, les repouſſa d'abord ; & leur réſiſtant toujours avec intrépidité, il tomba percé de coups aux pieds des Académiciens qui l'emporterent tout ſanglant, en ſe défendant eux-mêmes contre ces hoſtilités imprévues.

L'amour était la cauſe de cet attentat. Un Péruvien, jaloux de *Seniergues*, avait réſolu de le faire aſſaſſiner, & il n'y réuſſit que trop bien. *Seniergues* mourut dans les bras de M. *de la Condamine*, en le chargeant du ſoin de ſa vengeance. Ce fut un nouveau procès qu'il

eut

t à soutenir, & qu'il gagna : mais avec plus peine que celui qu'il avait eu pour de la ntrebande. Il dura trois ans : l'auteur du eurtre fut condamné au bannissement : il quitta point le pays ; il se fit Prêtre.

Procès.

Leurs travaux étaient presque achevés, squ'il eut un troisiéme procès. Ce fut au et de deux Pyramides que les Académi-ns voulaient poser aux deux bouts de la se mesurée à la toise sur le terrein même, ur servir de fondement à tous leurs calculs. s deux Pyramides devaient fournir dans is les siécles un moyen facile & sûr, de rifier leurs observations. Cependant des ficiers Espagnols s'allarmerent de l'ins-iption où il était parlé du Roi de France ; fallut plaider, & M. *de la Condamine* gagna core ce procès. C'était toujours lui qu'on argeait de défendre la Compagnie. Il en ait digne par sa délicatesse sur l'honneur, ir sa persévérance à réussir dans tout ce

qu'il entreprenait, & par sa patience active que nul obstacle ne rebutait.

Ils élevent deux Pyramides que les Espagnols abattirent après leur départ.

Les deux Pyramides furent posées : elles ont été abattues depuis le départ des Académiciens. Des raisons d'une politique inepte firent ainsi renverser ce Monument utile, & le plus étonnant peut-être qu'on eût érigé à l'honneur & à l'avantage des sciences.

M. *de la Condamine* soutint encore cinq ou six autres procès, qui ne sont remarquables que parce qu'il les gagna tous, quoiqu'il fût étranger, & qu'il plaidât contre des gens du pays, dont ses propres Juges étaient les compatriotes & les amis.

Depart.

Quand tous ces procès furent terminés, quand tous les travaux furent finis & toutes les dépenses acquittées, (car M. *Godin* avait un ordre positif du Roi de ne laisser aucune dette en Amérique :) quand tout fut fait,

ces Académiciens revinrent par différens chemins.

Le jour même où M. *de la Condamine* devait partir de Quitto, ses papiers lui furent volés. C'était lui ravir le résultat & le fruit de dix années de peines & de travaux. Qu'on juge de son désespoir, de ses démarches pour les recouvrer, de ses plaintes chez les Magistrats & chez l'Evêque. Un Monitoire lancé contre les voleurs, les effraya plus que les perquisitions du Juge. Les papiers furent jettés, on ne sait par qui, dans la cour de M. *de la Condamine*. Il les y retrouva tous, excepté deux petits livrets peu importans, où l'on imaginait trouver quelque indication sur les mines d'or que les gens du pays croyaient que ces Académiciens avaient été chercher sur les montagnes.

On vole les papiers de M. de la Condamine.

M. *Bouguer* revint par la même route qu'il avait tenue en allant au Pérou. M. *Godin* accepta la place de premier Cosmographe

Retour.

du Roi d'Espagne à Lima ; il ne revint en France qu'après le tremblemeut de terre qui renversa cette ville en 1746. M. de *Jussieu* prêt à sortir de Quito fut retenu de force par le peuple & par les Magistrats qui le suplierent de ne point les quitter tandis que la petite vérole désolait leur ville : il y avait déjà guéri beaucoup de personnes. Quand ce fléau fut appaisé, il partit pour Lima : il ne revint qu'avec M. *Godin*, en traversant le Tucuman & le Paraguai pour s'embarquer à Beunos-aires.

M. de la Condamine descend la riviere des Amazones.

Pour M. *de la Condamine*, il suivit son projet de descendre la riviere des Amazones, chemin très-peu connu, dès-lors très-effrayant. Quelques moines, Jésuites Espagnols, & quelques Carmes portugais avaient des cabanes, qu'ils appellaient couvens, sur les bords de ce fleuve. M. *de la Condamine* le descendit le crayon à la main, à côté d'une boussole, observant & dessinant ses rives & ses détours.

Le Roi de Portugal lui avait envoyé des passe-ports : dès qu'il fut sur les terres de ce Monarque il fut défrayé par-tout : les ordres étaient précis ; il eut beau faire, il fallut consentir à être fêté en tout lieu & à ne donner en échange que les témoignages de reconnoissance qu'inspire une telle générosité.

Générosité du Roi de Portugal.

Le Patron du vaisseau Hollandais sur lequel il repassa en Europe, n'eût pas tant d'égards pour lui que ce Monarque : il lui manqua de parole & il refusa de le descendre à Calais, comme ils en étaient convenus. Il passa sous les murs de cette ville & il l'emmena malgré lui en Hollande. M. *de la Condamine* pensa périr sur ces côtes : il vit le Patron prêt à quitter son vaisseau, pour se jetter dans une chaloupe, où vraisemblablement il ne l'aurait pas reçu.

Retour de M. de la Condamine en Europe.

Débarqué à Amsterdam, M. *de la Con-*

damine fut obligé d'y attendre des passeports des puissances Belligérantes ; car alors toute l'Europe était en guerre, les pays-bas étaient dévastés par les armées Anglaises, Hollandaises & Autrichiennes, réunies contre les Françaises, qui en triomphaient à Fontenoy & à Lawfelt.

Voyage au Cap de Bonne-Espérance.

Voyage au Cap de Bonne-Espérance, par M. l'Abbé de la Caille.

MESSIEURS *Godin* & *de Jussieu* n'avaient point encore quitté l'Amérique, lorsque l'académie envoya l'abbé *de la Caille* au Cap de bonne-Espérance, afin d'y mesurer de tous les degrés du Méridien, le plus austral dans notre continent, & afin d'y observer la parallaxe de la Lune.

Il relâche en Amérique.

Une voie d'eau obligea l'abbé *de la Caille* à relâcher à *Rio-janeiro* sur les côtes du Bresil ; il y trouva M. *Godin* qui arrivait de

Buenos-aires, & qui n'attendait que le moment de revenir en Europe où il repassa l'année suivante sur une flotte Portugaise qui le conduisit à Lisbonne.

L'abbé *de la Caille* n'éprouva point au Cap toutes les difficultés que ses confreres avaient éprouvées sous le Pôle & sous l'Equateur. Le Ciel le plus serein n'opposait que rarement de legers obstacles à ses observations. La chaleur quelquefois excessive, était moins nuisible que les glaces du Tornea ou des Cordillieres. Les montagnes infiniment moins élevées : & les Hollandais, au lieu de le plaider, concouraient à le servir dans les opérations dont ils connaissaient l'utilité. Il e. r. uve peu de difficultes pour ses travaux au Cap de Bonne-Espérance.

Cependant, sous ce beau Ciel, il éprouva des brumes qui suspendirent ses travaux : il passa plusieurs nuits exposé à la pluye : mais plus souvent encore il travaillait dans des pleines de sable, où il enfonçait jusqu'aux genoux.

Degrés mesurés en différens climats.

Il établit ses triangles dans une étendue de trente-cinq lieues, depuis Klipfonteyn jusqu'au Cap.

On eut alors plusieurs degrés de différens méridiens, mesurés & sous l'Equateur & au delà du Tropique du Capricorne. Tous ces travaux avaient été faits par des Académiciens Français ; tous avaient été achevés en moins de vingt ans.

Ce fut alors qu'on put se flatter de connaître la véritable forme de la terre, & qu'il parut démontré qu'elle était un Sphéroïde applati vers les pôles.

M. de la Caille observe & détermine la position de neuf mille huit cens étoiles.

M. *de la Caille* fit plus encore : il observa & détermina la position du Cap, si nécessaire à connaître pour les navigateurs, & celle de 9, 800 Etoiles australes qu'on ne voit point de notre hémisphére septentrional ; il en forma des constellations, & il les dessina : mais il ne leur donna ni des noms d'ani-

maux, comme les Bouviers de la Chaldée avaient fait autrefois, ni ceux de quelques Princes, comme firent dans ces derniers temps quelques Astronomes flatteurs : il leur imposa le nom des arts & des sciences : il les appella *la Pompe Pneumatique*, *l'Atelier du Sculpteur*, *la Boussole*, *le Chevalet*, *l'Horloge* ; & il nous rapporta un Planisphére austral peut-être plus complet que ne le fut jamais notre Planisphére boréal dessiné par tant d'Astronomes.

Il observe la Parallaxe de la Lune, au Cap, tandis que M. de la Lande l'observait à Berlin.

Enfin il observa la parallaxe de la Lune. Dès que l'Académie avait été informée de son arrivée au Cap, elle avait envoyé M. *de la Lande* à Berlin, observer cette même parallaxe : & l'on connut par le rapport de ces deux Astronomes, la distance de la Lune à la Terre à cinquantes lieues près.

Un ordre du Roi envoya l'abbé *de la Caille*, du Cap, à l'Isle de France, pour en dessiner la carte : & il revint à Paris après

une absence de trois ans huit mois.

Si l'Astronomie, la Géographie & même la Navigation se perfectionnerent par ces voyages, l'Histoire naturelle leur dut beaucoup aussi. Ces savans observerent mieux ce qu'ils virent que les navigateurs ordinaires, & il rapporterent avec eux les productions les plus rares des pays qu'ils parcoururent.

Voyages pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil.

Halley prédit ce passage.

UNe révolution céleste exigea bientôt de nouveaux voyages. On savait depuis près d'un siécle que la planete de Vénus observée de la Terre, semblerait passer sur le disque du Soleil, le 6 du mois de Juin 1761. C'étoit le célébre *Halley*, Astronome Anglais, qui avait annoncé le moment de ce

passage. Il mourut vingt ans trop-tôt pour le voir. Il mourut très-vieux ; & depuis le moment où il fit cette prédiction, il porta dans son cœur le chagrin de ne pouvoir être le témoin de son accomplissement.

Si les seuls Français s'étaient occupés de la mesure des degrés du Méridien, qui seule pouvait apprendre la véritable forme de la Terre, toutes les nations savantes voulurent observer ce passage, qui devait faire connaître la véritable distance du Soleil. L'Europe était embrasée par la guerre ; les Français & les Anglais se combattaient dans les quatre parties du monde : & ce sont les Astronomes de ces nations rivales en tout genre, qui traversent les continens & les mers, pour observer le passage de cette planete, & pour instruire les peuples que leurs guerres épouvantaient.

Les Français & les Anglais font de grands voyages pour observer ce passage.

L'Académie des Sciences envoya le pere *Pingré*, de la Congrégation de *Sainte Gé-*

nevieve, à l'Isle *de Rodrigue*, au milieu de la mer des Indes; M. *Le Gentil à Pondichéry*; & M. l'abbé *Chappe à Tobolsk*, au fond de la Sibérie. Tous les trois se trouvaient ainsi à peu-près sous le même Méridien, le premier près du Tropique du Capricorne; le second entre l'Equateur & le Tropique du Cancer, & le troisieme vers le Cercle Polaire.

Voyage aux Indes Orientales.

Voyage de M. le Gentil aux Indes Orientales.

M. *Le Gentil* s'embarqua au port de l'Orient & passa à l'Isle de France d'où il comptait se rendre facilement à *Pondichéry*. La guerre avait rendu ce passage dangereux. Les flottes Anglaises couvraient les mers. Les Français n'en avaient point dans ces parages, peu de vaisseaux osaient s'exposer à passer au travers des escadres ennemies: M. le *Gentil* n'en put trouver. Enfin des ordres du Roi qu'il fallait faire parvenir au plus

ite au gouverneur de Pondichery, arrivé-
ent à l'Isle de France, & déterminérent le
ouverneur de cette Isle à envoyer à la côte
e Coromandel une frégate, dans une sai-
on où les vents ne sont pas favorables. M.
e *Gentil* s'embarqua sur elle. Il erra long-
emps des côtes de l'Afrique à celles de Ma-
lbar. Ils apprirent près de Mahé, par des
ateaux du pays, que les Anglais avaient pris
ette ville de Pondichery où ils allaient. Alors
e Capitaine de frégate résolut de revenir à
'Isle de France.

Ils étaient encore en mer lorsque le 6 Juin
arriva : & M. *Le Gentil* observa du tillac,
comme il put, le passage de Vénus.

Peu satisfait de cette observation, il réso-
ut de rester dans l'Inde pour observer cet-
e planete à son retour en 1769.

Pour ne pas perdre ces neuf années, M.
Le Gentil parcourut ces mers, & fit toutes les

observations physiques, géographiques & astronomiques que les lieux & les circonstances lui offrirent.

Il dresse une carte de la côte Orientale de l'Isle de Madagascar.

Il dressa une carte très-exacte de la côte Orientale de Madagascar : il avait déja éprouvé plusieurs maladies dans ces climats : les nourritures trop substantielles de cette Isle lui causérent un coup de sang si violent, qu'il eût péri sans de promptes saignées & sans l'émétique : mais l'organe de sa vue en fut dérangé, & pendant quelque-temps il vit les objets doubles.

Il passe à Manille.

Ensuite il passa dans l'Isle de Manille pour observer le second passage de Vénus : il y trouva un Péruvien fort instruit, appellé Don *Estrevan Melo*. Il était Chanoine de l'Eglise Cathédrale de la capitale de cette Isle, presque aussi éloignée de son pays, que M. *Le Gentil* l'était du sien.

Il revient à Pondicheri.

Des considérations pour les savans de France, qui désiraient que l'observation se fit à

Pondichery, engagérent M. *Le Gentil* à s'y rendre : & en partant il chargea le Péruvien *Melo*, d'observer à Manille le passage de Vénus.

Les nuits sont superbes à Pondichery : M. *Le Gentil* dit qu'on ne peut se former dans nos climats une idée de la beauté de ce Ciel : & cependant au moment où il voulut faire son observation, le 3 Juin 1769, un nuage lui cacha le Soleil & la planete de Vénus, & lui fit perdre le fruit d'un voyage de plus de dix mille lieues, de neuf années, & de plusieurs maladies dangereuses.

Il s'instruit de l'état de l'Astronomie dans les Indes.

Il s'instruisit de l'astronomie des Indiens : il apprit à calculer les éclipses à leur manière ; il les étonna en leur prédisant le retour des cométes. Plusieurs Brames vinrent le visiter. Il en vint un de Carical, ville située à trente lieues au Sud de Pondichery. Il fit plusieurs expériences utiles à nos manufactures. Il retomba malade ; & il lui prit un tel

desir de revoir son pays, qu'il partit mourant pour l'Isle de France, d'où il repassa en Europe sur un vaisseau Espagnol qui le conduisit à Cadix.

Il revint à Paris au mois d'Octobre 1772, après une absence de onze ans & demi.

Voyage à l'Isle Rodrigue.

Le 29 Nov. 1760. Voyage du pere Pingré à l'Isle Rodrigue.

DÈs le port de l'Orient où il devait s'embarquer, le pere *Pingré* éprouve des difficultés. Le Directeur de la compagnie des Indes le reçoit mal; il refuse d'embarquer ses ballots; il prétend qu'ils sont remplis de marchandises prohibées: ils ne contenaient que les instrumens nécessaires à son observation & les hardes convenables à un Religieux. Le Directeur & le Pere écrivent à Paris; un ordre arrive au Directeur de faire embarquer le Pere *Pingré* avec tous ses effets, & de lui fournir dans l'Inde tout ce

qu'il

qu'il demandera, ſans rien exiger de lui qu'un ſimple reçu : faveur dont ce ſavant étoit digne, & dont même il ne fit aucun uſage.

Un autre déſagrément l'attendait ſur le vaiſſeau. M. *Marion* qui le commandait, très-bon marin à force de pratique, n'avait aucune idée de la théorie, il était même prévenu contr'elle & contre tous les ſavans qui ne connoiſſaient qu'elle. Il regarda le Pere *Pingré* comme un cenſeur incommode qui n'était ſur ſon bord que pour contrôler ſa manœuvre. Il le lui dit avec franchiſe, & fut bien-tôt déſabuſé; dès-lors ils furent amis. C'eſt ce même *Marion* qui depuis ayant été reconnaître les Iſles de la nouvelle Zélande, dont le Capitaine *Cook* a le premier fait le tour, fut pris par les farouches habitans de ces bords, & fut dévoré par eux. Le 9 Janv. 1761.

A peine ce Capitaine & le Pere *Pingré* furent-ils en pleine mer, qu'ils furent pour- Il eſt pourſuivi par des vaiſſeaux anglais.

ſuivis par des vaiſſeaux anglais ; une manœuvre habile les fit échaper. Le Pere *Pingré* avait demandé un paſſe-port à l'Amirauté anglaiſe ; & cette Amirauté le lui avait envoyé, avec les égards que méritaient ſon ſavoir & ſon entrepriſe : mais ce paſſe-port ne garantiſſait point les vaiſſeaux qui le portaient.

Il eſt forcé d'aller à l'Iſle de France.

Un peu au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, ils rencontrerent un vaiſſeau français. Le Capitaine *Blin* qui le commandait, était l'ancien de M. *Marion* ; & il avait le droit de s'en faire obéir. Il lui ordonna de l'eſcorter juſqu'à l'Iſle de France où il allait. *Marion* allégua l'ordre qu'il avait de dépoſer le Pere *Pingré* à l'Iſle Rodrigue, il ne put rien obtenir. Cet Aſtronome ſe plaignit & remontra qu'en lui faiſant perdre du temps on lui ferait manquer ſon obſervation. *Blin* répondit : *qu'on le jette à l'eau.*

Il fallut se taire & le suivre. M. *des Forges* gouverneur de l'Isle de France, réprimanda *Blin* ; mais le mal était fait. Il fit armer promptement une petite corvette de six canons pour conduire cet Astronome à *Rodrigue*. Le 6 de Mai.

Cette Isle n'est qu'à cent-vingt lieues de l'Isle de France. Mais la direction du vent, toujours contraire, oblige à prendre un détour si considérable pour y parvenir, qu'on est quelquefois six semaines à y aller. Le Pere *Pingré* n'était arrivé que le 6 Mai à l'Isle de France, & il en repartit le 8. Il n'y avoit pas un mois jusqu'au jour de l'observation.

Le vent ne fut pas si contraire qu'on le craignait ; on découvrit *Rodrigue* le 26 ; & soudain le calme arrêta le vaisseau : il fut deux jours sans pouvoir avancer. Qu'on se peigne l'impatience, l'ennui & le désespoir d'un Astronome, dans une telle situation. Il arrive à l'Isle Rodrigue.

Enfin ils abordérent le 28 au coucher du Soleil. Rodrigue eſt une Iſle de quatre lieues de long ſur deux de large : elle eſt déſerte & ſans culture. Dix ou douze eſclaves négres y ont été tranſportés. Un blanc, qui a le titre de Commandant, les occupe à raſſembler des tortues de terre dans un parc, des tortues de mer dans un autre, ou à veiller ſur quelques bœufs & quelques vaches tranſportés des Indes ou d'Europe ſur ce rocher, comme ces négres l'ont été eux-mêmes des côtes de l'Afrique.

Une grande cabane de planches mal jointes, qui laiſſaient circuler le vent de toutes parts, ſéparée par une cloiſon en deux parties, dont la plus grande pavée de pierres bruttes, ſervait de ſalle à manger, & dont la plus petite ſervait de chambre à coucher à M. le Commandant, à ſa femme, à ſon enfant, était le plus beau ou plutôt le ſeul bâtiment de l'Iſle.

Un mât d'une hauteur prodigieuse surmonté d'un pavillon Français, était le seul monument Royal qu'il eût : quelques mauvais canons pour saluer les vaisseaux qui abordoient, faisoient toute la défense de cette Isle.

En vain le Pere *Pingré* chercha un lieu plus commode pour faire son observation : les montagnes escarpées de cette Isle, & le peu de jours qu'il lui restait, ne lui permirent pas d'en trouver un autre.

Des pluies survinrent : la nuit qui précéda le jour de l'observation, fut obscure ; des nuages empêcherent de voir entrer *Vénus* sur le disque du Soleil : bientôt ils devinrent assez rares pour que le Pere *Pingré* pût suivre le cours de cet astre sur ce globe. Il vit très-bien le commencement de la sortie de *Vénus* : un nuage survint & lui déroba le moment où elle acheva de se détacher des bords de ce disque. En vérifiant ses calculs, il se

Il fait son observation.

trouva d'accord avec les autres Obſervateurs. Ainſi malgré les nuages, ſon obſervation fut bien faite.

L'Iſle eſt priſe par les Anglais.

Quelques jours après les Anglais arrivent, prennent le vaiſſeau qui avait amené cet Académicien, & un autre qui était dans le port ; ils tirent cent coups de canon contre l'Iſle ; les boulets paſſaient pardeſſus la cabane du Gouverneur, d'où le Pere Pingré les entendait ſiffler ſur ſa tête, bientôt les Anglais deſcendent, coupent le mât, emportent le pavillon Français, enclouent les canons, pillent les bœufs, les tortues de terre, celles de mer ; la farine, & ſur-tout le vin. Ils mettent à terre les Officiers des deux vaiſſeaux qu'ils ont pris, ils leur font jurer d'être 18 mois ſans combattre ; & ils brûlent les deux vaiſſeaux. Tous les negres s'étaient enfuis dans les montagnes & dans les bois.

Cependant les Anglais traiterent fort bien

le Gouverneur & le Pere Pingré. Ils ne pillerent point ſes effets ; ils lui laiſſerent ſes inſtrumens, & ils partirent bientôt.

Neuf jours après, arriverent deux autres vaiſſeaux anglais, ils acheverent de piller ce que les premiers ont laiſſé ; mais toujours ils traitent avec égard les Français, & ſur-tout l'Aſtronome. Ils leur donnent même quelques ſacs de bled, du riz & de l'eau-de-vie, puis ils abandonnent l'Iſle.

Séparés du reſte du monde par l'Océan, à quatre mille lieues de leur patrie, enfermés dans une très-petite Iſle, ſans communication & preſque ſans eſpérance d'en avoir avec leurs compatriotes, le pere *Pingré*, le Gouverneur, les Negres ſe hâterent de ſemer du bled & du riz, afin de ſe ſuffire à eux-mêmes.

Enſuite ils hazarderent de communiquer

avec l'Isle de France, en construisant une chaloupe pontée.

Un vaisseau Français reprend l'Isle au nom du Roi.

Elle était presque finie, lorsqu'on découvrit un vaisseau, & un vaisseau français. La joie fut vive : ne voyant plus le Pavillon de France, il n'osait approcher ; on alla au-devant de lui dans une pirogue ; on instruisit le Capitaine de ce qui était arrivé, aussi-tôt il fit la cérémonie de descendre dans l'Isle l'épée à la main, & de la reprendre au nom du Roi de France.

Il venait chercher des tortues : il n'en trouva point : il ramena aux Isles de France & de Bourbon le Pere *Pingré*, qui avait resté près de trois mois & demi dans cette Isle inculte & inhabitée.

Il part pour la France. Il est pris par les Anglais.

En repassant de ces Isles en Europe, il fut averti par les Officiers du vaisseau qu'il montait, que le Capitaine avait intérêt à se faire

ꞌrendre par les Anglais, & qu'il ſerait pris
ıfailliblement. En effet, peu de tems après
ꞅoir paſſé la ligne, ce capitaine ſe porta
ıns des parages où l'on ſavait bien qu'il y
'ait des flottes ennemies, il les rencontra, il
ſemblant de fuir devant elles : on tira de
ırt & d'autres quelques coups de canon :
ns la pourſuite un coup de vent abattit le
ìt de hune du vaiſſeau anglais; les Fran-
:s ſe crurent ſauvés, ils pouvaient aiſément
happer; mais le capitaine porta ſi peu de
iles, & prit ſi bien ſes meſures, que les An-
ıis ayant réparé le déſordre qui leur était
ꞌivé, le pourſuivirent, l'atteignirent & le
rent.

Ͻn ne traita point le Pere *Pingré* en pri-
ınier, ſon paſſeport le garantiſſait : on ne
ꞌouilla point, on ne le pilla point; on lui
ſa ſes papiers, ſes effets, ſes inſtrumens; on
ɔut cependant réſiſter à la tentation de lui
ꞌver quelques morceaux rares d'hiſtoire
ırelle. On le conduiſit à Lisbonne, d'où il

revint en France, en traversant l'Espagne.

Voyage en Sibérie.

Voyage de M. l'Abbé Chappe en Sibérie.

DE tous les voyages entrepris pour l'observation du passage de Vénus, le plus difficile était celui de l'Abbé *Chappe*.

Il se rend d'abord en Russie.

Il partit de Paris à la fin de Novembre 1760. Il passa par Vienne, où il salua l'*Impératrice Reine*; par Cracovie, où il fut saluer le Roi *Auguste* : il remonta jusqu'à Saint Petersbourg où régnait alors *Elisabeth* : il y allait chercher des voitures, des provisions, & des ordres de cette Impératrice, pour voyager avec sûreté dans ses vastes Etats; tout ce qu'il demandait lui fut accordé.

Départ de saint Petersbourg.

Il prit dans cette ville un horloger, & un domestique qui pût lui servir d'interpréte. Il en sortit avec quatre traîneaux; l'un chargé de vivres, portait un bas Officier, qui avait

re de l'Impératrice de l'accompagner, & ui faire donner tout ce qui ferait nécef- ; l'autre portait fes inftrumens ; le troi- e, l'horloger & l'interprète ; il était dans uatrieme. Tout était couvert de neige & lace, il avait à faire près de neuf cens s de Petersbourg à Tobolsk.

n defcendit d'abord jufqu'à Moskow, ourut long-tems fur le Volga, qui fert rand chemin quand il eft gelé. On s'en- a dans la vafte forêt qui s'étend jufqu'aux ins de la Sibérie. A tous momens les ieaux étaient renverfés : quelquefois ils nçaient dans des cavités ; un des chevaux ne fut englouti en paffant une riviere ée, & il eût abîmé le traîneau où était bé, fi l'on n'eût promptement coupé les s.

Abbé n'avait pu partir de Petersbourg le 10 de Mars. On lui avait affuré que le 1761.
il arriverait avant qu'il parvint à Tobolsk,

& qu'alors il lui ferait impoffible de continuer fa route ; ni hommes, ni voitures, ni chevaux, ne pouvant courir fur une terre détrempée par la fonte de huit ou dix pieds de neige.

L'Abbé n'avait d'autre efpoir que de prévenir le dégel par la rapidité de fa courfe. Il voyageait le thermometre à la main, frémiffant à toutes fes viciffitudes, & précipitant fa marche toutes les fois qu'il montait.

L'Horloger, l'interprete, le bas Officier, les poftillons fe lafferent bientôt de courir nuit & jour, de braver les précipices, les gouffres, les tourbillons de neige, que le vent éléve dans ces contrées ; comme il en éleve de fable en Arabie, & de pouffiere dans nos climats. Ils témoignerent de l'humeur, ils demanderent du repos, l'Abbé les refufa.

l s'endort quelque-temps après, on dé- fon traîneau, on l'abandonne, il s'é- le, il fe trouve feul au milieu d'une ine immenfe, couverte par-tout de nei-, & terminée dans le lointain par les ıleaux & les fapins de la vafte forêt qu'il rerfait. Il était nuit. C'eft en vain qu'il ap-le; perfonne ne répond à fes cris. Toutes penfées qui l'agitent à la fois, fon trou-, fon inquiétude, fa colere, ne peuvent peindre ni même fe bien concevoir. Seul ıs un defert de glace, fans vivres, à qua-ze cens lieues de fa patrie, & loin de ıte habitation humaine.

Il eft abandonné feul dans une forêt.

Il rentrait dans fon traîneau, il en fortait, marchait égaré, il fuait à groffes gouttes, ılgré l'horrible froid qui gelait tout ce qui ıtourait. Enfin il croit reconnaître un che-n, il revient à fon traîneau, il prend fes nes, il marche, il s'abîme dans un trou mpli de neige, il y refte enféveli jufqu'au enton.

Revenu de ſon étourdiſſement, il s'efforce d'en ſortir, il ſe dégage, mais avec tant d'efforts & de fatigues, qu'il tombe ſur le bord de ce trou, la face ſur la neige, & qu'il y reſte accablé d'horreur & d'épuiſement, déſeſpérant de ſa vie, n'attendant & ne deſirant même que l'inſtant qui la terminerait.

Cet état d'affaiſſement, en le contraignant au repos, rétablit un peu ſes forces : il reprend ſes eſprits, & avec eux il retrouve ſon courage. Il ſe leve, il regarde de tous côtés, il apperçoit dans le lointain une faible lumiere : il marche, mais doucement, mais avec précaution, tremblant à chaque pas d'être englouti ; & la lenteur néceſſaire de ſa marche augmentait ſon impatience.

Il arrive, il trouve une cabane où ſes propres gens couchés à terre dormaient profondément à côté de jeunes filles, dont malgré leurs fatigues, ils avaient uſé avant de s'endormir.

Abbé les réveille, & il pourſuit ſa rou-
ınfin il approche de Tobolsk. Il n'avait
que trois rivieres à paſſer : mais tout
ınçait le dégel : la ſurface de la neige
ait ; on trouvait de l'eau par-tout. Les
ans lui diſent que la débacle eſt pro-
les poſtillons refuſent de traverſer des
res ſur des glaces fragiles : menaces,
res, argent, tout eſt inutile. Il les enivre
ı-de-vie, & leur donnant l'exemple, il
ırſe les deux premieres. De plus grandes
ultés s'élevent à la derniere : le maître de
e refuſe abſolument de marcher. L'Abbé
gné entre dans ſa maiſon tenant par ha-
ſon thermometre à la main. La chaleur
a chambre le fait monter avec promp-
le. Le mouvement de cette machine in-
nue effraye ces eſprits groſſiers. L'Abbé
apperçoit, & il en profite. Il leur fait
par ſon interprete, qu'il eſt un puiſſant
icien ; que ce thermometre eſt un ani-
qui l'avertit de tous les dangers ; que
dégel était à craindre, l'animal expoſé

Les poſtillons refuſent de paſſer des rivieres ſur des glaces prêtes à ſe rompre.

au grand air ne descendrait point ; mais que si la glace est encore forte, il descendra, bien au-dessous d'une ligne qu'il leur marque, & il porte son thermometre hors de la maison. Le froid le fait descendre plus bas que cette ligne, & les paysans transportés de surprise & d'admiration, mettent alors plus d'empressement à lui obéir, qu'ils n'avaient mis d'obstination à lui résister. C'est à qui attellera ses chevaux, à qui les guidera, à qui le servira, & la riviere est traversée avec la plus grande sécurité malgré la neige fondue, & le bruit de la glace fléchissante sous le poids du traîneau, & menaçant à chaque instant de se rompre.

Trois jours après, la débacle arriva : l'Irtiz se déborda, & le pays fut submergé par la plus terrible inondation qu'on eût jamais vue dans ces climats.

A Tobolsk on le prend. L'Abbé *Chappe* préparait déja son observatoire sur une colline à côté de Tobolsk.

bolsk. Son quart de Cercle, son thermometre, sa pendule, sa longue lunette, l'observation qu'il faisoit des astres, les gardes que lui avoit donné le Gouverneur de cette ville, la considération qu'il lui témoignait; tout avait persuadé aux habitans de Tobolsk, que ce Français était un sorcier. Ils lui imputérent l'inondation qui désolait leurs campagnes: & lui entendant parler fréquemment du 6 de Juin, ils s'imaginerent que ce jour serait la fin du monde, ou celui de la destruction de leur ville. pour un Magicien.

Ils résolurent de le tuer pour se venger. Le Gouverneur augmenta sa garde, & l'avertit de prendre des précautions. On veut le tuer.

Le 6 Juin arrive: l'Abbé dès la veille se rend à son observatoire. Le Soleil se plonge sous le plus pur horison; le Ciel était parfaitement serein, l'Abbé était au comble de ses vœux. Bientôt des nuages paraissent au bord de l'horison: leur nombre Il fait son observation.

augmente à chaque inſtant : un brouillard épais ſe répand dans la plaine. L'Abbé du comble de la joie paſſe à celui du déſeſpoir. Son voyage était perdu : un nuage allait lui enlever tout le fruit de tant de fatigues, & de tant de dangers. Jamais douleur ne fut plus profonde. A chaque inſtant il ſortait, il parcourait la colline, il obſervait tous les points du Ciel. La nuit entiere ſe conſuma dans ces inquiétudes, & tous ceux qui l'entouraient, étonnés de ſon trouble, ne le partageant point & n'en pouvant ſoupçonner la cauſe, s'endormaient profondément en écoutant ſes plaintes.

Enfin le lever du Soleil éclaircit un peu les nuages : un vent d'Eſt les diſſipa bientôt : la joie de l'Abbé fut ſi vive, que tout ſon corps en frémiſſait, & qu'il eut beſoin de toute ſa force pour la combattre & pour obſerver avec exactitude.

Le Gouverneur & l'Evêque de Tobolſk

s'étaient rendus à son observatoire. Une garde nombreuse l'entourait. Précautions superflues! les habitans alarmés s'étaient réfugiés dans les églises, ou cachés dans leurs maisons, priant Dieu & attendant la fin du monde.

Sur cette colline boréale, les insectes aîlés apportent le plus grand obstacle aux observations astronomiques : il faut marcher en bottes, avoir des gants, & même un voile sur le visage, la plûpart des soldats qui sont en garnison à Tobolsk se font un masque de goudron, pour se préserver de leurs piquûres. L'Abbé *Chappe* faisait allumer un feu de mottes de terre, dont l'épaisse fumée écartait pour quelque-tems les insectes de son atmosphere : il n'ôtait son voile, & ne faisait éteindre le feu qu'au moment de l'observation.

Ces insectes sont plus embarrassans par leur nombre que les bêtes féroces par leur force. Ils feraient périr plus cruellement, si

on ne s'en garantissait pas avec une attention perpétuelle. Ils rendirent l'Abbé *Chappe* si malade, qu'il fut obligé de garder le lit plusieurs jours.

Son retour en France fut plus agréable, il revint dans une plus belle saison & par une plus belle route. Loin de précipiter sa marche, il s'arrêta quelquefois pour voir des choses curieuses, & quelquefois pour son amusement : il donna même des festins & des bals aux Dames de quelques villes de la Sibérie.



Voyages pour observer le second passage de Vénus sur le disque du Soleil.

MONSIEUR *le Gentil* était resté dans l'Inde à Pondichery, à quelques dégrés au Nord de l'Equateur, où des nuages lui firent manquer une observation qu'il avait passé neuf années à attendre sur ces bords étrangers.

M. le Gentil observe à Pondichery.

L'Abbé *Chappe* fut en Californie un peu au-delà du Tropique du Cancer, & le Pere *Pingré* à Saint Domingue; ainsi tous les trois se trouverent dans la Zone Torride entre le tropique & l'Equateur.

M. l'Abbé Chappe en Californie, & le Pere Pingré à St. Domingue.

Outre cette observation, le pere *Pingré* examinait alors les montres marines de

1769.

MM. le Roi & *Bertoud.* Il parcourait les mers, depuis le Cap-verd jusqu'à Terre-neuve, pour leur faire subir toutes les révolutions du chaud & du froid.

1772. Il fit depuis pour le même sujet un autre voyage où il alla plus au Nord : il remonta jusqu'en Islande.

Alors la France & l'Angleterre étaient en paix : on pouvait parcourir l'Océan sans danger, & quand deux vaisseaux se rencontraient, ce n'était plus que pour s'offrir des secours mutuels.

Aucun malheur, aucune aventure digne de remarque, n'arriva au Pere *Pingré*, dans ces différens voyages. Le sort de l'Abbé *Chappe* était bien différent.



Voyage en Californie.

L'ABBÉ *Chappe* revenu de Tobolsk en Sibérie, au Nord de l'Asie, alla donc au fond de l'Amérique septentrionale à la pointe de la Californie, vers le Cap St. Lucar, lieu très-méridional relativement à Tobolsk, puisque ce Cap est situé sous le Tropique du Cancer. Il partit de Paris avec quatre personnes : M. *Pauly*, Ingénieur géographe, M. *Noël*, éleve de l'Académie de Peinture, M. *Dubois*, horloger, & un domestique. Voyage de M. l'Abbé Chappe en Californie.

Les Ports que les Espagnols possedent en Amérique sont fermés à toutes les autres nations. Ainsi M. l'Abbé *Chappe* s'embarqua d'abord pour l'Espagne. Il passa du Havre-de-grace à Cadix, où l'on appareillait une flotte pour la *Vera-Crux*. Il se rend à Cadix.

On l'attendait à Cadix : les ordres du Roi d'Espagne l'avaient précédé ; mais ces ordres ne parlaient que de lui : on refuse d'embarquer ses gens. Il dépêche un Courier au Marquis d'Ossun, Ambassadeur de France à Madrid, pour le prier de remontrer au Ministre Espagnol qu'on ne fait point un tel voyage, sans avoir quelqu'un qui vous seconde dans vos observations. Il obtient ce qu'il demande.

La flotte s'armait lentement ; le tems pressait. L'Abbé dépêche encore un Courier au Marquis d'*Ossun*, pour avoit la permission de partir sur un vaisseau quel qu'il fût. Il l'obtient, il part sur un petit brigantin Français, qui n'avait que douze hommes d'équipage. Tout le monde frémit en le voyant partir sur un bâtimenr si frêle ; & l'Abbé transporté de joie, ne pensant qu'à son observation, répondait à leurs alarmes : *plus il est leger, plus il ira vîte.* Il part avec ses instrumens, & tout son monde, & deux

Officiers Espagnols, chargés de faire la même opération.

En soixante-dix-sept jours ils abordent à la *Véra-Crux* sous pavillon Français. Un coup de canon tiré du Fort les oblige à jetter l'ancre au milieu des rochers qui ferment ce port, & à y demeurer au hasard de périr à chaque instant : jusqu'à ce que le Gouverneur, informé que ce vaisseau Français arrivait par l'ordre du Roi d'Espagne, lui permit de se mettre à l'abri des vents & des écueils. Il arrive à la Véra-Crux.

Ce Gouverneur attendait l'Abbé *Chappe*. Le bruit de son arrivée & les ordres du Roi d'Espagne l'avaient précédé dans toute l'Amérique, il trouva tous les secours que le pays pouvait fournir. Il mit tous ses bagages sur des mulets, & il traversa toute l'Amérique d'une mer à l'autre, de la *Véra-Crux* à *San-Blas*; dans une étendue de trois cens lieues, Il traverse l'Amérique.

Forcé de suivre le pas des mules, il marchait très-lentement. Des chemins affreux, des montagnes où l'on ne trouvait point d'eau, rendaient cette route pénible, & bien différente de celle de la Sibérie. Le Marquis *de Croix*, Vice-Roi du Mexique, le reçut avec tous les honneurs que méritaient son courage & sa persévérance.

De Mexico à *San-Blas* le chemin est encore plus désert & plus dangereux. On y est quelquefois attaqué par des sauvages indomptés, qui traitent les Européens, comme les Espagnols ont jadis traité les habitans de ces contrées. Ils les dépouillent de tout, & souvent après ils les tuent. Le Vice-Roi fit escorter l'Abbé *Chappe* par des soldats.

Phénomène.

Près de Molino, l'abbé vit un phénomène que plusieurs Savans soupçonnaient depuis quelque-temps. Il vit clairement la vapeur de la foudre s'élever de la terre & aller éclater vers le haut des nuages. Tous ses gens,

son interprête, ses soldats le remarquérent, & en furent effrayés, comme d'un prodige fort extraordinaire. Ainsi nos sens nous trompent : nous voyons tourner le Soleil, & tomber la foudre : c'est précisément le contraire ; le Soleil est fixe, & la foudre monte, ou plutôt ce fluide agit dans tous les sens.

Arrivé à *San-Blas* il ne lui restait plus que soixante lieues à faire. Mais il fallait traverser une mer sujette à des calmes & à des orages. Il fut quinze jours à faire ce trajet. Enfin il débarqua en Californie à la mission de saint Joseph. Il se rembarque à San-Blas.

Une maladie contagieuse dévastoit cette contrée, elle avait déjà emporté un tiers des babitans. Les Officiers Espagnols proposent de quitter ce lieu & d'aller s'établir plus près cap *SanLucar.* Contagion.

Le temps presse trop, leur répondit l'abbé, Intrépidité de l'Abbé Chappe.

il ne s'agit pas de vivre, mais d'observer avantageusement. Personne n'osa l'abandonner.

Il fut récompensé de son courage par la sérénité du Ciel qui lui permit de faire, le 3 de Juin, l'observatiun la plus complette.

Son monde est attaqué de la contagion, lui-même en est frappé.

Deux jours après, les deux Officiers Espagnols sont atteints de la contagion : les gens de leur suite en sont frappés, M. *Noel*, M. *Pauly*, M *Dubois*, en sont attaqués successivement.Ils étaient sans secours & presque seuls.

La moitié des habitans avait péri : l'autre avait fui. L'abbé consulte quelques livres de médecine, il observe le mal, il distribue & il administre lui-même les drogues qu'il croit les plus convenables. Il les arrache presque tous à la mort. Et tandis qu'il s'occupe à les secourir, il est frappé lui-même de cette funeste maladie.

Il ſe ſoigne à ſon tour : il ſe purge, il ſe fait ſaigner par ſon interprète, qui d'abord le manque, & dont la main tremblante dirigée par celle de l'abbé, parvient à lui tirer quelques palettes de ſang. Il eût guéri peut-être, ſi trop emporté par ſon zèle & venant de prendre une médecine, il ne ſe fût appliqué à obſerver une éçlipſe de Lune.

Il en meurt.

Cet effort accrut le mal : il ne put y réſiſter, & il expira au milieu de ſes compagnons fondans en larmes, ſouffrans encore le même mal, & incertains s'ils lui échaperoient.

M. Pauly rapporte en France ſes papiers.

MM. *Noel* & *Pauly* en guérirent entierement : *Dubois* en mourut ſur ce rivage : un des Officiers n'expira qu'après ſon retour. Mais enfin le fruit de ce voyage ne fut pas perdu pour l'Europe. M. *Pauly* raporta les papiers de l'abbé *Chappe* à Paris : il les remit à M. de *Caſſini* qui vient de les publier. Et notre jeune Roi, digne d'entretenir le feu

ſacré qui anime les grands hommes, ne pouvant récompenſer l'intrépide courage de l'abbé *Chappe*, a donné du moins une penſion à M. *Pauly*, qui le ſeconda avec tant de zèle dans ſes longs travaux.

Voyage aux Indes Orientales pour chercher les livres de Zoroaſtre.

Voyage de M. Anquetil-du-Perron aux Indes Orientales.

TANDIS que ces Académiciens parcouroient le Globe pour perfectionner l'Aſtronomie & la Géographie, un homme plus extraordinaire peut-être, & qui n'était encore d'aucune Académie, allait ramaſſer au fond des Indes les débris de l'antiquité la plus reculée.

Cet homme était M. *Anquetil-du-Perron*. A l'âge de vingt ans, il avait une érudition

rofonde & il ſavait toutes les langues orientales que l'on connaît en Europe.

Il s'était enthouſiaſmé d'amour pour *Zoroaſtre :* & ſachant que les Parſes ſe vantent 'avoir les ouvrages de cet ancien légiſlateur, écrit dans la langue originale qu'on parlait alors, il réſolut de les aller chercher, d'étudier cette langue & de traduire ces livres. Il était ſans bien & ſans protecteurs : ſon érudition lui avait pourtant procuré la connaiſſance de pluſieurs Savans illuſtres.

Il parla de ſon deſſein à M. le Comte de *Caylus*, à M. l'abbé *Barthelemy*, à M. *l'abbé Sallier*, à Mrs. *Falconnet*, *Bougainville* & *de Guignes*. On vanta ſon projet, on l'admira, on lui fit des promeſſes, & on ne ſe hâta pas de les réaliſer.

Le jeune homme impatient prend ſon parti; & ſans ſolliciter des ſecours trop tardifs, il court chez l'Officier chargé par la Com-

pagnie des Indes de lever des soldats pour la servir, & lui déclare qu'il veut s'engager pour aller à Pondichery. L'Officier surpris de trouver ce desir dans un jeune homme bien élevé, le refuse par humanité ; & ne pouvant résister à la vivacité de ses sollicitations, il différe plusieurs jours, & céde enfin à ses instances.

Depart de Paris.

Le jeune *Anquetil* part de Paris à pied, pour aller aux Indes, emportant sur son dos dans un sac, pour tout bagage, deux chemises, deux mouchoirs, une paire de bas un étui de Mathématiques, la Sagesse de *Charon*, & les Essais de *Montagne*.

Ses compagnons, les autres soldats de cette recrue, étaient de vils brigands, tirés des cachots pour aller expier leurs forfaits en servant au fond de l'Inde dans une espéce d'esclavage : & les premiers soins d'*Anquetil* sont d'apaiser les querelles qu'ils ont entre-eux ou avec les paysans qu'ils tâchent de piller

ler sur leur route. Il arrive au port de l'Orient, où il devait s'embarquer inconnu & simple soldat; il y trouve son congé, que la compagnie lui envoyait; un ordre aux Capitaines de ses vaisseaux de le passer gratis; une pension de cinq cens livres que le Roi lui accordait; & des lettres de recommandation pour les principaux Officiers de Pondichery, & même pour *Dupleix*.

Son zèle étonne; on l'encourage.

Au bruit de son départ, tous les cœurs s'étaient émus, & on s'était hâté de lui envoyer des secours qu'on négligeait de lui donner, lorsqu'il était à Paris, & qu'on doutait s'il était mû par une résolution inébranlable, ou par une effervescence passagére, trop commune aux jeunes gens.

Le 7 Fev. 1755.

Il s'embarque enfin, & après six mois de traversée, il arrive à Pondichery, dans ces contrées qu'il avait tant desiré de voir.

Il est assez mal reçu à Pondichéry.

N'étant ni militaire, ni employé de la Compagnie, il fut reçu assez froidement

dans cette ville ; ſon deſſein parut beau, mais peu important ; on s'en méfia comme d'une entrepriſe haſardée pour tenter fortune ; on citait même un Français, qui peu d'années auparavant, avait eſcroqué beaucoup d'argent à la Compagnie, ſous prétexte de chercher ces mêmes livres. Pour comble de malheur, *Dupleix* n'était plus dans l'Inde ; il eût ſenti le génie du jeune *Anquetil*, & il l'eût appuyé de toute ſa puiſſance. M. *Leyrie* qui lui ſuccedait, ſe contenta de donner à ce jeune Français une penſion de 190 livres, & cinq ans après il la porta juſqu'à 2, 880 livres. La Compagnie des Indes l'approuva.

Les premieres études de M. *Anquetil* furent la langue du Malabar ; & ſur-tout celle du Perſan moderne, qu'on parle dans l'Inde plus communément que toute autre.

Il tombe malade.

Les plaiſirs, les maladies & la guerre, apporterent des obſtacles ſans nombre à ſes travaux.

De Pondichery il paſſe au fond du Bengale. Il voulait ſe rendre à Bénarès, cette antique école des Brames. Une maladie oblige de le deſcendre à l'embouchure du Gange, dans un lieu appellé Bernagor. On le porte mourant chez des courtiſannes, dans une maiſon de proſtitution publique : il y eſt ſoigné par ces femmes, avec la plus touchante humanité. Il y recouvre un peu de ſanté : & il ſe rend à Chandernagor. Il parvient à guérir ſa fievre, à force de boire du caffé.

Avril 1750.

Une dyſſenterie plus cruelle, le conduit aux portes du tombeau. A Bernagor on l'avait porté dans une maiſon de débauche; à Chandernagor on le mit à l'hopital.

Les Anglais, les Français, le Nabab du Bengale ſe combattaient alors; le comptoir de Chandernagor fut pris. M. *Anquetil* ſe ſauva au travers des troupes Anglaiſes & de l'armée du Nabab. Il erra quelque-temps

Guerre ; Priſe de Chandernagor ; ce qui lui arrive dans l'armée de M. Lav.

dans le Bengale avec une petite armée Françaiſe commandée par M. *Law.* Envié, calomnié, inſulté par des Officiers, il quitte le Cap, il part ſeul pour retourner à Pondichery, en traverſant des contrées où jamais Européen n'avait paſſé. Les flottes Anglaiſes fermaient alors les mers à tout Français. Effrayés de ſon deſſein, ces mêmes Officiers qui l'avaient outragé & qu'il abandonnait, le ſuivent hors du Camp, lui apportent des armes, des habits, de l'argent : il accepte une paire de piſtolets, il refuſe tout le reſte. On le ſuit encore; on lui fait de nouvelles offres; on en eſſuie de nouveaux refus. M. le Chevalier *Carillon* ne pouvant les vaincre, gliſſe dans ſa poche, ſans qu'il s'en apperçoive, ſept roupies d'or. Qu'on juge ſi ce ſecours était néceſſaire ! M. *Anquetil* n'en poſſédait alors que deux.

Il ſe rend de Moxoudabad à Pondichery.

Il retourne à Moxoudabad, Capitale du Bengale : il vend ſon palanquin, ſon épée, ſes hardes; il achete un arc, des flèches,

un ſabre, un bouclier, un petit cheval, & il prend l'habit des Indiens afin de traverſer leur pays avec moins de danger.

C'eſt ainſi qu'il parcourut plus de quatre cens lieues dans des contrées inconnues, expoſé aux tigres, aux éléphans ſauvages, à des troupes de ſinges, à des nuées de ſauterelles, aux corps-de-gardes des différens Nababs, plus dangereux que les bêtes féroces. Tantôt il avait des paſſe-ports, tantôt il en manquait : quelquefois il paſſait à prix d'argent, & quelquefois en menaçant, le piſtolet à la main, ſe donnant pour un Indien quand il le pouvait, ſoutenant quand on le reconnaiſſait pour Européen, qu'il était un Officier député de l'armée du Bengale pour aller à Pondichery ; & en en impoſant partout par ſa fermeté.

C'eſt ainſi qu'il échappe à *Khoda-Leti*, Seigneur Mogol, qui prenait le titre de Na- Il échappe à Khoda-Leti.

bab, qui bravait celui de Bengale, qui campait ſous les murs de ſa capitale avec quatre ou cinq mille hommes, & qui paſſait pour être chargé dans ces contrées d'une commiſſion particuliere de l'Empereur réſidant à Delhi.

Ce Mogol le reçut très-bien : il lui fit préſenter du bétel; il le fit parfumer d'eau roſe: il lui offrit des bijoux, des habits, des femmes. Le jeune *Anquetil* ſe flatte d'abord que ce Mogol ne cherche qu'à s'attacher un Français qui parle Perſan, & qui puiſſe lui rendre tous les ſervices qu'on attend en ces contrées, de l'induſtrie Européenne : & il refuſe ſes offres avec douceur & reconnoiſſance. Bientôt ce Mogol, en ſoûriant, lui demande ſi ſon menton porte de la barbe depuis long-tems, & il accompagne cette queſtión de carreſſes peu équivoques : alors le jeune homme ſaiſit ſes piſtolets, les lui préſente, le fait reculer, & ſe retire au travers d'une multitude d'Indiens étonnés, qui

n'attendaient qu'un mot ou qu'un geſte de leur Maître, pour maſſacrer cet inſolent Français qui avait l'audace de refuſer l'honneur qu'on voulait lui faire.

Ce fut au travers de tant de dangers, de mille avantures étranges, de mille objets abſolument nouveaux pour un Européen, & après une marche de cent & un jours, qu'il arriva à Pondichery.

En entrant dans cette ville il trouve ſon frere, ſon frere arrivant d'Europe, & venant chercher la fortune dans ces mêmes climats, où celui-ci cherchait une nouvelle ſcience. Les deux freres s'évanouiſſent en s'embraſſant.

Il trouve ſon frere.

Ils deſirent de ne ſe point quitter. M. *Anquetil* obtient de M. de *Leyrie* que ſon frere paſſe avec lui à Surate, avec l'expectative de ſuccéder à M. *Verrier*, Chef de ce comptoir. Bientôt les deux freres s'embar-

Il part pour Surate.

Le 27 Octobre 1757.

quent, tournent le Cap Comorin, vont deſcendre à Mahé, petit établiſſement qu'ont les Français ſur la côte du Malabar, preſque ſous la même latitude que Pondichery.

Il va de Goa à Surate, par terre.

Ils paſſent de-là à Goa, & ſe rendent à Surate, l'un en ſuivant la côte, & l'autre toujours avide de s'inſtruire, en s'enfonçant dans les terres, en bravant de nouveaux périls dans des climats & chez des peuples preſqu'inconnus, ſe précipitant dans les dangers par goût, par impatience. Qu'on en juge par ce trait.

Le 25 Janv. 1758. Il s'expoſe à ſe faire tuer par des Maures.

En partant de Cochin pour revenir à Mahé, voguant dans une barque remplie de Maures, aux ordres d'un Patron Maure, il conçoit à leur maniere de manœuvrer, qu'il ſera pluſieurs mois à faire un voyage qu'il voulait faire en peu de jours. Il ordonne au Patron de tendre ſes voiles, & de s'abandonner aux flots. Le Patron le regarde & ne lui répond pas. *Anquetil* indigné de ce mé-

pris ſi froid, prend ſes piſtolets & réitere ſon ordre : même indifférence de la part du Patron. Alors ne ſe poſſédant plus, *Anquetil* le ſaiſit par la barbe, & prétend le contraindre à lui obéir. Les Maures quittent la manœuvre, & les armes à la main, ils l'entourent en grinçant les dents. Il allait être tué, ſi, comme il l'avoue lui-même, le Patron maure n'avait été beaucoup plus ſage que lui. Il ſe contenta de le faire mettre à terre.

Dans ſon voyage de Moxoudabad à Pondichéry, près de la fameuſe Pagode de Jagrenat, il avait rencontré une armée de Faquirs : ce ſont des pélerins qui, de toutes les parties de l'Inde & même de la Tartarie, viennent viſiter cette Pagode : Ils y viennent tous ſéparément, les uns plutôt, les autres plus tard, & ils ſont rançonnés ſur leur paſſage, par tous les ſoldats de Rajah : ils payent des droits à l'entrée de la ville ; ils en payent aux Brames de la Pagode ;

Armée de Faquirs.

Le 23 Mars 1758.

mais quand ils sont tous réunis, ils se forment en corps d'armée, ils s'en retournent en ordre, ils pillent les villages, les villes, & ils forcent quelquefois le Rajah lui-même à se racheter du pillage. Cette dévastation s'étend jusques dans le Bengale, où ils se dispersent & retournent chacun chez eux. *Ainsi*, dit M. *Anquetil*, *le Rajah*, *les Brames*, *les Faquirs s'enrichissent* ; *& c'est*, *comme ailleurs*, *le peuple qui paye.*

Dans cet autre voyage pour se rendre à Surate, après avoir quitté la côte du Malabar, franchi le sommet des Gattes, & descendu dans le pays des Marates, le peuple le plus guerrier de l'Inde, il vit une jeune femme de ce peuple se brûler sur le cadavre de son mari, au son des tambours, des flûtes, des chants des Prêtres & des cris du peuple édifié de son courage.

Boyades.

Il demeura aussi quelque-temps avec une de ces troupes de Marchands, qu'on appelle

Boyades : ce ſont des familles ambulantes : elles n'ont pas de chariots, comme les Tartares, ni de chameaux comme les Arabes ; les femmes, les enfans, le bagage, les marchandiſes ſont portés ſur des bœufs ; les hommes marchent à pied ; les femmes accouchent en route ; elles allaitent elles-mêmes leurs enfans. Le Chef de la Boyade conduit la marche, en jouant d'une eſpece de flageolet. La plus grande ſimplicité régne dans leurs habillemens & dans leurs repas : leur vie eſt préciſément celle des anciens Patriarches.

Si ces mœurs ſont ſimples & innocentes, celles des villes ne le ſont pas. M. *Anquetil* vit dans preſque toutes, & ſur-tout dans celle d'Aurengabad, la débauche pouſſée publiquement plus loin qu'à Pondichery & qu'au Bengale, où elle eſt telle cependant, qu'elle révolte le plus dépravé des Européens, au moment où il y aborde. On voit à Aurengabad des lieux publics de proſtitution, où

Débauches.

il n'y a que des jeunes garçons qui s'abandonnent à tous venans. Ces lieux ſont plus communs & plus fréquentés que ceux des courtiſannes, qui n'y ſont pourtant point rares.

Pagodes. Près de cette ville ſont les pagodes d'Iloure, creuſées dans le roc, & repréſentant des palais & des temples ; celles de Daltabad auſſi taillée dans le roc, & le tombeau de la fille d'*Aurengzeb* : M. *Anquetil* fut les voir.

Le 1 Mai 1757.

Il arrive à Surate. Arrivé à Surate, il commence enfin, après trois années de courſes, de fatigues & de dangers de toute eſpece, les travaux littéraires qui ſeuls l'avaient attiré dans l'Inde.

Deux Prêtres Parſes, *Darab* & *Kaous*, l'aident à traduire du Zend ou du Pelhvi en Perſan moderne, le manuſcrit d'un livre de Zoroaſtre. Ce manuſcrit était défectueux : il en emprunte un autre d'un autre Parſe : il

onfronte avec le sien : il refuse de le ren-
avant de l'avoir copié : on le menace ; il
nt qu'on ne le lui enleve de force ; il
aille ses pistolets sur sa table.

'out était alors en combustion dans Su-
: les Anglais assiégeaient la Citadelle
:ette ville, & ils l'enlevaient aux Indiens.
is les comptoirs des Européens étaient
s des alarmes continuelles, celui des
nçais avait les plus vives inquiétudes. Cha-
cherchait à mettre ses effets en sureté.
Prêtres Parses n'osaient se montrer. Les
glais vainqueurs, obtinrent enfin que la
r de Delhi leur cédât le gouvernement
la citadelle. Ils devinrent ainsi la puis-
:e prépondérante à Surate ; & le calme y
âquit.

Troubles qui désolent cette ville.

'endant ces combustions politiques, M.
quetil s'occupait en paix de ses travaux
:raires. Il vivait seul, enfermé, ne sor-
presque jamais ; goûtant une joye pure,

Il commença sa traduction des livres de Zoroastre le 24 Mars 1759.

en faisant un ouvrage qu'aucun homme jusqu'alors n'avait fait, ni pu faire.

Maladie singuliere.

Il fut arrêté au milieu de ses travaux trop assidus, par une maladie que je crois inconnue en Europe. On l'appelle à Surate, le dérangement du nombril. C'est un relâchement des vaisseaux ombilicaux. Les arteres s'élevent au-dessus du nombril : le malade éprouve un vomissement continuel, ou une diarrhée fréquente, qui le ferait bientôt mourir. On replace le nombril avec une opération violente & douloureuse. Ce mal le reprit plusieurs fois.

Il est attaqué & blessé cruellement.

A peine était-il convalescent, qu'il fut attaqué par un Français qu'on avait irrité contre lui, par de faux rapports. Ils se battirent avec fureur devant plus de quatre cens Indiens, qui n'oserent les séparer. M. *Anquetil* reçut trois coups d'épée & deux coups de sabre. Il se traîna couvert de sang, & presque mort, jusqu'à la loge française.

Au bruit de cet événement, les Chirurgiens Français, Hollandais, Anglais, Portugais, accoururent pour le panser. Les blessures étaient si terribles, qu'il fallut lui faire des opérations plus cruelles encore, & employer le fer à sa guérison.

Les Anglais le prirent sous leur protection, malgré la guerre qu'ils avaient avec la France. Le Nabab *Aali-Navaz-Kan* fit faire des informations contre son adversaire. Tous les Européens qui étaient à Surate, de quelque nation qu'ils fussent, lui témoignerent le plus grand intérêt. Il se fit porter à la loge des Anglais, & depuis il demeura sous la protection de ce peuple, tant qu'il resta dans cette ville.

Il avait déjà rassemblé beaucoup de livres écrits en Sams-Kretan, en Zend, en Pelhvi. Il profita du crédit des Anglais pour en acquérir d'autres. Il ne put cependant obtenir tous ceux qu'il desirait.

Bain. S'il ne se livra pas aux plaisirs trop licentieux, qu'on lui offrait à Surate, comme dans les autres villes de l'Inde ; il en est un dont il jouit fréquemment, & dont nous n'avons point d'idée : c'est le bain.

Il ne consiste pas à se plonger, comme en Europe, dans une riviere ou dans une cuve. Les bains publics sont composés de trois salles voûtées & éclairées d'en haut par des fenêtres rondes. On se déshabille dans la premiere, on trouve dans la seconde des fontaines d'eau tiéde, dans la troisiéme l'eau est presque bouillante, & la chaleur est si grande, qu'on peut à peine marcher sur le plancher.

Dès que vous êtes entré nud dans l'une de ces deux derniéres salles, un des serviteurs du bain vous étend sur une planche & vous arrose d'eau chaude. Ensuite il vous presse tout le corps avec un art admirable. Il fait craquer les jointures de tous les doigts & même

même celles de tous les membres. Il vous retourne & vous étend sur le ventre. Il s'agenouille sur vos reins, vous saisit par les épaules, fait craquer l'épine du dos, en agitant toutes les vertebres, donne de grands coups sur toutes les parties les plus charnues & les plus musculeuses. Puis il revêt un gant de crin, & il vous en frotte tout le corps au point de se mettre lui-même en sueur. Il lime avec une pierre ponce la chair épaisse & dure des pieds : il vous oint de savons & d'odeurs : enfin il vous raze & vous épile.

Ce manége, dit M. *Anquetil*, *dure bien trois-quarts d'heure*, *après cela on ne se reconnaît plus : il semble qu'on soit un homme nouveau : on sent dans tout le corps une sorte de quiétude pour produire*, *par l'harmonie que les frottemens & les tiraillemens ont établie entre toutes ses parties : la peau est quelque-temps couverte d'une sueur légere qui lui donne une douce fraîcheur : on se sent vivre. Passer ensuite deux heures sur un canapé & s'endormir*, *partie de*

E

faiblesse, partie de chaleur, après avoir fumé un demi hoka, est un plaisir que ne sentiront jamais les corps resserrés par les froids du Nord, ou livrés à l'activité inquiète des climats tempérés. Ce sont les propres termes de cet Auteur.

Les femmes prennent les bains avec les mêmes cérémonies : mais ce sont des femmes qui les frottent. Ce plaisir est si grand, que, dans leurs maisons mêmes, elles passent une partie de la journée sur des canapés, entourées d'esclaves accroupies qui leur pressent & leur frottent les jambes & quelquefois tout le corps.

Les Russes ont des bains à peu près pareils : on s'y arrose d'une eau presque bouillante ; on s'y couche sur une pierre ; on y est fustigé avec de longues verges de branches de bouleau encore garnies de feuilles ; jusqu'à ce que la peau devienne d'un rouge sanguinolent. Ce sont communément des femmes qui rendent ce service aux deux sexes. Les

Ruſſes en ſortant de cette étuve, encore tous couverts de ſueur & ſillonnés de verges, vont ſe rouler dans la neige. L'abbé *Chappe* voulut prendre un de ces bains, il ne put jamais le ſupporter : il s'en trouva très-mal : & il n'en parle pas comme M. *Anquetil* des bains de Surate. Il les croit néceſſaires à la ſanté de ces peuples ; mais il n'y a rien éprouvé de délicieux.

Je crois pourtant que le ſens du toucher répandu dans tout le corps, pourrait être ſuſceptible de plus de plaiſirs que nous ne l'imaginons dans notre Europe, & qu'il n'y a pas un ſeul endroit en nous, où une douce irritation des houpes nerveuſes ne pût procurer une ſenſation délicieuſe. Cet art de la volupté ne me paraît avoir été cultivé qu'aux Indes : nous le dédaignons trop en Europe. Notre activité rejette un plaiſir qui entraîne une perte de temps conſidérable.

M. *Anquetil* en perdait peu. Dès qu'il eut

achevé sa traduction, il voulut connaître les antiquités qui rendront toujours ce pays le plus curieux de la terre.

Temple des Parses.

En vain cette presqu'isle de l'Inde fut envahie & pillée tour-à-tour par les Persans, par les Grecs, par les Tartares, par les Arabes, par tous les peuples de notre Europe ; loix, mœurs, religion, institutions, monumens, tout y respire encore la plus haute antiquité. A côté des vices, des débauches, des intrigues, des complots que tant d'invasions, & que le mélange de tant de nations, de cultes, d'usages différens font naître de toutes parts, on retrouve la simplicité, les vertus & les superstitions des premiers âges.

M. *Anquetil* voulut connaître les monumens & les institutions de ces temps qui précéderent les siécles si vantés de Rome, de la Grece, de l'Asie mineure; & peut-être même de l'Egypte.

D'abord il fut visiter un temple de Parses : il y vit le Feu Sacré. Cette visite d'un étranger était une profanation : elle pouvait être punie de mort. Il s'était habillé en Parse : le Prêtre *Darab* l'avait introduit, le fils de *Darab* officia ce jour-là : car ces Prêtres se marient. M. *Anquetil* fut ensuite visiter leur cimetière : quelques Parses le reconnurent ; ils en murmurerent beaucoup ; mais aucun ne l'insulta.

L'hôpital que les Indiens ont construit pour les animaux attira aussi ses regards. Cette pitié nous paraît ridicule : elle ne pouvait naître que chez un peuple aussi doux. Il n'a pourtant point encore pensé à en fonder pour les hommes : sans doute il a cru qu'un homme ne pouvait jamais manquer de secours. Hôpital fondé pour les animaux.

Ces monumens sont modernes en comparaison des Pagodes célébres de l'Isle de Salcette, de l'Isle Elephante. Toutes sont Pagodes taillées dans le Roc.

creusés dans le roc. Ce genre d'architecture ne pouvait naître que dans la Zone Torride, ou sur ses confins; dans des pays où l'eau ne filtre pas au travers des terres.

Il paraît que les Ethiopiens habiterent autrefois ainsi dans des cavernes taillées au marteau, & que les Egyptiens se plurent à se creuser des Palais souterrains. Dans nos climats l'humidité les eût bientôt rendus inhabitables.

Ce goût pour les excavations fut commun à ces trois peuples : il provenait sans doute de la nécessité de fuir les rayons d'un Soleil trop brûlant. On ne sait dans quel temps ces Pagodes ont été creusées : leur antiquité est immense.

Il dérobe un bœuf de pierre pour l'apporter en France.

En parcourant la Pagode de Dieguese-ri, M. *Anquetil* ne put résister au desir de voler un bœuf de pierre, d'un pied de long. Il était encore gras de l'huile des sacrifices;

en racontant ce fait, il se condamne lui-même ; il convient que la curiosité & le desir d'apporter en Europe une Idole Indienne, déguisant à ses yeux une action criminelle, il avait d'abord voulu faire dérober ce bœuf par le Parse *Irdji*, qu'il appelle son fidèle domestique : mais ce Parse d'une probité sévere ne le voulut pas. Il le fit enlever par un de ses porteurs qui était Musulman : & il le fit cacher dans son palanquin. Les Brames s'apperçurent que ce bœuf manquait ; ils soupçonnerent le voleur, mais ils n'oserent faire aucune recherche.

Les figures de quelques-unes de ces Pagodes souterraines ont été enduites de plâtre par les Portugais, qui voulurent changer ces Pagodes en Eglises. Il les ont abandonnées après avoir gâté un ouvrage que tant de siécles avaient respecté.

Dans ses vastes projets, M. *Anquetil* s'était proposé non-seulement de rapporter en Eu- Il ne peut exécuter.

tous les projets qu'il avait formés.

rope les livres de *Zoroastre*, mais encore tous ceux qui contiennent les loix sacrées des différens peuples de l'Asie. Il fit chercher les quatre *Vèdes* que les Brames prétendent avoir été composés par *Khreschnou* il y a quatre mille ans : ce qui ne me paraît pas d'une antiquité bien reculée pour l'Inde. Les livres de *Zoroastre* sont moins anciens encore : ils ne remontent guéres qu'à cinq cens ans avant l'Ere chrétienne.

Ces *Vèdes* sont écrits en Samskretan : les livres parses en Zend & en Pelhvi. Le dessein de M. *Anquetil* était d'aller chercher les *Vèdes* à Bénarès, & d'y apprendre le Samskretan. Il comptait delà passer à la Chine. Sa santé & sur-tout les malheurs de la France ne le permirent pas. Pondichery fut pris. La puissance, la fortune, le crédit & même les espérances des Français dans l'Inde étaient absolument perdues. Un Français ne pouvait y voyager ; en butte à toutes les insultes, il ne pouvait espérer aucun secours, ni se re-

commander d'aucune puissance. Il ne fallut songer qu'à revenir.

M. *Anquetil* partit de Surate sur un vaisseau Anglais. Il revient le 15 Mars 1761.

Il était encore dans les mers de l'Inde au cinquieme degré 21 minutes de latitude Sud, lorsque *Vénus* passa sur le disque du Soleil. Il l'observa de son bord, comme il put, couché sur le dos. M. *le Gentil* était aussi dans ces mêmes mers sur une frégate française, retenue par des vents contraires : & il observait de son bord, aussi mal à son aise. Leurs vaisseaux s'étaient croisés, & heureusement ils ne s'étaient point apperçus; car ils se seraient combattus.

Le 15 Mai 1761.

Le 6 Juin 1761.

Enfin, après huit mois d'une navigation périlleuse, il aborda en Angleterre, & descendit à Porstmouth. Le vaisseau qui l'avait amené, portait des prisonniers de guerre. Et quoique M. *Anquetil* ne le fût point, il

fut traité comme tel, malgré ses protestations. Il obtint cependant la permission d'aller visiter l'université d'Oxford, & il trouva que le plus beau de ses manuscrits, comme il l'appelle lui-même, *le Vendidad-Sadé*, était dans la Bibliotheque Bodlienne : personne alors ne l'entendait ; lui seul en Europe pouvait le lire.

Il passa quelques jours à Londres, il s'embarqua pour Ostende, & revint à Paris le 14 Mars 1762, après sept ans & un mois d'absence.

Le lendemain il déposa à la Bibliotheque du Roi, deux exemplaires des livres de *Zoroastre*, sept Dictionnaires Persan moderne, trois Dictionnaires Sams Kretan, & cent quatre-vingt manuscrits dans diverses langues de l'Inde.

M. le Come de *Caylus* ; M. l'Abbé *Barthelemy*, M. de *Malesherbes*, le reçurent avec

es transports qu'inspire le succès d'une grande ntreprise. Les portes de l'Académie des Belles-lettres lui furent ouvertes, & par-tout ans Paris on le rechercha avec le plus vif mpressement. Bien-tôt il se déroba à tant 'accueil, pour se livrer entierement à des tudes que lui seul en Europe est capable de aire.

Voyage autour du Monde.

Voyage de M. de Bougainville autour du monde.

CE fut sous le feu Roi que des Français firent pour la premiere fois le tour du monle. Il est bien étonnant que *Louis* XIV, qui aimait toutes les grandes entreprises, & qui envoya ses Ambassadeurs jusqu'à Siam, ait négligé de faire faire un tel voyage, & de chercher un nouveau continent, auquel on eût donné son nom.

Voyages

On n'a fait encore que dix-neuf fois le

autour du monde.

du tour de ce globe, & il n'y a que quatre nations qui partagent cette gloire.

Les Espagnols firent les premiers cet étonnant voyage, sans le savoir : & ils étaient guidés par un Chef qui ne s'en doutait pas. Ce Chef était un portugais, le célèbre *Magellan*. Il trouva un passage dans la mer du Sud, par l'Occident du monde, au Midi de l'Amérique : il lui donna son nom, & il mourut sur les côtes de l'Asie dans l'Isle de Matan, l'une des Philippines. *Sébastien Cano*, son Lieutenant, acheva le tour du monde : il fut très-étonné de l'avoir fait, & d'avoir démontré que la terre est un globe suspendu dans les airs, & nageant au milieu des astres.

Il était parti en 1519. Il est remarquable que les Espagnols après avoir donné les premiers un tel exemple, n'ont jamais tenté de refaire ce voyage.

Les Anglais ont fait onze fois le tour du monde ; les Hollandais six fois. Dans deux de ces expéditions ils eurent des Allemands pour Chefs.

Enfin les Français l'ont tenté ; mais ils n'ont fait ce voyage qu'une seule fois, & dans ces derniers temps en 1764, sous la conduite de M. *de Bougainville*.

Un français avoit fait cependant le tour du monde avant lui : il s'appellait *la Barbinais-le-Gentil*. Il se rendit au Perou en 1714, sur un vaisseau particulier, pour les affaires de son commerce. Il passa de l'Amérique à la Chine. Il parcourut les mers des Indes, changeant toujours de vaisseau. Il revint en faisant le tour de l'Afrique. Ainsi *Dampierre* avait fait le tour du monde ; ainsi peut-être quelques autres l'ont fait. Mais ce sont des particuliers qui voyagent pour leurs propres intérêts, que l'œil

du public ne remarque point, & que l'hiſtoire oublie.

De ces dix-neuf voyages autour du monde, il y en eut dix faits dans ce ſiécle, dont à peine les trois-quarts ſont écoulés; & de ces dix, il y en a huit faits par des Anglais.

M. Bougainville fait le dix-ſeptieme de ces voyages.

M. de *Bougainville* fit le 17me. de ces voyages; car depuis ſon départ le Capitaine Cook a fait deux fois le tour du Globe. M. de Bougainville avait ſur ſon bord deux Savans diſtingués, M. *Verron*, Aſtronôme, & M. de *Commerçon*, Botaniſte infatigable. Il paſſa le détroit de Magellan, où la navigation eſt ſi dangereuſe, & où l'on trouve des ports dont l'air eſt ſi ſalubre, que toutes les maladies s'y diſſipent promptement.

Il traverſa la mer du Sud, & ne retrouva point ces terres que *Davis* avait apperçues dans l'autre ſiecle: ſoit qu'il ſe fût trompé, ſoit qu'elles ayent été englouties par l'Océan

comme le feront vraisemblablement plusieurs Isles très-basses que M. de *Bougainville* a découvertes & qui sont presque entiérement submergées.

Il faut remarquer que tous ceux qui ont fait le tour du Globe, après avoir franchi le détroit de Magellan, se sont hâtés de remonter au-delà du Tropique, afin d'y trouver les vents alisés qui soufflent constamment de l'Est à l'Ouest ; & qu'ils ont traversé l'Océan Pacifique près de l'Equateur.

M. *de Bougainville* découvrit plusieurs Isles dans cette route, entr'autres celle de Taïti, que les Anglais avaient vu les premiers, huit mois avant lui, & dont la connaissance n'avait point encore été portée en Europe.

Il découvre Taïti, que les Anglais avaient trouvé les premiers, quelques mois avant lui.

Cette Isle est devenue célébre par sa fertilité, par sa température, par la belle stature de ses habitans, par leur couleur, moins blanche que celle des Européens, mais beau-

coup moins noire que celle des habitans des autres Isles de la mer du Sud.

Les habitans de cette Isle consentent que leurs femmes se livrent à d'autres, & sur-tout aux étrangers.

Les hommes y choisissent une compagne, & ils permettent quelquefois qu'elle se livre à d'autres. Ils invitent les étrangers à en jouir. L'idée d'une propriété exclusive n'est point née chez ce peuple, ils ignorent les tourmens de la jalousie. Ils ne soupçonnent point que l'acte par lequel on produit son semblable soit un acte honteux. Loin de se cacher pour posséder une femme, c'est pour eux un moment de fête & de triomphe : ils cherchent plutôt les regards qu'ils ne les évitent. Ils jouissent souvent des plaisirs de l'amour en public, au son des instrumens.

Une femme ne doit point, sans la permission de son mari, se livrer à un autre : une liaison passagere ne la soustrait point à celui à qui elle appartient en propre : c'était ainsi à Sparte. Les Taïtiens châtient, nous dit

dit-on, la femme qui se livre à un autre sans le consentement de son mari : c'est donc plutôt le manque de déférence que l'adultere, qu'ils punissent.

Chez plus d'un peuple on a cherché à concilier le droit naturel qu'a toute femme de se livrer à qui bon lui semble, avec le droit légal qu'a tout mari de la posséder exclusivement. Chez la plûpart des peuples sauvages, les filles jouissent d'une liberté entiere. Chez plus d'un peuple policé on a pour elles beaucoup de tolérance. La rigidité de la religion chrétienne, l'habitude de marier par des convenances de fortune des filles à peine nubiles, l'indissolubilité des nœuds du mariage, ont forcé plus d'un peuple de notre Europe à tolérer l'adultere sans scandale, comme on tolérait à Sparte le larcin fait avec adresse. Par-tout il est plus facile de faire céder la loi, que d'éteindre l'instinct de la nature. Ce n'est pas à des Français à trouver cette coûtume fort extraordinaire.

Dans l'Isle de Taïti les filles jouissent de leur liberté sans scrupule, sans crainte de ne point trouver d'époux, & sans que personne s'imagine qu'une telle conduite soit répréhensible.

Les hommes ne sont point égaux entr'eux à Taïti.

Les hommes ne sont point égaux dans cette Isle. Les rangs y sont marqués par des distinctions frappantes. Les inférieurs y ont de grands égards pour leurs supérieurs. Il y a des seigneurs de cantons.

Ils paraissent un peu plus policés que les habitans des autres Isles de la mer du Sud.

Ces peuples paraissent beaucoup plus policés, qu'aucun de ceux qu'on a trouvés jusqu'à cette heure dans la mer du Sud. Ils ont cultivé plusieurs arts. J'ai vu à Londres chez le Docteur *Forster* leurs armes, leurs vêtemens, leurs filets, leurs ornemens, plusieurs petites figures de pierre ou de bois grossierement sculptées, qui prouvent qu'ils ont ébauché la plûpart de nos arts. Cependant ils n'ont aucun métal, ils n'en ont vu pour la premiere fois que quand les Anglais

abórderent dans leur Isle.

Leur langue est de la plus grande douceur. Chaque consonne paraît suivie d'une voyelle. La plûpart de nos Consonnes leur manquent, & ils ne peuvent les articuler. Je ne doute pas que cette langue n'en ait d'autres que nos Européens ne peuvent prononcer ni écrire avec nos lettres, dont chacune représente un son qui n'est point celui de telle syllabe de cette langue.

De leur langue.

Qu'on juge à quel point diffère cette prononciation. Le Taïtien qui vint volontairement à Paris, ne put jamais nommer M. de *Bougainville* que *Poutavéri* : en voulant prononcer la syllabe gutturale *gain*, il disait *ta*, & la double *ll* n'existant point dans cette langue, en s'efforçant de l'exprimer, il rendait le son de la lettre *r*, & son effort pour *Ville* n'aboutissait qu'à dire *Véri*. Nous prononçons tout aussi mal les mots de sa langue. Involontairement nous rapportons tous les

ſons à quelques-unes de nos ſyllabes, & nous les corrompons. Un Anglais, un Français, un Eſpagnol, écrivent différemment le même mot, quoiqu'ils ayent entendu le même ſon.

Curioſité des Taïtiens. Ils dépouillent de ſes habits un des gens de M. de Bougainville.

Les Taïciens n'ayant point nos idées de pudeur, étaient fort ſurpris de voir nos habits. Les Français n'avaient point abordé au même lieu où les Anglais avaient débarqué quelques mois auparavant : ainſi ils étaient un objet abſolument nouveau pour les habitans des bords où ils deſcendirent. Leur curioſité s'éveilla, ils ſurprirent le cuiſinier de M. de *Bougainville*, deſcendu furtivement & avant tout autre, au moment de l'abordage dans cette Iſle inconnue. Il faut ſavoir que les Taïtiens, voyant les deux vaiſſeaux Français approcher de leurs côtes, étaient venus au devant d'eux, dans une multitude de canots; qu'ils avaient des femmes avec eux ; qu'ils les montraient aux Français, & que même en levant le voile qui les couvrait en partie,

ils les leur montraient toutes nues. Ces femmes étaient bien faites, & à peu près blanches. Nos Français n'en avaient point vu depuis plusieurs mois. Leur sang s'enflamma; chacun voulait quitter la manœuvre pour sauter dans ces canots. Il fallut toute l'autorité des Chefs pour les retenir à bord jusqu'à ce qu'on eût jetté l'ancre, & assuré ces vaisseaux dans ces parages inconnus: & comme le remarque M. de *Bougainville*, la plus grande difficulté pour les Chefs, était de se contenir eux-mêmes, à la vue de tant d'objets ravissans. Ils menacerent de mort, quiconque quitterait le vaisseau. Ce malheureux cuisinier ne se croyant pas nécessaire dans ces momens, descendit, sans qu'on s'en apperçût, dans un de ces canots, gagna l'Isle, & s'attacha à suivre une femme: quand il fut éloigné du bord, les Taïtiens l'entourerent, le déshabillerent, examinerent attentivement toutes les parties de son corps, & le trouvant semblable au reste de l'espece humaine, ils lui rendirent

ſcrupuleuſement tous ſes habits & tous ſes effets.

Ce fut en vain que pour réparer cette eſpece de violence, ils lui offrirent la femme qu'il avait ſuivie. Ce malheureux qui s'était imaginé pendant l'examen, qu'ils s'apprêtaient à le manger, avait concû une telle frayeur, que dès qu'il fut libre, il retourna au vaiſſeau. Il raconta ſon aventure à M. de *Bougainville* & lui dit : *je ſuis coupable, vous pouvez me punir, comme vous le voudrez; mais vous ne me ferez jamais autant de peur qu'ils m'en ont cauſé.*

Ils reconnoiſſent une femme que les Français avaient ſur leur bord, en habit d'homme, & qu'ils n'avaient point ſoupçonnée.

Quelque-temps après, les Taïciens en voulurent faire autant au laquais de M. de *Commerçon*, domeſtique zélé, infatigable, fort inſtruit de la Botanique, le ſuivant avec intrépidité ſur la cime des montagnes, dans le fond des abîmes, portant les vivres, les armes, l'herbier & les papiers néceſſaires à

ſon maître, ne refuſant jamais aucun travail, & ſurnommé la bête de ſomme, à cauſe de ſa force. *C'eſt une femme, c'eſt une femme*, s'écriaient les Taïtiens, en la ſuivant; & ils voulurent la déshabiller. Comme ils permettaient que les Européens jouiſſent de leurs femmes & de leurs filles, ils prétendaient jouir de cette Européenne. Il fallut l'arracher de leurs mains. Cette aventure fit naître des ſoupçons: nos Français l'obſervèrent mieux: ſon menton ſans barbe, ſes genoux ronds, ſa poitrine élevée, firent croire que les Taïtiens ne s'étaient pas trompés; on ſe rappella que ce domeſtique s'était toujours conduit avec une décence rare parmi des hommes & inconnue ſur les vaiſſeaux; qu'il n'avait jamais changé de linge, ni ſatisfait les beſoins de la nature devant perſonne: les ſoupçons devinrent très-violents.

C'était en effet une femme: elle avoua ſon ſexe en pleurant, à M. *de Bougainville*, quand elle ne put plus le cacher. Elle lui apprit

que, née en Bourgogne, ruinée par la perte d'un procès, réduite à la mendicité ou à la servitude, elle avait quitté son pays, son nom & l'habit de son sexe; qu'elle avait servi quelque-temps, comme homme, un Genevois; qu'ayant appris à Rochefort que M. *de Commerçon* cherchait un domestique pour faire le tour du monde, elle avait été tentée de faire cet étonnant voyage; qu'elle s'était présentée à lui sous le nom de *Barré*; qu'elle l'avait trompé sur son sexe, non sur les services qu'elle pouvait lui rendre, puisqu'elle avait surpassé les hommes mêmes par sa patience dans les travaux.

Cette femme n'était âgée que de vingt-six ans. M. *de Bougainville* assure qu'elle s'est toujours conduite *avec la plus scrupuleuse sagesse*: c'est son expression.

On demande comment les Taïtiens l'ont reconnue? Son habit tout-à-fait étranger pour eux, ne leur en imposait pas: & ils re-

gardaient tous ces Européens avec une attention que nos Français n'avaient pas les uns pour les autres. Nous eussions été aussi habiles qu'eux en pareil cas.

Cette femme est la premiere & la seule que je sache, qui ait entrepris de faire le tour du monde. Elle ne l'achevra pas entiérement. Elle resta à l'Isle de France avec M. *de Commerçon* ; elle y reprit les habits de son sexe & s'y maria. Elle est actuellement à la tête d'un riche établissement.

Il y a deux races d'hommes dans l'Isle de Taïti. Ceux de la premiere, grands & bien faits, sont presque aussi blancs que les Européens : les femmes le sont plus que les hommes : elles ont même un peu d'incarnat sur les joues. Ceux de la seconde, moins grands, moins bien taillés, sont de la couleur des Métis : le Taïtien qui vint à Paris, & celui qui est actuellement à Londres, sont de cette seconde race.

Il y a deux races d'hommes à Taïti.

Les Taïtiens aiment les voyages.

Les Taïtiens accueillent les étrangers ; ils ont le goût des voyages ; deux d'entr'eux avaient suivi volontairement les Anglais : ils ne purent supporter les fatigues d'une si longue route, & ils moururent à Batavia, la premiere colonie Européenne où ils descendirent.

Celui dont nous avons déjà parlé, qui suivit M. *de Bougainville*, & qui vint jusqu'à Paris où il resta onze mois, ne revit pas non plus son pays. On prit pourtant soin de l'y renvoyer. M. *de Bougainville* nous dit qu'il donna le tiers de son bien pour fréter le vaisseau qui devait le ramener. Madame la Duchesse de *Choiseul* fit embarquer avec lui des instruments aratoires, des bestiaux, des graines, pour donner aux habitans de cette Isle des biens qui leur manquent. Les apprêts furent inutiles : *Aotouron*, c'est le nom de ce Taïtien, mourut à Madagascar : car on lui fit prendre cette route, qui paraissait plus commode, par la facilité de se reposer à l'Isle de France, & d'y prendre de nouvelles provisions ; quoiqu'elle soit une fois plus

longue que celle qu'on eût faite en passant par le détroit de le Maire ou de Magellan. La perte d'*Aotouron* & celle des deux premiers Taïtiens qui suivirent les Anglais, n'ont point empêché qu'un quatrieme ne se soit embarqué avec le Capitaine Cook lorsqu'il revit cette Isle pour la seconde fois. Ainsi ce peuple est devenu le plus intéressant qu'on ait encore vu en faisant le tour du monde.

Dans cette Isle & dans la nouvelle Zélande, on n'a trouvé pour tout quadrupede que des chiens & des cochons, ou quelques autres plus petits, tels que des rats. Comment ces animaux se trouvent-ils dans ces Isles où ils ne peuvent être venus des continens les moins éloignés ? Et pourquoi ne s'y trouve-t-il pas d'autres quadrupèdes ?

On ne trouva dans cette Isle, pour tous quadrupèdes, que des chiens & des cochons.

En partant de Taïti pour revenir en Europe, M. *de Bougainville* trouva beaucoup d'autres Isles, les unes peuplées d'hommes presque blancs, les autres de noirs, sous les mêmes

M. de Bougainville découvre plusieurs autres Isles.

latitudes & dans des climats qui paraissaient en tout les mêmes. Il trouva des insulaires du voisinage, dont *Aotouron* n'entendait pas la langue : & les Anglais retrouverent cette même langue dans la nouvelle Zélande, à une distance immense de Taïti.

Tous les voyageurs accusent les habitans de ces diverses Isles d'être de grands voleurs.

De cette Isle aux Moluques entre le Tropique & l'Equateur, on trouve une continuité d'Isles presque perpétuelles. Tous les voyageurs qui ont été dans la mer du Sud, accusent tous les insulaires d'être de grands voleurs. Ils n'exceptent pas même les Taïtiens, chez qui pourtant, disent-ils, le vol est puni de mort.

Quelles idées ces insulaires ont-ils de la propriété?

J'ai comparé ce que les Français & les Anglais en ont dit, & j'ai douté que ces peuples eussent comme nous l'idée d'une propriété absolue & exclusive. Nous avons déjà vu, que chez ces peuples on prêtait quelquefois sa femme ; je soupçonne qu'il en est de même de tous les autres objets. Chaque chose a son maître à qui elle appartient en propre : &

conque en a besoin, la prend, s'en sert
:a rend ensuite. C'était encore une des
itumes de Sparte : quiconque avait besoin
n instrument, d'un cheval, ou de tout
re objet, le demandait à son maître, qui
pouvait le refuser ; & il le lui rendait
ès en avoir fait usage.

Dans la plûpart de ces Isles où le climat
doux, où la terre produit sans travail de
oi nourrir ses habitans, les besoins sont
peu nombreux que cet usage pourrait s'y
e introduit : & cela expliquerait pourquoi
peuples prenaient sans scrupule tout ce
leur convenait ; & pourquoi les chefs fai-
ent rapporter ce qui avait été pris, quand
Européens le redemandaient.

Les idées varient sur la propriété, comme
les autres objets. Elles sont faibles & con-
ès chez les peuples qui sortent à peine de
at de nature, où tout est commun à tous
ns un climat fertile & chaud, dans une na-

tion paiſible, elles ſont bien long-temps à ſe développer. C'eſt l'âpreté du climat, c'eſt l'habitude de la guerre qui les fait germer promptement, & qui rend la propriété abſolue & excluſive : parce que chacun a le beſoin indiſpenſable de ſes armes, de ſon vêtement, du fruit pénible de ſa chaſſe ou de ſa pêche.

Et lorſque nous autres Européens nous arrivons avec nos idées de poſſeſſion, chez ces peuples qui ne les ont pas, nous nous croyons en droit de traiter de fripons, & de punir comme tels, des gens qui dérobent quelques clous dont ils ont beſoin, à nous, à nous qui nous emparons de leur pays, dont nous n'avons que faire.

Qu'on ſe rappelle qu'à Sparte le larcin fait avec adreſſe était permis ; & qu'on le puniſſait quand le voleur ſe laiſſait prendre. Ce peuple n'avait pas de la propriété des biens, les mêmes idées que les autres Grecs.

Je ſuis loin de regarder cette conjecture comme une opinion bien fondée. Ces inſulaires ſe cachent pour dérober ce qu'ils veulent ; donc ils croyent faire un crime, ou du moins ils croyent offenſer l'étranger, & ſe mettre dans le cas d'être punis par lui. J'expoſe mon opinion, non pour qu'on l'admette, mais ſeulement pour engager les voyageurs à étudier, s'il ſe peut, les idées de ces inſulaires ſur la propriété, & à ne les point traiter comme des voleurs, parce qu'ils n'en ont pas la même idée que lui.

M. de Bougainville arrive à l'Iſle de France.

M. *de Bougainville*, après avoir découvert pluſieurs Iſles inconnues, paſſa au travers des Moluques & parvint enfin à l'Iſle de France, où il retrouva les loix, les uſages, la langue & à peu près les mœurs de ſon pays, quoiqu'il en fût encore à trois mille lieues: mais après un voyage de douze & peut-être de ving mille, c'était revoir ſa patrie.

M. *Véron* reſta dans cette Iſle, pour ob-

MM. Veron & Commerçon s'y arrêtent & y meurent.

ſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil.

M. *de Commerçon* y demeura auſſi, pour étudier les plantes de cette Iſle, & pour aller delà étudier celles des Indes.

M. *Véron* alla à Pondichery, où il trouva M. *le Gentil.* Il paſſa enſuite à l'Iſle de Manille pour obſerver le paſſage de Mercure ſur le diſque du Soleil, il deſcendit aux Moluques, & il revint mourant à l'Iſle de France, où il expira le premier Juin 1770.

Le 9 Nov. 1769.

M. *de Commerçon* fut comme lui le martyr de ſon amour pour les ſciences. Après avoir parcouru pluſieurs contrées de l'Inde & recueilli autour du Globe une quantité immenſe de plantes inconnues à l'Europe, il revint auſſi mourir à l'Iſle de France.

M. de Bougainville revient en France

Cependant M. *de Bougainville* avait pourſuivi ſa route. Il acheva le tour du globe; & il

il revint en France après avoir employé deux ans & quatre mois à ſon voyage. Il ne perdit que ſept hommes : le vaiſſeau qui ſuivait le ſien n'en perdit que deux. Jamais voyage ne coûta moins.

J'ai vu preſque tous les peuples du monde, me diſait un jour M. *de Bougainville*, & il faut en convenir, nous ſommes les plus heureux. Quelqu'éloge qu'on faſſe des peuples ſauvages, ils n'ont ni le bonheur, ni les lumieres des peuples policés : ils combattent pour leur ſubſiſtance : la guerre eſt perſonnelle à chacun d'eux, & elle eſt plus cruelle : ceux qui ont des chefs, ſont plus durement aſſervis qu'aucun des peuples de l'Europe.

De tous les peuples de la terre, les Européens ſont les plus actifs, les plus induſtrieux & les plus heureux.

En effet, il avait vu les Canadiens ſe battre avec férocité & ſe livrer aux vengeances les plus atroces. Les Patagons à l'autre extrémité de ce vaſte continent, traînent dans un pays plus affreux, une exiſtence encore plus mi-

férable. Le reste de l'Amérique, des sources du Mississipi à l'embouchure de la Plata, languit dans l'esclavage de trois ou quatre Rois de l'Europe. Tous les insulaires de la mer du Sud séparés du reste du monde, ne connaissant ni l'or ni les métaux, ignorant nos arts ; sous un ciel doux, sur un sol fertile, sont tous armés, tous en guerre, Isle contre Isle, & souvent dans la même Isle, peuplade contre peuplade. L'adresse & l'avidité qu'ils ont pour le vol, révolte également les navigateurs de toutes les nations. Leur subsistance toujours mal assurée les rend antropophages.

Arrive-t'on au Cap de Bonne-Espérance, on y trouve les Hottentots, peuple célébre par sa malpropreté, par sa puanteur, par son langage qui ressemble au glouffement du coq-d'inde, enfin par l'habitude de se retrancher par piété un testicule. De ce Cap au Sénégal, aucun peuple ne vaut la peine d'être conquis,

malgré l'ivoire & les mines d'or qui sont dans leurs pays. Aucun ne peut nous offrir, en échange des productions de nos manufactures, que des dents d'éléphans & des esclaves.

Voilà ce que nous apprennent les navigateurs qui ont fait le tour du Globe. Si je consulte ceux qui ont parcouru la Méditerranée, je vois que le royaume de Fez, l'ancienne Mauritanie, les Régence d'Alger, de Tunis, de Tripoli, qui possedent en vain les pays des Numides & des Cartaginois, ne sont qu'un ramas de corsaires qu'on ne connaîtrait point sans leur brigandage. Les Coptes errent en vain entre des pyramides au milieu des débris de l'antique Egypte, ils sont esclaves de quelques esclaves asservis aux Turcs.

Si je jette un coup d'œil sur l'Asie, je vois quatre peuples d'un génie entiérement opposé. Les Arabes qui après avoir brillé un

moment dans l'hiſtoire & tout aſſervi des bords de l'Euphrate aux Pyrenées, ſont rentrés dans leurs campagnes de ſable, où ils errent au hazard & pillent de temps en temps quelque caravanne. Les Tartares qui ont conquis pluſieur fois l'Aſie & l'Europe, qui ſe ſont montrés juſques dans l'Afrique, & qui renfermés aujourd'hui dans leurs deſerts, errans ſur des chars, aſſervis à des chefs, vivent à la fois ſous le deſpotiſme & dans l'anarchie. Ils ſont paſteurs & guerriers; ils ont un Souverain Pontife, qui commande à plus de cinquante autres pontifes, qui ont ſous leurs loix un nombreux Clergé. Ils ont donné des Rois à tous les peuples de l'Aſie, Turcs, Perſans, Indiens, Chinois; & ils ne ſont connus, ainſi que les corſaires de la Méditerrannée, que par leurs déprédations. Les Indiens d'un génie abſolument oppoſé, aiment la paix & la moleſſe; ils ſe livrent avec fureur à tous les excès de la débauche & à tous les genres de la ſuperſtition; ils cultivent les ſciences, & ils ſont incapables

de les perfectionner. Enfin je vois les Chinois, la meilleure race d'hommes qu'il y ait peut-être au monde, après les Européens : c'est au moins de tous les peuples de la terre, celui où le Gouvernement a le plus de constance & le plus d'ordre, celui dont les villes sont les plus vastes & les plus peuplées, dont les campagnes sont les mieux cultivées, où il y a plus de monumens utiles; où l'on a recueilli le plus anciennement les faits historiques & les observations astronomiques, & où on les a le mieux conservés : c'est le seul peuple après les Européens, qui ait un commerce maritime d'une vaste étendue. Leurs vaisseaux couvrent les mers de l'Inde ; mais jamais ils n'ont osé franchir vers le Nord la terre de Yedso, & vers le Sud le Cap de bonne-Espérance : l'intrépide courage des Européens leur manque dans leurs entreprises, comme il leur manque chez eux cette douce liberté dont on jouit en Europe jusques dans les gouvernemens les plus arbitraires.



Ces Européens si fiers, si hardis, si entreprenans, en parcourant la terre, ont semé leurs colonies & leur race sur tous les points du Globe. Cette race a dégénéré presque par-tout. Je ne vois que les colonies des Anglais en Amérique qui ayent conservé la vigueur de leur métropole, le goût des sciences, l'amour du travail, & cette activité infatigable qui seule assure le succès en tout genre. Privés de mille avantages qu'on ne peut trouver que chez une ancienne nation, ils donnent déjà l'espérance de former bien-tôt un peuple digne de correspondre avec ceux de l'Europe, de les seconder dans les recherches nécessaires aux progrès des sciences, & de leur succéder, si jamais quelque nouvelle révolution physique anéantissait cette petite partie du monde qu'on discerne à peine sur un Globe.

Jusqu'à ce jour les peuples de l'Europe sont les seuls qui aient embrassé la terre en-

tiere par leurs navigations, le système de l'univers par leurs observations astronomiques; les seuls qui aient assez creusé la physique & l'histoire, pour avoir retrouvé des traces du monde primitif & du peuple qui a précédé la derniere révolution du Globe; les seuls qui aient rassemblé chez eux toutes les diverses productions de divers climats de la terre, soit pour varier leurs mets, soit pour rétablir leur santé, ou pour embellir leurs jardins, ou pour s'instruire en construisant des cabinets d'histoire naturelle. Ils sont enfin de tous les peuples du monde, ceux dont les jouissances sont les plus nombreuses & les plus variées.

Cette certitude qu'ont les Européens d'être à la fois le peuple le plus éclairé, le plus intrépide, le plus industrieux & le plus heureux de la terre, est la plus douce & la plus noble récompense qu'ils puissent recevoir pour prix de leurs travaux: c'est aussi le plus grand encouragement qu'on puisse leur don-

ner pour les exciter à en faire de nouveaux, afin qu'ils conſervent & qu'ils augmentent le bonheur dont ils jouiſſent, & l'abondance où ils ſont de tous les biens de la nature.

Etabliſſemens de la France ſous le regne de Louis XV.

TANDIS que les Savans de la France traverſaient les mers, meſuraient le Globe, obſervaient les Cieux, deſſinaient les monumens de la Grèce & de l'Egypte, ou allaient chercher à la Chine & aux Indes les livres les plus anciennement écrits ; leur patrie s'embelliſſait de toutes parts, & en y rapportant de nouvelles lumieres ils y trouvaient de nouveaux chef-d'œuvres.

Les villes des Provinces s'embelliſſent.

Revenaient-ils par la Méditerranée, ils trouvaient le port de Cette nouvellement ſorti des eaux. En arrivant à Montpellier, ils

oyaient dans une place immense, d'où œil découvre à la fois les Pyrenées, les Cévennes, les Alpes & la Méditerranée, une statue équestre avec cette inscription, *à Louis XIV. après sa mort*; une fontaine dont l'eau, menée de plus de trois lieues, portée par n aqueduc élevé sur un double rang d'arcaes, forme dans cette place, une cascade de plus de sept pieds.

Rentraient-ils par les ports de l'Océan, Bordeaux leur offrait la statue du Roi qui vait encouragé leurs travaux; à Nantes ils oyaient une ville nouvelle; à Rennes la statue élevée à *Louis XIV*, en 1726, & celle que les états de Bretagne éleverent *à Louis XV*, après sa maladie: devant cette statue a Déesse de la santé sacrifie sur un autel; & la Bretagne à genoux demande au Ciel de ui conserver son Monarque: le célébre *le Moine* est le Sculpteur qui jetta en fonte ces statues & celle qui est à Bordeaux.

Prenaient-ils la route des pays-bas, Valenciennes leur montrait la ſtatue pédeſtre de *Louis XV*, que *Sally* avait ſculptée en marbre.

Prenaient-ils celle de l'Allemagne, dans la Lorraine, heureuſe ſous l'adminiſtration de *Staniſlas*, Lunéville & Commerci s'étaient embellies de bâtimens ſuperbes, que cette province n'avait point connus ſous ſes Ducs. Nanci plus ornée encore, avait auſſi érigé en bronze une ſtatue Pédeſtre *à Louis XV*; un peu plus loin ils trouvaient à Rheims en fonte une autre ſtatue pédeſtre de ce même Roi : deux figures repréſentant la ville de Rheims & le commerce, en embraſſent le pied-deſtal ; car ce Monarque dédaigna toujours d'enchaîner des eſclaves au pied de ſes ſtatues.

S'ils revenaient enfin par l'Italie & par la Suiſſe, Lyon leur offrait des embelliſſemens

de plus d'un genre. Une ſtatue de *Louis XIV*, la ſeule érigée à ce Monarque pendant ſa vie, dans une ville de province ; encore ce monument ne fut-il achevé que ſous *Louis XV.* La façade de l'Hôtel-dieu, de neuf cens pieds de long ; des quais ſur le Rhône & ſur la Saone; des places, des promenades, & le plus beau théâtre qu'on ait conſtruit encore en France : il faut en excepter celui de Verſailles que ce Roi fit élever dans les dernieres années de ſa vie.

En s'avançant, ils voyaient à Dijon, cette ſtatue équeſtre érigée à *Louis XIV*, onze ans après ſa mort.

Dans quelques villes qu'ils paſſaſſent, ils trouvaient ou des embelliſſemens, ou des monumens d'utilité publique nouvellement édifiés. A Orléans un pont dont les arches décrivent un arc de cent quatre pieds d'ouverture : celui de Neuilly, village voiſin de

Ponts.

Paris, a des arches dont l'ouverture eſt de cent-vingt pieds.

Chemins. Les chemins qui conduiſent des extrémités de la France à cette capitale, ſurpaſſent en beauté ceux de l'ancienne Rome. Ce double rang d'arbres qui les borde de chaque côté, offre à la fois au voyageur un ſpectacle magnifique, & un abri agréable contre les rayons du Soleil. C'eſt ce qu'on ne trouve dans aucun pays. Ces arbres ne ſont point une vaine décoration, c'eſt une forêt dont les longues allées s'étendant du centre du Royaume à ſes confins, en embraſſent toute l'étendue, & doivent le préſerver de la crainte que l'on eut de manquer de bois. Du moins ce fut le projet; & s'il n'eſt point encore exécuté, ſi ces allées ne s'étendent encore qu'à vingt ou trente lieues de la capitale & ne donnent encore à cette forêt immenſe qu'un diametre de ſoixante lieues, ce projet qui réunit tant de beauté à tant d'utilité, n'eſt pas de

ux que l'on oublie, comme il n'eſt pas ceux qu'on exécute en peu d'années.

Que de ſoins, de peines, de dépenſes ont point exigé ces longues routes qui averſent la France, & que peu d'années nt vu conſtruire ! On a coupé des montanes, on a fait ſauter des rochers, on a bâti es chauſſées ſur des pilotis, on a deſſeché es marais, on a fait des travaux immenses.

Paris enfin, cette capitale, qui depuis le égne de François premier, accumulait des hef-d'œuvres de tout genre, s'eſt peut-être lus embelli ſous le feu Roi que ſous ſon rédéceſſeur, plus vanté que lui par ſon mour pour les arts.

Paris s'embellit plus ſous *Louis* XV., que ſous *Louis* XIV.

La partie du fauxbourg Saint Germain qui eſt au-delà du pont Royal, le fauxbourg Saint Honoré & le fauxbourg Montmartre, ſi éconds en palais, ont été bâtis ſous le feu

Faubourgs.

Roi, le premier au commencement, & les deux autres à la fin de ſon régne.

Egliſes. L'Egliſe de l'Oratoire, celles de Saint Roch, de Saint Thomas du Louvre, celle de Saint Sulpice, de la Madeleine, peuvent ſe comparer au moins à celles qu'on a bâties ſous *Louis XIV*: celle de Sainte Geneviéve eſt infiniment plus belle.

Places. La place de *Louis XV*, d'un genre nouveau, n'eſt pas moins belle que les places de Vendôme & des Victoires. La ſtatue équeſtre qui la décore eſt de *Bouchardon*, Sculpteur non moins célébre que ce *Girardon* ou ce *Desjardins* qui fondirent celles qu'on érigea à *Louis XIV*. La colonnade qui termine cette place, n'eſt pas indigne d'être admirée après celle du Louvre, à qui elle céde cependant.

Fontaines. On n'a conſtruit dans cette ville ſous le régne de *Louis XIV*, aucune fontaine qui

mérităt les regards d'un connaiſſeur : car celle des *Innocents* avait été édifiée en 1550, ſous le régne de *Henri* II ; celle qu'on voit dans la rue de Grenelle & qui eſt voiſine de l'hôtel de la Vrilliere, faites l'une & l'autre ſous *Louis XV*, ſont dignes d'embellir une capitale, quoiqu'elles ne puiſſent pas ſe comparer à celles de Rome.

La vaſte grille qui ferme Paris au bout des Champs Eliſées, n'eſt pas un monument, comme ces arcs de triomphe qu'on éleva ſouis *Louis X V*, aux quatre portes Saint Denis, Saint Martin, Saint Antoine & Saint Bernard. Mais elle fait un effet & plus agréable & plus noble.

Salles de ſpectacles, marchés publics, & autres monumens.

La nouvelle ſalle de l'Opéra eſt le premier théâtre qui ait été conſtruit avec dignité dans cette capitale : comme la halle au bled & celle aux veaux, ſont les premiers marchés dont la conſtruction a été convenable à leur uſage.

La Bourſe, l'Hôpital des enfans trouvés, l'Académie & l'Amphithéâtre de chirurgie, l'Hôtel des monnoyes, l'Ecole de droit, l'Ecole royale militaire, tous ces grands monumens ſont des ouvrages de ce dernier régne; tous ont des beautés particulieres qui en déſignent l'uſage, & qui caractériſent chacun d'eux. C'eſt aux artiſtes à les détailler: mais tout homme doit en ſentir le mérite, & avouer les avantages que cette capitale en retire.

Boulevards. Le plus grand, le plus ſuperbe des embelliſſemens qu'on ait faits à cette ville, depuis ces quais magnifiques, qui bordent la riviere, ce ſont ces Boulevards qui l'entourent, & qui en terminent l'enceinte par une promenade d'environ quatre heures de marche: encore les plus grands fauxbourgs de cette ville n'y ſont-ils pas compris.

Un étranger qui arrive à Paris, qui traverſe les boulevards, qui voit ſous ſes arbres, cette

cette multitude de carrosses, cette foule innombrable de peuple, ces femmes assises des deux côtés, disputant de parure & d'attirail, ces jeux, ces baladins, ces divers spectacles, ces cafés, ces loges, ces instrumens de musique retentissans de toutes parts, croit qu'il arrive dans un jour de fête, & qu'il assiste à des réjouissances publiques.

Ce sont ces quais & ces boulevards qui distinguent Paris de toutes les autres villes. Un Italien passant avec moi sur le pont Royal, regardant avec admiration le Cours, les Thuileries, le Palais Bourbon, le Louvre, cette longue suite d'hôtels qui s'élevent sur l'autre bord de la riviere, cette Isle du Palais qui sort du milieu du fleuve, & les quatre quais dont ses quatre rives sont bordées, me dit à plusieurs reprises : *non Monsieur, non, Monsieur, nous n'avons rien de si beau dans Rome.*

Londres a des beautés d'un autre genre : Beautés de Londres.

ſes Places ſont plus vaſtes & plus nombreuſes : preſpue toutes ſont quarrées, ſans régularité, ſans ornement, ſans architecture : elles n'ont pas toutes été faites pour des Rois : ſi quelques-unes ont une ſtatue équeſtre ou pédeſtre de bronze ou de plomb doré, ou même de pierre, pluſieurs n'ont qu'un ſimple gazon, ou un baſſin ſans jet d'eau ; ou un petit obéliſque de pierre : ſouvent des arbuſtes s'élevent autour des ſtatues & les dérobent à la vue.

Saint Paul ſa Cathédrale, eſt la plus grande & la plus belle Egliſe de l'Europe après Saint Pierre de Rome, & Sainte Sophie de Conſtantinople ; cependant les connaiſſeurs lui reprochent pluſieurs défauts. La ſtatue pédeſtre de la Reine *Anne* eſt au milieu du parvis.

J'ai vu pluſieurs pompes qui verſent de l'eau dans les rues, je n'y ai vu aucune fontaine : chaque maiſon y reçoit de l'eau par

un conduit ſouterrain : il y a des pompes à feu qui diſtribuent celles de la Tamiſe dans quelques quartiers : pour fournir les autres on a détourné le cours d'une riviere & on l'a conduite à Londres avec des travaux dignes des Romains.

Sa beauté particuliere vient de la largeur & de la longueur de ſes rues. Ces trotoirs qui les bordent, ces longues grilles de fer qui régnent le long des trotoirs du côté des maiſons, toutes ſéparées de la rue par un petit foſſé, donnent à cette ville un air de grandeur & un agrément qu'on ne connaît point ailleurs.

Ce qui lui nuira toujours, c'eſt le défaut de pierre. Il faut les faire venir par mer : elles coûtent un argent immenſe : les particuliers ſont obligés de s'en paſſer : on bâtit avec de la brique ; & la brique eſt d'une couleur triſte ; elle ne ſe prête point aux ornemens

de l'architecture ; & elle ne permet point d'élever des monumens solides.

Rome; elle est encore la plus belle ville du monde.

La ville qui doit encore servir de modèle à l'univers, c'est Rome. Rome a perdu son Sénat, ses Consuls, ses Empereurs, sa liberté, sa gloire, ses vertus & sa splendeur; Rome a vu le temps & la guerre, & la superstition, détruire ses Temples, ses Palais, ses Tombeaux, le Capitole & le Colisée ; & cependant Rome est encore la plus belle ville du monde.

Ses grands édifices tombaient en ruine, & de jeunes artistes s'élevaient au milieu de ses débris : ils oserent mêler leurs productions à ces chef d'œuvres de l'antiquité, & ils parvinrent à les égaler.

L'Eglise de Saint Pierre surpasse en grandeur comme en beauté, & le Temple de Salomon & celui d'Ephèse, & celui de Del-

phes, & l'Eglise de Sainte *Sophie* bâtie par des chrétiens à Constantinople & desservie aujourd'hui par des Musulmans.

Les places de Rome ont un avantage inconnu aux autres villes, c'est celui d'offrir par leurs avenues des points de vue intéressans, ou de superbes monumens en perspective.

Nulle ville n'eut des fontaines plus magnifiques. Au Palais Barberin, un Triton sonne de sa trompe & fait jaillir au Ciel une colonne d'eau qui retombe en pluye. A la Place d'Espagne, une barque submergée laisse échapper l'eau par les écoutilles. Près du couvent des Chartreux, *Moyse* frappe le rocher de sa baguette, & en fait jaillir trois fontaines. Celle de Trévi représente l'Océan monté sur un char de coquilles, traîné par des chevaux marins qu'un Triton dirige. A celle de Navonne, quatre figures colossales aux quatre angles d'un rocher surmonté

d'un obélifque, repréfentent le Nil, le Gange, le Danube & la riviere de la Plata, les quatre fleuves les plus célebres des quatre parties du monde.

Eh ! quel peuple, quel fouverain a élevé ces édifices très-modernes ? Eft-ce le plus riche, le plus puiffant de l'Europe ? non : c'eft le plus pauvre ; c'eft celui qui a le moins de fujets, le moins de commerce, le moins de reffources ; c'eft un Prêtre qui règne fur un pays de quarante lieues de long fur cinquante de large, & qui n'a pas vingt millions de revenus.

Mais ce n'eft pas avec de l'or qu'on fait de grandes chofes, c'eft avec du travail & du génie.

Il eft vrai que ces Souverains ont été fecondés par la nature. Londres & Paris font placés bien moins avantageufement que Rome, que les belles villes de l'Italie & de la Grèce.

Pourquoi la Grece eut tant de monumens.

Quand on lit *Pausanias*, on est tenté de croire que l'Attique & le Péloponèse ressemblaient à ces environs de Paris qui s'étendent de Sçeaux à Versailles en passant par Meudon, par Bellevue, par Saint Cloud; où des chef-d'œuvres d'architecture & de sculpture s'élevent de place en place, au milieu des jardins les plus magnifiques & des campagnes les mieux cultivées.

La Grèce était peut-être le seul pays de la terre qui pût fournir à cette profusion de palais, de temples, de statues, de tombeaux, de colonades dont elle était remplie.

D'Athènes à Sparte, il n'y a pas quarante lieues, les montagnes du pays, les Isles de l'Archipel, fournissent des pierres & du marbre en abondance. Les mers qui environnent le Péloponèse, en rendent le transport facile; & une rivalité heureuse régnait entre les artistes des principales de ces contrées.

L'usage même d'ensévelir les morts sur le bord des chemins, avait contribué aux progrès des arts. Chacun voulait orner son tombeau, & l'ouvrage du sculpteur était sous les yeux de tout le monde.

Pourquoi il y en eut plus encore en Italie sous les anciens Romains.

L'Italie, depuis Rome jusqu'à Naples, fut peut-être chez les anciens, un pays encore plus décoré. Les dépouilles de la Grèce y furent déposées, & l'on y transporta des obélisques du fond de l'Egypte. On y construisit beaucoup d'ouvrages ; & presque tous ces ouvrages furent faits par des Grecs. Ce Pays devint le plus beau & le plus étonnant qu'il y ait jamais eu sur la terre. Dix-sept siècles de guerre & de ravages n'ont pu détruire les monumens qu'on y érigea en moins de six cens années. Ils s'élevent encore de toutes parts, & en quelque endroit que l'on creuse la terre, on y retrouve des antiquités dignes d'être admirées.

Aucun au-

Les efforts de cent Souverains successifs ne

réuniront peut-être jamais autant de beautés dans aucun autre climat de l'Europe. Plusieurs des citoyens de cette ville superbe, avaient gouverné des provinces, telles que les Gaules, les Espagnes, l'Egypte, ou l'Asie mineure : ils avaient dépouillé les nations vaincues : ils étaient plus riches que la plûpart des Rois qui régnent aujourd'hui sur ces mêmes contrées. Leur réunion dans la même ville, leur émulation, leur ambition, leur faisaient répandre annuellement plus de trésors qu'aucun État moderne n'en peut fournir. Déprédateurs du monde, ils prodiguaient tous les biens de l'univers pour embellir la ville où ils se rassemblaient & les campagnes où ils se retiraient. Peu de siècles suffirent pour accumuler les merveilles qui nous étonnent.

tre Etat en Europe n'en aura jamais autant.

La nature les secondait encore : le climat exigeait peu de dépense. Une ville coûte bien moins à bâtir & à entretenir en Italie qu'en France, & elle demande des dépenses si con-

Les villes sont trop difficiles à élever dans le Nord.

ſidérables dans le Nord, qu'on ne peut preſque point eſpérer qu'il y ait jamais une très-grande ville ſur les bords de la mer Baltique, ou du lac Ladoga.

Dans ces âpres climats, les maiſons ſurchargées pendant l'hiver de pluſieurs pieds de neige, environnées d'un air ſi froid qu'il fend la pierre, ſont échauffées en dedans par des feux violens & continuels; la glace reſſerre toutes les parties du bâtiment en dehors & la chaleur les dilate en dedans. Il eſt impoſſible que la maiſon réſiſte : au bout de très-peu d'années il faut la rebâtir.

Il y a dans l'Italie beaucoup de ſtatues grecques en marbre, expoſées à l'air & conſervées depuis deux mille ans. Preſque toutes celles que *Louis* XIV. fit mettre dans ſes jardins, il y a quatre-vingt ou cent années, ont été altérées par la rigueur du froid : un ſeul hiver paſſé à Pétersbourg les eût détruites.

Les ponts en Italie, en Eſpagne, en Grèce n'éprouvent preſque jamais le choc des glaçons. S'il y en a, ils ſont faibles: les rivières ne ſont preſque jamais priſes. Dans le Nord, les ponts fréquemment heurtés, ou même entiérement emportés, auraient ſans ceſſe beſoin d'être refaits. Les aqueducs & les fontaines interrompues pendant trois ſaiſons, ne pourraient fournir de l'eau en été, parce qu'alors il faudrait les réparer. Les chemins rompus par le dégel, demandent des ſoins continuels; & ce n'eſt pas avec du cailloutage, comme nos chemins ferrés, ou avec des grais, comme nos chemins pavés, qu'ils ſont conſtruits; mais avec des arbres couchés à côté les uns des autres; afin que la route & les voyageurs n'effondrent pas dans l'amas de fange que produit une terre détrempée par la fonte de huit ou dix pieds de neige.

Dans le Péloponèſe, dans le royaume de Naples, dans l'Andalouſie, un temple, un

tombeau, un aqueduc, une ſtatue, un chemin, une fois conſtruit, dure pluſieurs ſiècles. Ainſi les Grecs, ainſi les Italiens purent les accumuler en foule dans leurs délicieuſes contrées ; chaque jour en ajoutait ; le temps n'en détruiſait preſque pas. En France, en Angleterre ils exigent de fréquentes réparations ; dans le Nord les pyramides auraient de la peine à réſiſter ; & ce qu'il en coûte pour conſerver les édifices, empêche d'en élever d'autres.

Telle eſt l'influence du climat, que dans le bas Pérou, entre Tuxilo & Lima, où il ne pleut jamais, où la température eſt toujours égale, on conſtruit les maiſons de briques crues, ou de terre paitrie avec un peu d'herbe. On les couvre d'une ſimple natte, où l'on étend un lit de cendres pour recevoir l'humidité des brouillards : & ces maiſons ne périſſent jamais que quand les tremblemens de terre, trop fréquens au Pérou, les ébranlent & les renverſent.

L'entretien des édifices est donc une dépense immense pour l'Etat dans les païs du Nord : plus on les multiplie, plus il faut augmenter les impôts. La nature du climat donne cependant au pauvre même des besoins inconnus à ceux du midi : au lieu d'un linceuil pour se vêtir, il lui faut une fourrure qui l'enveloppe exactement : il lui faut des bonnets & des bottes ; les riches en ont de poil, les pauvres de joncs, d'herbage ou de paille. Au lieu de coucher en plein air, il leur faut des maisons ou des chaumieres. Le plus pauvre est obligé de consommer pour se chauffer ou du bois, ou du charbon, ou de la tourbe, dépense absolument inconnue aux pauvres du midi. Il faut que le peuple boive fréquemment ou de la biere ou de l'eau-de-vie, ou telle autre liqueur spiritueuse ; autre dépense encore absolument inconnue aux pauvres du midi. Ceux de Naples & d'Espagne couchent dans la rue, sur des bancs, ils n'ont besoin ni de matelats, ni de chandelles, ni de lampes ; les longues nuits

& les brouillards de Pétersbourg obligent de s'en servir journellement. En Italie les femmes portent un voile pour garantir leur teint de l'ardeur du Soleil ; en Russie il faut un masque aux hommes comme aux femmes pour préserver le nez que le froid fait tomber. En Grèce, en Espagne, en Sicile, en Toscane, celui qui veut se baigner se plonge dans une rivière à l'ombre de quelques saules ou de quelques peupliers. Les Bains de Russie sont une fournaise ardente, où l'on s'imbibe des vapeurs de l'eau bouillante. Ces bains sont absolument nécessaires aux peuples du Nord pour rétablir la transpiration sans cesse interrompue par un froid excessif. Qu'on ne dise pas que les ancêtres de ceux qui vivent aujourd'hui, plus ignorans qu'eux, savaient s'en passer ; le pays était désert, ou peuplé de quelques misérables hordes errantes, qui périssaient souvent de froid & de misere, comme les nombreux insectes de ce pays, ou qui se cachaient sous la neige comme les Lapons. De telles hordes ne sont ni un per-

ple, ni une nation. Le pays ne s'eſt peuplé & cultivé que quand ſes habitans ont commencé à combattre la nature, & à ſavoir ſe défendre contre elle. Juſqu'à ces derniers temps, quand leur population, quand celle des Cimbres & des Scandinaves fut un peu nombreuſe, & elle ne l'a jamais été beaucoup, ils aimerent mieux quitter leur pays, que de le cultiver.

Cette différence dans la température a imposé des mœurs différentes. Un Grec était facilement récompenſé par une branche de chêne ou de laurier : quelques figues, quelques légumes, une ſimple tranche de melon d'eau ſuffiſait pour le nourrir : il ne craignait ni la famine, ni le froid : un homme du nord conſomme davantage ; il a beſoin d'une récompenſe, qui le ſauve de ces deux accidens : le chêne & le laurier ſont pour lui ſans valeur : en vain on tenterait de leur en donner ; il ſerait à craindre que dans un jour d'hiver, le vainqueur

Différence des mœurs fondée ſur la différence de la température, de l'atmoſphere.

ne brûlât son char & sa couronne.

Ainsi les peuples du midi seraient à la fois les modèles & les maîtres des peuples du nord, si la fertilité même des contrées, & la douce température de leur atmosphere ne les endormaient dans une agréable paresse; tandis que l'âpreté du climat donne l'activité, & rend les peuples du nord infatigables au travail.

Ce qu'exige la position de la France.

Si les monumens des arts se conservent plus difficilement en France qu'en Italie, ils ne se détruisent pas si promptement qu'en Russie; & son peuple plus actif que ceux du nord, est aussi industrieux que ceux du midi. Il est peut-être difficile d'y accumuler autant de statues, de palais, d'ornemens de tout genre, qu'on en vit sur les bords du Tibre ou du Céphise: on en peut rassembler beaucoup cependant; & la rigueur de nos hivers n'est qu'un avertissement aux artistes de travailler sans cesse, au

Gouvernement

Gouvernement d'encourager leurs travaux, & aux jeunes gens d'égaler leurs ancêtres.

Des Mœurs.

FORCÉ de convenir que la raison humaine s'est perfectionnée sous ce regne, on a prétendu que les mœurs s'étaient corrompues : ce serait une étrange contradiction.

Mille auteurs l'ont répété : les uns pour se faire croire de grands philosophes, les au- pour se donner l'air de gens à bonnes fortunes, tous pour être éloquens : car il faut bien moins d'art, & on a bien plus d'énergie quand on blâme, que quand on loue.

L'impatience que causent aux hommes les plus légéres souffrances, & les malheurs inséparables de l'humanité, leur fait écouter avec avidité la peinture des désordres, des combats, des crimes. Il semble que pour

la plûpart d'entr'eux, celle des vertus, des actions sages, des progrès de la raison, de la splendeur des états, & de la prospérité des nations, soit bien moins intéressante.

Cependant l'homme assez instruit pour comparer par la pensée les différens régnes des trois races de nos Rois, avouera qu'il n'y a aucun de ces régnes où l'humanité ait joui de tant d'avantages, & qu'il y en a bien peu, s'il y en a, où elle ait éprouvé moins de maux : c'est d'abord un grand préjugé en faveur de nos mœurs.

Il verra encore que les reproches qu'on nous fait, ont été communs à tous les siécles de la monarchie, ou à toutes les nations riches & puissantes.

Reproches que l'on fait aux Ministres.

On reproche aux ministres d'avoir trop prodigué les lettres de cachet, les emprisonnemens & les exils, qu'ils ont subis eux-

mêmes tour-à-tour. Les lettres de cachet ont été plus communes encore ſous la fin du régne de *Louis XIV*. Sous *Louis XIII*, le miniſtere ne ſe bornait point à emprisonner légérement, c'eſt le ſang le plus noble qu'il prodigua. D'autres régnes ont vu commettre de plus grands crimes avec moins de ſcrupule.

Le miniſtére ne fut jamais cruel ſous *Louis XV*. Le Cardinal de *Fleuri*, laiſſa la réputation d'un homme doux & modéré, incapable de commettre une action de barbarie. Ses ſucceſſeurs ne furent gueres plus ſéveres. M. le Duc de *Choiſeul* eut un eſprit plus étendu & plus hardi. Le jour de ſa diſgrace fut le plus beau jour de ſa vie : on ſe porta en foule chez lui, comme ſi ſa faveur eût commencé : chacun lui offrit des ſervices, chacun voulut lui prêter de l'argent ; il ſemblait que les courtiſans euſſent oublié leur caractere & les uſages de la Cour : le peuple aſſiégeait les portes de ſon hôtel &

témoignait hautement ses regrets. C'est la premiere fois qu'on a vu rechercher avec empressement un homme disgracié, dont les ennemis étaient en faveur, & l'on ne sait qui l'on doit le plus admirer, ou du Ministre qui inspira tant de zèle, ou de ceux qui oserent le lui témoigner avec tant d'éclat. Mais un tel exemple n'eût point été donné chez un peuple vil, dont les mœurs eussent été lâches & perverses.

Aux Tribunaux.

On a reproché aux tribunaux d'avoir fait périr quelques innocens, comme les Calas. Le malheur le plus effrayant pour l'humanité, est sans doute de voir ces aziles de l'innocence, devenir quelquefois l'écueil où elle se brise : & pour comble de malheur, tous les tribunaux dans tous les temps, ont commis de semblables fautes.

Ceux de la Fr-nce n'ont peut-être jamais réuni à la fois tant d'hommes éloquens que sous le dernier régne. Jamais ils n'ont pro-

duit une tête plus philosophique que celle de *Montesquieu* ; quoique le Président *de Thou* & le Chancelier *de l'Hôpital* eussent montré, dans des temps de férocité, quelques traits de cette philosophie tolérante & universelle dont notre siécle s'honore. Le Parlement de Paris, qui se divisa du temps de la ligue & du temps de *Charles VI*, fut inébranlable dans ses dernires revers ; sa constance & son union ont fait dire à je ne sais quel auteur Anglais, qu'il était bien glorieux pour nous, que le Roi de France n'eût jamais pû corrompre un seul membre de son parlement, tandis que le Roi d'Angleterre corrompait avec tant de facilité tous les membres du sien.

Si quelques jeunes Conseillers ont affecté de l'inconduite & ont donné quelques scènes scandaleuses, ce n'est pas de légéreté dans les mœurs qu'on accuse la magistrature ; c'est plutôt d'une austérité trop âpre & d'une antipathie si forte pour toute innovation, qu'elle

leur fait rejetter quelquefois des changemens utiles & des nouveautés avantageuses.

Aux gens de lettres.

On a reproché justement aux gens de lettres une vanité ridicule, une jalousie basse, une critique amére : cela fut de tout temps : eh ! quels artistes n'ont point mérité ce reproche ? quelle condition humaine est parfaitement exempte de ces vices ? Cependant les gens de lettres ont eu un peu plus d'égards les uns pour les autres : ils se sont moins prodigué les invectives : beaucoup d'entr'eux, comme *Fontenelle*, comme *Montesquieu*, comme M. d'*Alembert*, M. *de Buffon*, se sont imposé la loi de ne répondre jamais à aucune critique : ils avaient l'ame trop élevée, pour s'appercevoir des libelles & des satyres. Les Gens de lettres ont fait quelque chose de plus éloigné des défauts dont on les accuse ; ils se sont cotisés pour élever une statue au plus grand d'entr'eux.

On fait aux Ecclésiastiques à peu près les mêmes reproches qu'on leur a faits dans tous les tems : ils n'ont peut-être jamais été si peu fondés ; si quelques-uns ont eu des mœurs licentieuses, en général celles du clergé ont été décentes. Jamais il n'a autant contribué de ses biens aux besoins de l'Etat. En vain quelques Théologiens ont soutenu avec chaleur le système des deux puissances, & ont apellé la foudre & le glaive de la justice sur la tête des incrédules ; l'esprit du corps entier a été plus modéré ; quelques Evêques, dans leurs mandemens, ont parlé de tolérance ; les querelles, toujours trop vives, trop honteuses, n'ont point dégénéré en persécutions sanglantes en guerres civiles, comme sous les règnes précédens. Heureux si elles s'étaient épuisées en de vaines clameurs, ou en de vains décrets contre des Philosophes ! mais elles ont eu des suites plus affreuses ; elles ont fait commettre à un insensé le plus horrible des crimes. Ce fut un avertissement tro

Aux Ecclésiastiques.

rible aux Princes, & sur-tout aux Tribunaux, de ne point fomenter ces querelles, en déployant une rigueur qui, loin de dissiper les opinions, quelles qu'elles soient, les fortifie toujours; qui dispose l'ame des opprimés à braver les dangers, & à chercher des tourmens qu'ils appellent martyre.

Destruction des Jésuites.

Que l'on compare la destruction de l'ordre des Templiers & celle des Jésuites, on verra deux ordres répandus dans toute l'Europe, suspects à tous les Souverains, accusés partout en même-temps, jugés par des Tribunaux, anéantis par le Pape, sans que l'œil impartial de l'histoire puisse jamais s'assurer parfaitement si les crimes atroces qu'on leur impute, sont des forfaits réellement commis, ou des fantômes créés par l'envie.

Les Jésuites étaient moins riches, moins puissans, moins redoutables que les Templiers. On détruisit ces anciens Chevaliers

par le fer & par le feu, avec une barbarie exécrable : on dispersa les Jésuites hors de leur cloître; on leur défendit de s'assembler, de porter l'habit de cet ordre, & l'on donna des pensions alimentaires à ceux qui jurerent d'obéir au Roi, & de ne se plus considérer comme les membres de ce corps.

Que l'on compare la discipline de nos troupes à celles de ces temps où la *Hire* disait que, *si Dieu descendait sur la terre, & se faisait guerrier, il deviendrait pillard*; où la plaisanterie à la mode, parmi les soldats qui couraient la campagne, était d'enfermer le mari dans la huche, tandis qu'ils violaient la femme sur le couvercle, en insultant aux cris désespérés de l'un & de l'autre! Les troupes sont mieux contenues.

La jeunesse militaire a été mieux contenue, sur-tout dans la capitale, qu'elle ne l'était sous *Louis* XIV : même nos vieillards racontent encore les désordres qu'elle causait dans leur enfance : ils citent des traits

de ſa licence envers de ſimples citoyens: ils nous félicitent de n'y être plus expoſés.

Les mœurs s'adoucissent.

Depuis *François* I, juſqu'à *Louis* XIV, le goût des procès & des duels a duré avec fureur : on en vit bien moins ſous le feu Roi, quoi qu'il y ait eu encore trop des uns & des autres.

Le goût du vin, les débauches de la table ſont preſque inconnues aujourd'hui : on s'y livrait encore ſous le Régent : on allait au cabaret : aujourd'hui on n'y va plus ; on fréquente moins les cafés.

La ſociété y a beaucoup gagné : les maiſons particulières en ont été plus ouvertes : les femmes en ont admis plus de monde auprès d'elles : elles ont vécu, comme dit l'auteur d'*Emile*, elles ont vécu en public juſques dans leur chambre à coucher. Ces diſtractions perpétuelles nuiſent peut-être plus qu'elles ne ſervent aux intrigues ſecretes : le

temps que la société emporte est autant de perdu pour l'amour ; rien n'étouffe davantage les grandes passions ; elles ne peuvent germer au milieu de tant de dissipations.

Une Espagnole derrière sa jalousie, s'échauffe l'imagination en méditant sur les desirs qui l'agitent ; elle ne songe qu'aux moyens de tromper ses argus ; & elle les trouve bientôt. Une Française entraînée des festins aux bals, du spectacle au jeu, de visite en visite, commence cent intrigues, rit de toutes, ne s'occupe profondément d'aucune, & fait plus médire d'elle par des apparences, que par des réalités.

Les crimes sont moins communs qu'on ne le croit.

Sur cent histoires qu'on débite sur le compte des femmes, il y en a quatre-vingt-dix de fausses, que ne croyent pas même ceux qui les racontent. L'étourderie les fait naître, la gaieté les répand, l'inconsidération y ajoute des détails piquans : une plaisanterie indiscrette, à force de circuler, finit quelquefois

par devenir une calomnie affreuse, dont cependant personne n'est l'auteur.

Je sais que l'adultére, tant proscrit par les loix & par la religion, n'est pas plus un crime dans nos mœurs qu'il ne l'était à Sparte, qu'il ne l'était dans Rome sous l'empire de César, qu'il ne l'est aujourd'hui dans plus d'une grande ville de l'Europe : car les loix, la religion & les mœurs sont presque par-tout en contradiction.

Dans l'impossibilité de rendre chastes les hommes, aussi-bien que les femmes, il a fallu étouffer la jalousie & lui arracher le poignard de la main, en rendant ridicule tout mari & tout amant trompé, qui s'emporte & qui fait un scandale public, d'une intrigue secrete. C'est ce que *Moliere* avait bien compris ; c'est ce qui lui fit faire l'*école des femmes* & l'*école des maris*, & *le cocu imaginaire* & tant d'autres ouvrages : c'est ce qui fit faire à *La Fontaine*, l'admirable prolo-

gue de la *coupe enchantée*, & la plûpart de ses contes : c'est ce qui a fait faire des ouvrages érotiques à tant de philosophes anciens & modernes.

L'instinct qui emporte un sexe vers l'autre, est l'appétit le plus violent que la nature ait donné à l'espèce humaine : on ne le réduira pas à n'agir que vis-à-vis d'un seul individu ; sur-tout dans une grande ville, chez un peuple nourri de mets succulens, qui irritent cet appétit. Mais la jalousie est l'ouvrage de l'amour-propre & non celui de la nature ; on peut la modifier, la ridiculiser, l'étouffer, l'anéantir : c'est ce que *Lycurgue* fit parfaitement à Sparte. Il est mal d'introduire un enfant étranger dans une famille ; mais il est plus mal encore d'arracher la vie à la mere, ou de lui faire perdre éternellement sa liberté, parce qu'elle en abusa quelques instans. Il n'y a aucune proportion entre le délit & la peine, & l'on ne doit pas punir avec atrocité des actions

qui ne proviennent que de faibleſſe.

Remarquez que tous les peuples dont on nous vante la pureté des mœurs, n'avaient point d'annales. Ont-ils des hiſtoriens ? on les retrouve ſemblables aux autres.

Il eſt vraiſemblable que des peuples agreſtes, livrés à des travaux pénibles, nourris d'alimens groſſiers, ou cherchant avec inquiétude une ſubſiſtance rare, auront des mœurs ſévères & chaſtes : chez eux les organes de la ſenſualité ſont peu développés, & l'imagination qui agit ſi puiſſamment ſur ces organes, eſt ſans chaleur & ſans vie : elle n'éveille ni les deſirs, ni les caprices, ni le ſentiment.

Je ſuis bien éloigné de croire cependant que, dans Paris même, l'adultére ſoit auſſi commun, & que les mœurs en général ſoient auſſi licentieuſes qu'on le prétend. Je ſais qu'en les comparant à celles des au-

tres fiéles de la monarchie, elles paraiſſent infinimént moins dépravées.

Je ſais qu'autrefois elles étaient non-ſeulement plus groſſières & plus cruelles, mais qu'elles étaient encore plus lubriques & plus obſcènes. Eh! pouvons-nous en douter, lorſque le nom de nos rues, tout défiguré qu'il eſt, atteſte encore la turpitude des mœurs de nos ancêtres?

Les mœurs étaient plus mauvaiſes dans les ſiécles paſſés.

Saint *Louis*, ce Roi ſi dévôt, ſi chaſte, voulut en vain bannir la débauche de Paris, de la cour & de l'armée; il ne fit que perſécuter ſans fruit des femmes déjà trop malheureuſes: & en Egypte, derrière ſa tente même, on établit un lieu de proſtitution.

Les hiſtoriens ne parlent guères des débauches du peuple: les abréviateurs de ces hiſtoriens en parlent moins encore: & ceux qui n'étudient que dans des extraits, ne connaiſſent pas plus les mœurs des ſiécles qui les

ont précédés, qu'on ne connaît celles d'un homme ou d'une femme qu'on n'a vus que dans une cérémonie publique.

Je ferais frémir d'horreur & de dégoûts, si je voulais rapporter les principaux traits échappés à l'obscurité, qui heureusement en couvre le plus grand nombre. On sait les dépravations de la cour de *Catherine de Médicis*. *De Thou*, dans son cinquante-deuxiéme livre, rapporte que le lendemain de la Saint Barthelemi, les femmes de cette cour sortirent du Louvre, pour contempler les corps nuds des Huguenots, qu'on avait jettés sous ses murs après les avoir dépouillés ; & que quelques-unes eurent l'impudence d'examiner celui du Baron *de Pont*, qu'on avait accusé d'impuissance. On connaît les amours du Cardinal de *Richelieu* & *de Marion de Lorme*, & de .... Mais jettons un voile sur la nudité de nos peres : loin de désespérer de nous-mêmes, connaissons nos vertus, sentons notre bonheur, & reprenons par la contemplation

templation de ce que nous avons fait, un nouveau courage qui nous excite encore à mieux faire.

Pour comparer les siécles, tenons-nous-en aux faits publics, à ceux qui ont eu une influence un peu générale & qu'on peut le moins contester.

Un Philosophe vivait il y a quelques années, loin du monde, dans une campagne délicieuse ; il fait un traité d'éducation, il vante les plaisirs de la vie domestique ; il démontre que les jours & la vertu des enfans seraient plus en sûreté, si les meres les allaitaient elles-mêmes. Ce discours ne meurt point : égaré dans la solitude des campagnes, il retentit jusques dans la capitale ; les femmes les plus délicates y prêtent une oreille attentive ; & cette coûtume oubliée depuis plusieurs siécles, se ranime tout-à-coup : elles s'en font un plaisir. Ce ne sont point elles ; ce sont leurs maris qui s'y opposent : les

Les meres reprennent l'usage d'allaiter elles-mêmes leurs enfans.

cris & les tracaſſeries de l'enfance, importunent la plûpart des hommes occupés : ils s'impatientent, quand ils viennent conſulter leur femme, de la voir s'inquiéter d'un enfant : & ils ne trouvent pas en eux, pour ces êtres, à peine formés, ce ſentiment tendre qui anime les meres, & qui les dédommage de leurs peines. Cependant celles qui franchirent ces obſtacles éprouverent la vérité de ce qu'avait dit l'auteur d'*Emile :* elles ne perdirent rien de leur beauté, & elles attacherent davantage leurs époux.

L'éducation devient meilleure.

On convient généralement que l'éducation phyſique & morale vaut beaucoup mieux que dans le ſiécle paſſé. On a débarraſſé la plûpart des enfans du maillot & des *corps*, qui cauſaient tant de maladie & tant d'infirmités. On aſſervit moins leur jugement à ſe plier à l'autorité, & à croire ſur parole ; on ne ſe fâche plus contr'eux, quand ils font des queſtions, & qu'ils veulent comprendre ce qu'on leur dit.

On les excite plus à bien faire en éveillant en eux le ſentiment de l'honneur, qu'on ne les y force par des châtimens : les verges & les férules ſont bien moins en uſage ; je connais même des penſions où on les a ſuprimées, & où l'on menace les enfans mutins de les envoyer dans des penſions où l'on s'en ſert. Cette maniere d'élever les enfans demande beaucoup de patience, de douceur, de talent dans ceux qui les gouvernent : elle prouve que les maîtres ſont devenus plus habiles.

Ainſi les mœurs domeſtiques valent mieux, les mœurs publiques ont au moins plus de décence, & elles ne ſe ſont point ſouillées d'aucun grand crime.

On a prétendu, on a imprimé que la nation entiére s'était efféminée. Jamais ſiécle, jamais peuple n'a moins mérité ce reproche. Il n'y a pas juſqu'à nos peintres, juſqu'à nos muſiciens, qui, pour ſe perfection-

Il n'eſt pas vrai que la nation ſe ſoit efféminée.

ner dans leur art, ne fassent communément des voyages de sept à huit cens lieues. Qu'on interroge les Sauvages du Canada & les Nababs de l'Inde; qu'on leur demande si la Noblesse Française leur parut efféminée quand elle combattait pour ou contre eux dans les plaines brûlantes du Mogol, ou sur les glaces de l'Acadie!

Ces hommes de paix, élevés pour l'étude, dans le silence du cabinet, se trouverent-ils efféminés, quand, sous le cercle Polaire, sous l'Equateur, ou sous le Tropique, ils franchissaient les mers, ils gravissaient les montagnes, ils bravaient également les Sauvages, les bêtes féroces, les froids du Pôle & les ardeurs de la Zone torride, quand ils mesuraient le Globe & qu'ils en faisaient le tour!

Des femmes mêmes ont déployé une force & un courage viril; plusieurs ont pris l'habit d'homme, ont servi dans nos troupes

& s'y sont distinguées par leur vaillance. Toutes ne furent pas forcées par l'infortune à chercher cette étrange ressource, comme la femme qui fit le tour du monde sur les vaisseaux de M. de *Bougainville*, & dont j'ai déjà cité l'histoire. Quelques-unes entraînées par un goût invincible, quittérent une vie douce, heureuse & brillante, comme Mademoiselle de *Saint* L... qui servit dans la derniere guerre. Remarquez que la plûpart des jeunes gens embrassent la profession des armes pour vivre avec licence; mais que, quand une femme revêt l'habit militaire, obligée de cacher son sexe avec le plus grand soin, entourée des exemples de la licence, elle est forcée de vivre avec plus d'austérité que dans un cloître; elle mene une vie dure, pénible, périlleuse, qui ne lui offre aucun dédommagement.

Enfin on se plaint que le luxe s'est répandu dans toutes les conditions. Je voudrais que cela fût vrai. Le bas peuple, est encore aussi

Ni qu'elle ait eu un luxe nuisible.

mal vêtu que mal nourri. Le luxe eſt moins grand à la cour qu'il ne le fut dans les belles années du ſiécle de *Louis XIV*. Nos Princes & nos Ducs ne marchent plus avec un nombreux cortége de carroſſes & une longue ſuite de Gentilshommes armés, comme il fut d'uſage preſque juſqu'à nos jours. En tout on a préféré ce qui eſt commode à ce qui n'eſt que faſtueux. Le luxe, qui jadis chez les grands, n'était guéres que le fruit de la guerre & de la rapine, a paſſé il eſt *vrai* à la bourgeoiſie, pour prix de ſon travail & de ſon induſtrie ; il a raproché un peu les conditions, & il a diminué les haines que l'envie ſemait entr'elles.

Ceux qui ont blâmé les gens de condition d'avoir épouſé des filles de négocians & de financiers, n'ont pas conſidéré que ces mariages adouciſſent l'orgueil de la nobleſſe; qu'ils apprennent aux roturiers à connaître d'autres biens que les richeſſes ; qu'ils font élever avec plus de ſoin les enfans des bour-

geois & avec plus de modestie ceux des nobles ; qu'ils lient toutes les conditions ; qu'ils détruisent ce mépris stupide & barbare, cette inimitié sourde, qui régnait autrefois entre les divers états de la société, & qui facilitait les soulevemens & les révoltes ; qu'ils enseignent aux hommes à s'estimer par leurs qualités personnelles, plûtot que par leurs titres ou leur fortune : que si les Patriciens & les Plébéïens sont des freres qui doivent s'aimer pour servir l'état, le mariage est le lien le plus doux & le plus sûr qui puisse les unir.

Cette liaison entre les citoyens, cette tolérance dans les idées, ces progrès dans les mœurs n'empêchent pas qu'il ne se soit commis beaucoup de mauvaises actions : comme les progrès dans les arts n'empêchent pas qu'il ne se fasse beaucoup de mauvais livres & de mauvais tableaux.

Il y aura toujours des plaintes, parce qu'il

y aura toujours des caufes de douleur chez les hommes, parce qu'ils craindront toujours le mal, parce que toute la conftitution fociale n'eft qu'une réclamation perpétuelle contre le mal.

Dès qu'un crime eft commis, la clameur publique s'élève, les tribunaux le jugent avec éclat, on le publie, on l'affiche, on l'imprime, on le confacre dans les regiftres de la nation, nul ne l'ignore, & la poftérité en retrouve facilement les preuves. Les actes de bienfaifance fe font en fecret, perfonne ne les divulgue, ne les recueille, ne les enregiftre, ne les confacre : en vain ils fe multiplient, quelque nombreux qu'ils foient, ils tombent les uns fur les autres, enfévelis à jamais dans la nuit du filence & de l'oubli ; on n'en retrouve nul veftige, & le premier fatyrique qui veut les nier ne craint point qu'on le démente.

Pour fixer nos idées fur nous-mêmes, cher-

chons des juges hors de notre nation.

En Architecture nous avons des morceaux qu'on admirerait à Rome. En Peinture l'Ecole française le dispute à celle d'Italie; en Sculpture les étrangers ont choisi nos artistes pour ériger leurs monumens. En Musique, malgré nos efforts & nos vaines prétentions, ils ont donné le prix au chant Italien. Dans les armes, ils ont préféré la discipline Allemande & les manœuvres Prussiennes que nous avons adoptées nous-mêmes. Notre langue est devenue l'interprête de toutes les cours & de tous les gens instruits. Notre théâtre tragique & comique fait le charme de toutes les grandes villes de l'Europe. Tous les Souverains paraissent incliner pour le Gouvernement Français : mais dans l'esprit des peuples, celui des Anglais l'emporte sur tous les autres, parce que les Anglais sont le seul peuple qui aime & qui vante son Gouvernement avec transport.

En quoi les étrangers nous estiment, nous imitent ou nous surpassent.

Notre Religion que nous avons prise des Romains & que nous avons modifiée avec des régles que nous appellons *les libertés de l'Eglise Gallicane*, notre Religion nous fait regarder comme peu dévots par les chrétiens du midi, & comme superstitieux par les chrétiens du Nord. L'amas indigeste de nos loix ne forme point un code admiré des autres nations, comme les loix Romaines, si dignes à tant d'égards, malgré leurs défauts, d'être le code de l'univers.

Dans la science des mœurs, nous avons été les maîtres de presque toute l'Europe. Les Suisses, les Italiens, les Anglais eux-mêmes conviennent que l'urbanité française se répand de jour en jour dans leurs pays : elle a germé jusqu'au fond du Nord.

C'est en consultant ainsi les étrangers qu'une nation peut connaître ce qu'elle est, & savoir quels genres ont été négligés chez elle. C'est ce qui lui apprendra quelle classe de citoyens

ſe diſtingue le plus, lui attire le plus de gloire & a le mieux mérité d'elle.

Deux hommes, M. de Voltaire & J. J. Rouſſeau influent beaucoup ſur les mœurs.

Les deux hommes qui ont le plus influé ſur les mœurs dans ces derniers temps, ſont M. *de Voltaire* pour les mœurs publiques, *& J. J. Rouſſeau* pour les mœurs domeſtiques. Le premier, en affaibliſſant les préjugés, en inſpirant la tolérance, en répandant l'amour de l'humanité, a verſé ſur la vie entiere une aiſance qui la rend délicieuſe. Le ſecond moraliſte plus ſévere, en apprenant à connaître les enfans, à les étudier, à les bien élever, en développant les charmes de la vie privée a reſſerré dans nos cœurs tous les liens de la nature, & a verſé le bonheur dans l'intimité des familles.

Ils ont inſpiré ces vertus par des livres qu'on a brûlés comme dangereux ; ils ont fait aux hommes le plus grand bien & ils en ont été tourmentés.

Ces persécutions viennent sur-tout de ces clameurs si vaines & si répétées, contre le luxe, contre l'irreligion, contre quelques excès. A écouter les gens timides ou superstitieux, on croirait que l'Etat est perdu, que la société n'est qu'un brigandage.

Les gens en place, trop occupés pour comparer l'histoire & les mœurs de différens siécles, pour bien connaître celui même où ils vivent, s'effraient de ces clameurs & sévissent au hazard contre ceux qu'on leur nomme comme ayant quelque influence sur l'esprit de leur siécle.

Nul livre ne peut être dangereux, s'il n'est donné au nom de Dieu, & appuyé par l'autorité.

Ils ne savent pas qu'un livre d'une morale perverse, s'il n'est pas donné au nom de Dieu, où s'il n'est pas appuyé par l'autorité Royale, ne peut avoir aucune influence sur l'esprit des hommes; qu'un mauvais principe dans un bon ouvrage, ne prend aucun crédit; qu'il y a dans tous les cœurs un instinct sûr, qui discerne promptement le bien

& le mal; & que sans les passions qu'il faut adoucir & les préjugés qu'il faut abolir, on suivrait constamment l'un & l'on rejetterait constamment l'autre.

Qu'espere-t'on par ces clameurs? en disant à un jeune homme que son siécle est corrompu, à une jeune femme que son sexe ne respecte plus le lien conjugal, en fera-t-on un homme intègre, une épouse fidèle? Ne doit-on pas craindre que l'idée de cette perversité générale ne les engage à se livrer plus facilement à leurs passions; & qu'ils ne se croyent excusés en alléguant l'usage, l'usage qu'on leur a tant cité?

Cette maniere de parler aux hommes fut toujours funeste; & ces allégations ne furent jamais si fausses qu'aujourd'hui. Quiconque a des vertus trouvera de grands exemples, quiconque a des talens trouvera de grands modèles: celui qui manque également des unes & des autres, doit crier contre son siécle, pour

s'excuser, du moins à ses yeux, de ses vices & de son incapacité.

Récapitulation & Conclusion.

CEs voyages de nos savans, ces écrits de nos gens de lettres, ces chef-d'œuvres de nos artistes, ces progrès dans la science des mœurs, ces embellissemens de la patrie ne sont sans doute qu'une bien petite partie de ce qu'on aurait pu faire. On a perdu en folies, en intrigues, en sottises mêmes, un temps qu'on auroit dû employer aux progrès des arts, à l'avancement des sciences, au bonheur de la nation : mais dans quel siécle a-t-on mieux fait, & même dans quel siecle a-t-on fait davantage ?

Ce qu'il faudroit faire à la mort de chaque Roi.

Il ferait à souhaiter qu'à la mort de chaque Roi on écrivît ainsi ce qui s'est fait de grand & d'utile sous son régne ; qu'on le comparât à ce qui s'est fait de mémorable

ſous ſon prédéceſſeur ; qu'on peſât le bien & le mal, & qu'on examinât ce que la nation a perdu ou gagné ſous ſa domination.

J'ai oſé tracer dans cet ouvrage une légère eſquiſſe d'un ſi grand deſſein. Ce n'eſt qu'une idée que je propoſe à un plus habile.

La France perdit & gagna des provinces par les armes, ſous ce régne.

Nous avons perdu ſous *Louis XV*, deux vaſtes provinces en Amérique ; nous en avons acquis deux en Europe, la Lorraine & la Corſe : nous avons perdu quelques établiſſemens en Afrique ; nous y avons acquis l'Iſle de France, & nous nous ſommes emparés du port de Mahé en Aſie. Nous avons fait pluſieurs voyages de la mer du Sud, nous y avons découvert beaucoup d'Iſles ; nous avons fait le tour du monde ; nous ſommes parvenus à Taïti preſque en même-temps que les Anglais. Nous avons été vaincus après avoir été vainqueurs. Mais quel ſiécle a vu de plus belles campagnes que celles du *Maréchal de*

Saxe : une retraite plus mémorable que celle de M. *de Belle-Isle* hors de Prague : des exploits plus brillans que la prise du port-Mahon, & que la défaite de quatre-vingt mille Indiens par trois cens Français ?

Elle prospere dans tous les arts

Dans quel temps tous les arts ont-ils fait à la fois autant de progrès que sous ce règne ? Nous ne pouvons jetter les yeux autour de nous sans trouver des preuves de leurs accroissemens. Nos Eglises, nos maisons, nos spectacles, la distribution de nos appartemens, tout est devenu plus magnifique & plus commode.

Son agriculture vaut mieux.

Nos campagnes sont couvertes de plus de moissons ; dans nos jardins & dans nos vergers, des arbres & des fruits étrangers se mêlent à ceux qui sont naturels à notre sol ; nos parterres se décorent chaque jour de fleurs nouvelles : les chemins qui nous y conduisent sont des allées superbes & plantées

tées depuis peu de temps : les voitures qui nous y portent, mieux ſuſpendues, ſont à l'abri des moindres chocs ; on peut faire de longs voyages avec la plus grande célérité, & ne point ſortir de ſon lit.

Son commerce l'enrichit.

Paſſons-nous chez les étrangers ? nous voyons preſque par-tout les chef-d'œuvres de nos artiſtes. Franchiſſons-nous les mers ? nous trouvons ſur l'Océan les vaiſſeaux des Anglais mêmes, conſtruits ſelon les principes de *Bouguer*. Les nôtres ont rapporté dans nos Ports des richeſſes immenſes : & malgré nos diſſipations, malgré l'or prodigué à tant de Rois & de Princes ſtipendiés par la France, malgré la guerre la plus malheureuſe ; riche de dix-huit cens millions d'argent monnoyé, & d'autant peut-être employé en bijoux, en vaſes, en objets de luxe & de caprices, nous avons plus d'abondance & plus de véritables richeſſes que ſous *Louis* XIV, qui donna pourtant des fêtes plus belles que *Louis* XV.

Sa population est plus grande.

De quelque maniére que l'on calcule, tous les résultats s'accordent à nous donner une population plus grande qu'elle ne l'était dans le siécle passé. J'ai pourtant quelque peine à croire qu'elle se monte à vingt-quatre millions d'hommes, comme l'assurent quelques auteurs.

Ce n'est pas à l'impulsion de son Roi qu'elle dût ces nouveaux succès en tous genres.

Ce qu'il faut dire, ce qu'il est important de savoir, ce qui doit empêcher de désespérer jamais de la France, quelque malheur qui lui survienne, c'est que notre nation ne parvint point à cette grande prospérité par l'impulsion de son Roi : elle ne fut pas illustre, elle ne fut pas savante, elle ne cultiva pas tous les arts, comme sous *Louis* XIV, parce que son Roi le voulut : elles les cultiva parce qu'elle était devenue industrieuse, active, intelligente.

Louis XIV, entouré d'une foule nombreuse de grands capitaines, & d'artistes célebres, imprima sur tout son règne, *le ca-*

ractère de grandeur qui lui était propre : il influa prodigieusement sur sa nation & sur l'Europe entiere : il sût inspirer à son peuple une telle ivresse de gloire, que la France était fière de l'avoir pour son roi, & que ces amas excessifs d'éloges fastueux qu'on lui prodigua & qui nous font rougir pour nos peres, ne paraissaient point alors des flatteries.

Louis XV. aimait le bien, & on l'engageait quelquefois à laisser faire le mal.

Louis XV aimait aussi les arts : *Louis* XV était instruit plus que *Louis* XIV : il composa un livre du cours des fleuves : il dessina des plans d'architecture : il accueillait les savans. La femme qu'il chérit avec le plus de constance, Madame de *Pompadour*, avait les mêmes goûts : il est peu de grands artistes qu'elle n'ait encouragés par ses éloges ou par ses bienfaits. Si ce Roi avait eu plus de confiance en lui-même, tout en eût été mieux. Son cœur était bon, son esprit était juste, mais son caractere était timide, il ne savait pas se décider, il s'en rapportait trop à l'opinion d'autrui. C'était un fruit de son

éducation. Parvenu au Trône dans un âge où l'homme ne peut se conduire, on lui avait persuadé qu'il devait toujours en croire son Conseil ou ses Ministres plus que lui-même. Eh ! quel Roi n'est pas un peu dans ce cas-là ? Quel Prince ne craint pas de se charger lui seul de tous les événemens de son règne ? lorsque tous sentent au fond du cœur qu'ils ont moins d'expérience, qu'ils connaissent bien moins les hommes & les affaires que leurs ministres, ou que les commis que leurs ministres employent.

Plus l'esprit de *Louis XV* était juste, plus il craignoit d'avoir à répondre à sa conscience du succès d'une entreprise hazardée malgré son conseil. Ainsi donc il eut peu d'influence sur les événemens de son règne ; & l'insouciance que l'âge amene sur tout ce qui n'est pas nous personnellement, se fit trop sentir dans les dernieres années de sa vie. Il aimait la paix ; on le força à la guer-

re. Il desirait sur-tout un calme profond dans l'intérieur de son royaume ; & il consuma son regne dans des divisions perpétuelles avec son clergé & ses tribunaux, deux puissances instituées pour maintenir la tranquilité chez les hommes : il fut obligé de détruire un ordre ecclésiastique. Il estimait les savans ; il paraissait avoir du penchant pour eux : il avait M. de *Voltaire* gentilhomme ordinaire de sa chambre ; il avait annobli *Quesnay*, dont il aimait la conversation, non comme celle d'un médecin, mais comme celle d'un homme très-instruit, d'un homme de génie, qui avait tenté de soumettre à des calculs, à des principes & à des démonstrations, une science qui jusqu'alors n'aurait été regardée que comme conjecturale, la science *de l'économie politique & du bonheur des nations*. Il s'était attaché particuliérement Dom *Noël* : il avait fait construire à Trianon un jardin de botanique : cependant on l'indisposa contre les gens les plus instruits de ses

Etats ; il les laissa quelquefois persécuter quand les avis d'autrui l'emporterent sur les siens.

Il s'éleva même une guerre sourde & ridicule entre le clergé & les gens de lettres, entre les philosophes & la magistrature ; tandis que chaque magistrat en particulier se piquait de philosophie & sentait qu'il ne devait se conduire que par elle. Cette guerre était d'autant plus absurde, que l'histoire, la morale, la connaissance du cœur humain doivent être également les études primitives de tous ceux qui se proposent d'éclairer, de régir, ou de juger les autres hommes : que tous doivent être des gens de lettres, appliqués, les uns à l'étude des loix, les autres à celle du gouvernement, du culte public, ou de telle autre science.

Guerre ridicule entre des hommes de paix.

Cette guerre sourde fut très-vive, & fut quelquefois prête à devenir cruelle. Les hom-

mes instruits ne se rebuterent point, ils triompherent de ces obstacles politiques, comme ils avaient triomphé des obstacles phisiques.

Cette nation peut prospérer par le génie seul de ses habitans.

Cette nation peut donc prospérer par le génie seul de ses habitans. Si les encouragemens de son Roi lui sont utiles, ils ne lui sont plus d'une nécessité indispensable. Les travaux de tant de grands hommes ont développé ses facultés, comme leur exemple anime le courage de quiconque se sent né pour faire de grandes choses.

Aujourd'hui le mérite est senti en tout genre : c'est l'estime de la nation qu'il faut briguer.

Presque tous les établissemens nécessaires à la société & aux progrès de l'esprit humain, sont fondés, & ils lui assurent de nouveaux succès.

L'émulation s'élève

Une noble émulation s'est emparée de

entre tous les peuples de l'Europe.

tous les peuples de l'Europe. Il n'en eſt pas un ſeul qui depuis vingt ans n'ait fait quelques progrès dans les ſciences ou dans les arts : le Portugal vient d'élever la premiere ſtatue équeſtre qu'on ait vue dans ce Royaume : & les malheurs de la guerre ont fait ſentir aux Turcs qu'ils devaient s'inſtruire, & que ce n'eſt plus le temps où les ignorants triomphent des hommes inſtruits.

Cette émulation ſi noble n'avait point encore exiſté.

Cette rivalité entre les nations *ne s'était* point encore vue. L'Egypte iſolée entre ſes deux mers & les deſerts de la Libie, cultivait les arts ſans rivale. La Grèce s'éleva ſur ſes ruines, l'aſſervit après avoir vaincu les Perſans, ſurpaſſa bientôt ſa gloire, & ſentant trop ſa ſupériorité, traita toutes les autres nations de barbares. Rome triompha de la Grèce & devint le ſeul peuple de l'Univers. Depuis la deſtruction de ſon empire, les ſeuls *Médicis* firent fleurir les arts ; la ſeule Italie en profita.

Aujourd'hui l'Italie, la France, l'Angleterre disputent de gloire dans les sciences & dans les arts. La philosophie y brise peu à peu, quoiqu'inégalement, les chaînes de la superstition. L'allemagne, la Suisse leur oposent des savans non moins profonds & non moins célébres. Les Académiciens de la Suéde & de Russie même, ont porté des lumieres chez les peuples du Nord. L'Espagne & le Portugal entraînés par le mouvement général de l'Europe, ont déja fait quelques pas. Il paraît impossible qu'une nation retombe désormais dans la barbarie.

Il se peut que les temps amenent dans quelque Etat de l'Europe, un Ministre ignorant & barbare, un Monarque qui veuille absolument être conquérant ; mais comme il n'y a plus de gloire que pour les bienfaiteurs de l'humanité ; que loin de faire des conquêtes sur un peuple policé, on peut consommer le plus long règne à se battre autour de quelques villages, il est vraisem-

ſemblable que ces fléaux du genre humain, au lieu d'influer ſur lui, ſeront contenus par l'eſprit général qui anime leur ſiécle.

Toutes les idées ſont rectifiées, tous les maux ſont connus, toutes les voies ſont ouvertes pour le bonheur de la nation.

Enfin ce qu'on a fait, a éclairé ſur ce qui reſte à faire : & ſi l'adminiſtration intérieure, ſi les loix, ſi les finances, ont encore beſoin qu'on y faſſe de grands changemens ; s'il faut enrichir le peuple de nos campagnes, trop long-temps négligé, rétablir notre marine anéantie, achever d'embellir nos villes, apprendre aux hommes à tolérer les opinions des inſenſés & celles des ſages ; le règne de *Louis* XV aura du moins la gloire de nous avoir donné des notions juſtes ſur tous les points ; d'avoir fourni des modèles dans tous les arts ; d'avoir produit des hommes dignes de ſervir d'exemple dans tous les genres ; & d'avoir préparé toutes les voyes au Souverain qui voudra que ſa nation ſoit la mieux gouvernée, la plus heureuſe, & peut-être même la plus célèbre.

FIN de la ſeconde Partie.

J. Robertshaw

13; 12, 91

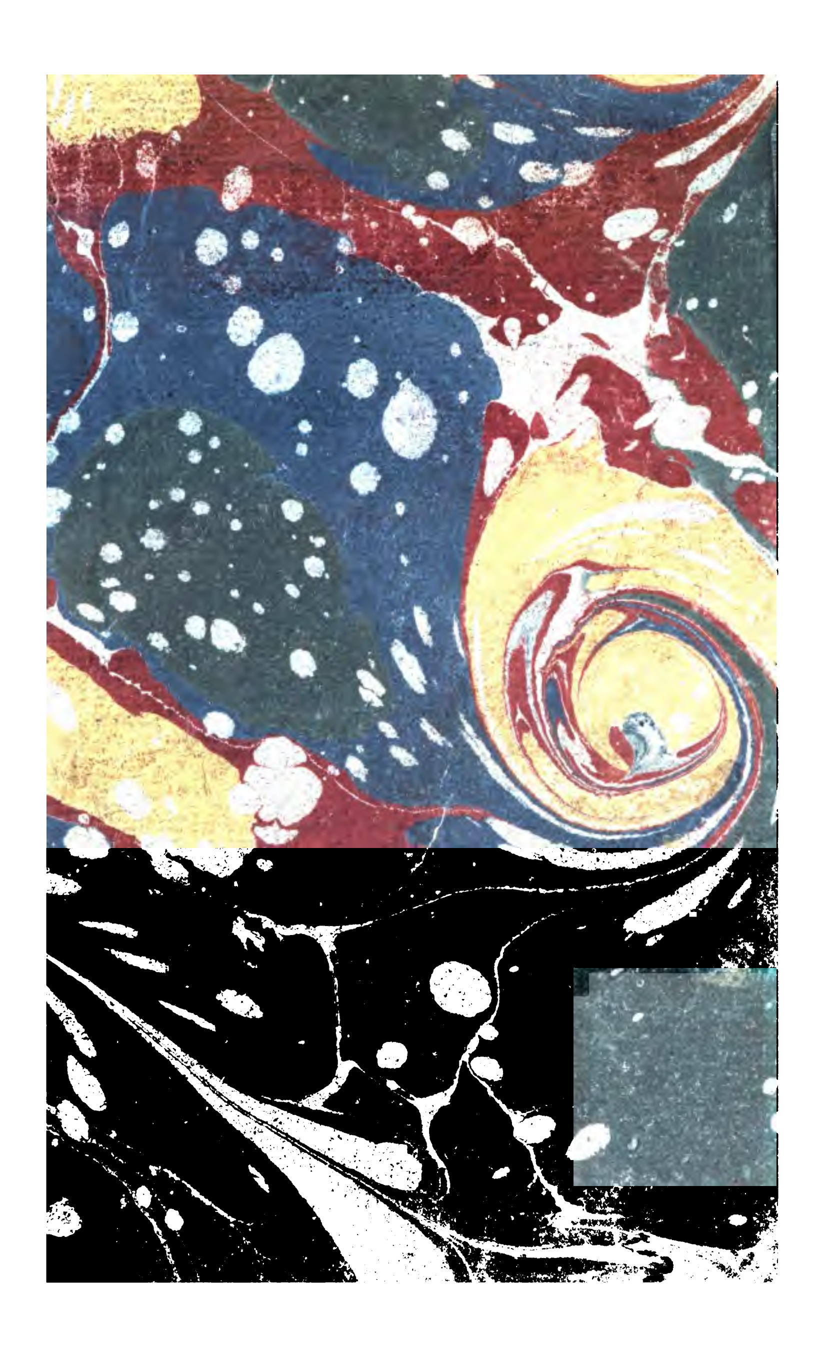
[VOLT.]

2#

1-10

a-1)





J. Robertshaw

13, 12, 91

[VOLT.]

1-10

a-10

